LE

TEMPLE DE JÉRUSALEM

ET LA

MAISON DU BOIS-LIBAN

RESTITUÉS D'APRÈS EZÉCHIEL ET LE LIVRE DES ROIS

PAR

CHARLES CHIPIEZ
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

GEORGES PERROT
MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

LE

TEMPLE DE JÉRUSALEM

ET LA

MAISON DU BOIS-LIBAN

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

LE
TEMPLE DE JÉRUSALEM

ET LA

MAISON DU BOIS-LIBAN

RESTITUÉS D'APRÈS ÉZÉCHIEL ET LE LIVRE DES ROIS

PAR

CHARLES CHIPIEZ
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

GEORGES PERROT
MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE
PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

AVERTISSEMENT

Depuis qu'elle s'est éveillée, la curiosité moderne n'a pas cessé de se préoccuper du temple de Jérusalem. A l'exemple des juifs exilés, elle a essayé bien des fois d'évoquer l'image du temple détruit et des bâtiments qui l'entouraient, du palais de Salomon et des dépendances du sanctuaire. Si l'on renouvelle aujourd'hui cette tentative, c'est que la méthode qui sera appliquée ici à la solution du problème diffère, à plusieurs égards, de celle qui a été suivie par les savants que n'ont pas effrayés les difficultés qu'il présente.

Dans la plupart des restaurations de cet ensemble qui ont été publiées au cours des deux derniers siècles et au commencement du nôtre, les mesures indiquées dans les différents chapitres de la Bible ont été prises à la lettre; mais la préoccupation constante de ceux qui s'efforçaient de mettre en œuvre ces données a été de les concilier avec l'emploi des ordres classiques. Ils ne connaissaient pas d'autre architecture que celle de la Grèce et de Rome; aussi, pour forcer l'art gréco-romain à traduire des conceptions qui différaient profondément de celles dont il avait été le brillant interprète, on avait été contraint de le fausser et de lui faire violence. Les édifices que l'on a restitués dans ces conditions manquent de tout caractère; ils ne sauraient même pas se tenir debout.

Dans ces derniers temps, depuis que les explorations archéologiques ont fait connaître l'architecture de l'Égypte, de la Phénicie et de la Chaldée, les restitutions proposées ont pris ce que l'on peut appeler une physionomie orientale; mais c'est à l'Égypte seule que l'on a cru devoir en emprunter tous les éléments. Tel est le caractère de celles qu'ont présentées Tenius en Allemagne et, en France, MM. de Saulcy, de Vogüé et Mangeant. Les édifices, dans leurs restaurations, ne pèchent contre aucune des lois auxquelles le constructeur doit toujours et partout se conformer, s'il veut être assuré de la stabilité de ses bâtiments; leurs diverses parties sont bien liées; enfin ils offrent un aspect vraiment monumental; mais ces résultats n'ont été obtenus qu'au prix de corrections apportées aux textes. Certaines mesures, et des plus importantes, comme la cote indiquée pour la hauteur des pylônes, ont été diminuées de moitié.

Il n'était pas sans intérêt de reprendre cette étude et de rechercher si les textes, acceptés sans aucune modification, tels qu'ils nous ont été transmis, sont ou non compatibles avec les exigences des matériaux et s'ils s'accordent avec les données de l'architecture orientale, telles que les ont révélées les documents multiples sur lesquels a été attirée, dans ce siècle, l'attention des érudits.

Les conclusions auxquelles nous a conduit cette étude peuvent se résumer dans les deux propositions suivantes :

1° La traduction graphique des quatre chapitres d'Ézéchiel où le prophète décrit le temple futur fournit un plan d'une coordination parfaite et dont chaque division occupe, dans l'ensemble, une place rigoureusement déterminée.

2° Appliquées sans aucun changement à la restitution du Temple et de ses dépendances, les mesures de hauteur que contiennent le *Livre des Rois*, les *Chroniques* et la description d'Ézéchiel ne se prêtent pas à la reconstitution d'un édifice de style purement égyptien ; elles sont au contraire, dans ces mêmes conditions, en parfait accord avec l'hypothèse d'un édifice de style phénicien.

Dans les pages qui accompagnent nos planches, nous nous attacherons à justifier ces assertions ; c'est pour faire cette démonstration que nous décrirons l'emplacement du temple et ce qui y reste de débris du passé, que nous retracerons l'histoire du monument, que nous discuterons et que nous expliquerons tous les textes qui renferment quelques renseignements sur les dispositions et sur la décoration de l'édifice sacré.



CHAPITRE I

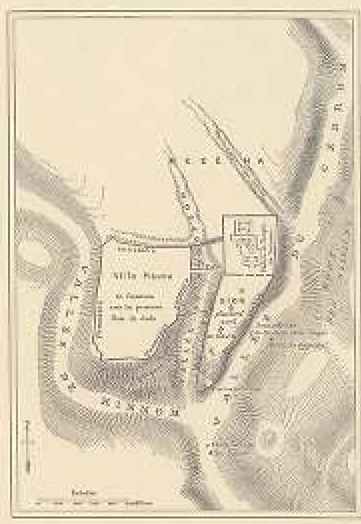
L'HISTOIRE DU TEMPLE

§ I. — LA TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM

Quand ils ont entrepris ce que nous tentons aujourd'hui, les savants d'autrefois ne se sont adressés qu'aux textes; ils les ont tournés et retournés dans tous les sens; mais, si l'on peut ainsi parler, ils ont bâti le temple en l'air; ils ne se sont pas demandé quel était l'aspect, quel était le relief de la colline qui portait l'édifice, ce que l'art y avait ajouté à la nature. Jusqu'à ces derniers temps, par suite de la rigueur avec laquelle les musulmans interdisaient aux chrétiens l'entrée du *Haram-ech-Chérif*, on ne pouvait avoir qu'une idée très vague de la configuration du terrain où s'était élevé le temple. Aujourd'hui les ressources abondent; il n'est personne qui ne comprenne que la première condition d'un essai de ce genre, c'est une étude attentive et précise de la topographie. Il convient donc de décrire d'abord le site de Jérusalem, puis de définir l'emplacement du temple.

Le sol du temple de Salomon se trouvait à une hauteur de 735 mètres au-dessus du niveau de la mer; Jérusalem est donc ce que l'on appelle une ville de montagne. Elle est située sur l'arête de cette longue chaîne qui court du nord au sud en séparant le versant de la Méditerranée de la dépression profonde où coule le Jourdain; elle occupe l'extrémité méridionale d'une sorte de plateau allongé qu'entourent deux ravins, celui du Cédron et celui de Hinnom (fig. 1). Ces deux ravins naissent à peu de distance au nord de Jérusalem, et ils se rejoignent au sud de la ville, à plus de 200 mètres au-dessous de leur point de départ; d'abord simples plis de terrain, ils se creusent très rapidement. Le terrain où s'éleva Jérusalem n'est donc accessible, à peu près de plain-pied, que par le nord. Un troisième ravin partage en deux groupes inégaux de hauteur et d'étendue la partie méridionale de cet éperon : c'est celui dont nous ne savons pas le

nom primitif, mais que l'on appelait, à l'époque romaine, le Tyropœon, ou le « quartier des faiseurs de fromages ». Au sud-ouest, entre le Tyropœon et la vallée de Hinnom, se dresse la haute colline que l'on nomme aujourd'hui le mont Sion et dont le point culminant porte l'édifice que la tradition désigne comme la *Tour de David*, quoiqu'il n'ait aucun droit à cette appellation et que les parties les plus anciennes de cette forteresse ne remontent pas au delà du temps d'Hérode. Au sud-est, c'est une autre colline, plus étroite et plus longue, qui est serrée entre le Tyropœon et le Cédron; l'usage a prévalu de l'appeler le mont Moria, quoique, pour confirmer l'usage que l'on fait de cette dénomination, il soit impossible de citer autre chose qu'un texte tiré d'un livre de médiocre autorité, la *Chronique*, qui n'a guère été rédigé que trois siècles avant notre ère[1]. Dans tout l'*Ancien Testament*, ce nom de Moria ne se rencontre que deux fois, dans ce passage de la *Chronique* et dans le chapitre de la *Genèse* où il est question du sacrifice d'Isaac par son père Abraham[2]. Là ce terme n'est accompagné d'aucune indication qui dise au lecteur où il doit chercher cette « terre de Moria[3] ». L'idée d'appliquer ce nom à la colline du temple a vraisemblablement été suggérée au chroniqueur par le désir d'identifier cette colline avec celle où, d'après la tradition, Iahvé avait pris envers le père de son peuple un de ces engagements solennels qu'aimait à se remémorer la piété juive[4].



2. — Jérusalem et ses environs sous les premiers rois de Juda.

Ce peut donc avoir été là une appellation mystique qui, à une certaine époque, aurait été usitée chez les prêtres; mais il ne semble pas qu'elle soit devenue jamais populaire; elle ne paraît pas dans les pages où l'auteur des *Rois* raconte la construction du temple[5]; elle ne se rencontre chez aucun prophète. Le vrai nom de la colline du temple, c'était Sion, terme qui, comme nous l'apprennent expressément les écrivains antérieurs au retour de l'exil, est synonyme de celui-ci : « la ville de David[6] ». Même au temps des Séleucides, c'est encore la colline du temple que l'on désigne quand on parle de Sion[7]. N'eût-on pas ces textes formels, ce qui donnerait encore, indirectement, le véritable sens du mot Sion, ce sont ces passages des prophètes, trop nombreux pour être cités ici, où est célébrée la magnificence de Sion, sa magnificence présente et future; ce qui fait la gloire de Sion, ce qui lui vaudra plus tard d'être visitée et admirée par tous les peuples de la terre, n'est-ce pas le temple, la richesse de sa décoration, les pompes de ses fêtes et les espérances qui se rattachent à ce sanctuaire?

Ce nom de Sion s'appliquait d'abord à l'étroite colline dont les pentes méridionales portaient la petite forteresse des Jébuséens et reçurent ensuite les édifices de David et de Salomon; puis il s'étendit avec la ville même, qui ne cessa de grandir; à mesure que les maisons s'étageaient sur le versant de la colline

1. *II Chroniques*, III, 1. « Et Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur le mont Moria, qui avait été indiqué à son père David, sur la place préparée par David, sur l'aire d'Ornan le Jébuséen. » Voir les observations de Reuss sur ce verset; nous lui empruntons sa traduction.

2. *Genèse*, XXII, 2.

3. Gesenius traduit le mot Moria par *monstratus a Jehovah*. Ce serait le *mont de l'apparition*. Josèphe, comme d'ordinaire, suit ici la *Chronique*; il appelle la colline du temple τὸ Μώριον ὄρος (*Ant. Jud.* I, XIII, 1, 2).

4. *Genèse*, XXII, 15-18.

5. *I Rois*, VI.

6. *II Samuel*, V, 7. *I Rois*, VIII, 1.

7. *I Macchabées*, IV, 37. Il est à remarquer que Josèphe, dans la description qu'il donne de la topographie de Jérusalem avant de commencer le récit du siège, ne se sert pas du mot Sion (*Guerre des Juifs*, V, IV, 1). Il désigne la colline que l'on appelle aujourd'hui le *Mont Sion* par ces termes : *la ville haute* (ἡ ἄνω πόλις), et il en est de même toutes les fois qu'il a à en parler dans la suite de sa relation.

occidentale, il remonta avec elles, de manière à désigner tout l'ensemble de la cité; cependant, lorsqu'on le prononçait, il faisait surtout songer à la colline que couronnaient le temple et le palais royal. Or la colline sur laquelle avaient été bâtis ces édifices, c'était, on n'en saurait douter, la colline orientale. Une tradition constante y place le site du temple; on y reconnaît partout la trace des travaux qui ont été exécutés pour aplanir ou pour remblayer la surface du roc, de manière à donner au temple une assiette convenable, à y amener ou à y conserver l'eau, à assurer l'évacuation des eaux vannes. D'ailleurs, par sa situation et par ses dimensions, cette colline est celle qui répond le mieux à l'idée que nous pouvons nous faire d'une acropole toute primitive. La colline occidentale est, il est vrai, plus élevée; son point culminant dépasse de 38 mètres le sommet de la colline orientale; mais, à une époque où l'artillerie était inconnue, on ne craignait pas, comme on le craindrait aujourd'hui, d'être dominé. Ce que l'on recherchait surtout, c'étaient des ravins, c'étaient des escarpements qui rendissent très difficile l'accès du fort, de telle sorte que la main de l'homme eût peu à faire pour compléter l'œuvre de la nature. Or la colline occidentale est bien isolée de trois côtés, là où se creusent autour d'elle le Tyropœon et le *Ouadi-el-Rababi* ou vallée de Hinnom; mais, vers le nord-ouest et le nord, elle est la continuation de la pente générale du terrain, qui s'incline dans la direction de la mer Morte. Là le terrain qu'occupe la ville ne peut être défendu qu'à l'aide de murailles, jusqu'au pied desquelles l'ennemi s'avance sans être arrêté par aucun obstacle; il faut sur cette face une longue et haute courtine, flanquée de tours puissantes, comme celles qu'a bâties Hérode. Malgré l'élévation et la solidité de ces remparts, qui ont été tant de fois réparés, c'est toujours de ce côté que Jérusalem a été prise, qu'elle l'a été par les Chaldéens et, plus tard, par les croisés[1]. Titus avait commencé par s'emparer du temple; mais auparavant il s'était aussi glissé par le nord entre celui-ci et la ville haute; quand son suprême effort porte sur cette citadelle dernière des révoltés, c'est la face septentrionale du mur que battent les machines de ses légions[2].

Combien était plus aisé à fortifier le coteau plus restreint et mieux délimité que couvrent, au sud, à l'ouest et à l'est, le Tyropœon et le *Ouadi-sitti-Mariam* ou val du Cédron! Ces deux ravins étaient bien plus profonds dans l'antiquité que de nos jours; ils ont été en partie comblés par les décombres qui s'y sont accumulés; dans le Tyropœon, le sol actuel est à 20 et, dans certains endroits, à près de 30 mètres au-dessus du sol ancien; dans le lit du Cédron, la différence, sans être aussi considérable, est encore de 8 à 10 mètres. Vers le Cédron, le roc, dont le pied est maintenant caché sous des éboulis, descendait autrefois presque à pic; le Tyropœon était loin de se creuser en une dépression aussi marquée que celle où le Cédron coule après les pluies d'hiver; mais il n'en formait pas moins un fossé très redoutable à l'ennemi. Vers le sud, entre le confluent des deux ravins, le terrain descendait en pointe; sur cette pente rapide, la main de l'homme, en aplanissant le roc, avait ménagé toute une suite de petites terrasses, où s'étageaient les maisons de la bourgade chananéenne; serrées les unes contre les autres, elles étaient, en cas de surprise, faciles à défendre, avec leurs ruelles et leurs escaliers taillés dans la roche vive[3]. Il n'y avait guère à protéger par des murs que le côté nord; or l'espèce d'isthme par lequel cette colline se rattache au corps des monts de Juda était plus étroit que celui qui y relie la colline occidentale. Le mont Sion n'a qu'une très faible largeur, et ce qui le rétrécissait encore, tout près de son point culminant, c'était un ravin, aujourd'hui comblé, qui allait rejoindre obliquement la rive droite du Cédron. L'existence de ce pli du sol

1. Pour l'attaque des Chaldéens, c'est ce qui résulte du fait que les défenseurs de la ville se sauvent « par le chemin de la porte entre les deux murs près le jardin du roi » et se dirigent vers Jéricho (*II Rois*, xxv, 4). La brèche était faite au nord; les Juifs se sauvent par le sud.

2. C'est ce qui résulte du témoignage de Josèphe; il parle du couchant (*Guerre des Juifs*, VI, viii, 1); mais il ajoute que c'était en face du palais royal. Ce que l'on sait de l'emplacement de ce palais prouve que l'attaque était dirigée, pour employer une désignation plus précise, contre l'angle nord-ouest du mur.

3. Sur ces traces que le roc a gardées et qui sont très visibles dans cette partie maintenant inhabitée et déserte de la ville antique, voir *Recovery*, t. I, p. 298. L'ouvrage que nous aurons sans cesse l'occasion de citer sous cette forme est celui dont voici le titre complet : *The Recovery of Jerusalem, a narrative of exploration and discovery in the city and the holy land*, by capt. Wilson, R. E., capt. Warren, R. E., etc., with an introduction by Arthur Penrhyn Stanley, D. D., dean of Westminster, edited by Walter Morrison, M. P., honorary treasurer of the Palestine exploration fund. 1 vol. in-8°, Londres, 1871.

a été démontrée par les fouilles récentes; une partie en a été utilisée pour former le réservoir qui est connu sous le nom de *Birket-Israel* (fig. 2), tandis que le reste du creux a été caché sous les substructions du temple. Enfin, tandis qu'on n'a encore trouvé aucune source sur les pentes des collines occidentales, il y en a au contraire une, qui ne tarit jamais, sur un des flancs de la colline orientale[1]; or, dans cette aride Judée où les eaux jaillissantes sont si rares, s'il est un privilège qu'ont dû chercher à s'assurer les fondateurs des premiers villages, c'est la possession d'une fontaine qui coulât en tout temps. Pour peu que l'on ait visité quelques-unes de ces acropoles primitives qui sont si nombreuses en Syrie, en Asie Mineure et en Grèce, on n'hésite pas sur le site de la vieille ville des Jébuséens, qui devint ensuite la « ville de David »; elle occupait le versant méridional de la colline du temple, le quartier qui porta plus tard le nom d'Ophel; elle avait ses jardins au-dessous de la piscine de Siloam, autour du *Bir-Eyoub*. Protégée par les ravins qui l'enveloppaient et certaine de n'être pas réduite par la soif, cette bourgade avait pu conserver ainsi très longtemps son indépendance, quoiqu'elle fût placée entre les deux tribus de Benjamin et de Juda; si David n'avait rien épargné pour s'en rendre maître, c'est qu'avec son coup d'œil de soldat il avait saisi tous les avantages de la situation, avantages que ne présentait pas au même degré la colline occidentale. La Sion de David et de Salomon, c'est donc bien la colline que surmonte aujourd'hui le *Haram-ech-Chérif*.



3. — Le sol sous les remblais et les constructions du Haram. *Recovery*, t. I, p. 196.

De l'autre côté du Tyropœon, la ville commença de s'étendre, peut-être dès le temps de David, là où est aujourd'hui la ville moderne. Là le versant de la montagne tourné vers l'est était coupé en deux par un pli de terrain qui descendait au Tyropœon. Il semble qu'à l'époque romaine le nom de Sion se soit particulièrement attaché à la partie la plus méridionale et la plus élevée de cette colline, à celle dont le sommet est signalé par l'édifice qui est maintenant connu sous le nom de *Tour de David*. Le quartier qui s'étendait au nord-est de ce ravin secondaire et qui correspond au quartier musulman et au bazar actuels, se trouve désigné, à la même époque, sous le titre d'*Acra* ou « ville haute ». Il était dominé par Sion; mais il dominait la vallée du Tyropœon, qu'il bordait dans toute sa longueur. Le nom de *ville basse* paraît donné, dans certains textes, à tout l'ensemble que formaient Acra et le Tyropœon, manière de parler qui se comprend quand on se place sur le point culminant qu'occupaient, à l'ouest de Sion, la citadelle et le palais d'Hérode. Enfin, au nord de la ville, une quatrième colline, séparée d'Acra par un autre ravin qui descendait au Cédron, portait le nom de Bézétha; elle finit, mais à une époque très postérieure, par être comprise dans une dernière enceinte.

Nous avons résumé ici, en quelques mots, les résultats les plus généralement admis; mais on a beaucoup discuté sur l'âge et le tracé des différentes enceintes de Jérusalem, sur la place et le nom de ses différents quartiers. Nous ne nous engagerons pas dans ces débats; ils n'ont de sens que pour qui veut suivre la ville dans tous ses développements successifs, jusque sous la dynastie iduméenne, qui la fit plus grande qu'elle ne l'avait jamais été; or, dans cette étude, nous nous arrêtons à l'exil, et, pour toute la période qui le précède, les indications topographiques sont d'une sécheresse et d'une rareté désespérantes. Tout ce que l'on devine, c'est que, sous les derniers rois de Juda, le rempart traversait le Tyropœon en aval, non loin de la piscine de Siloam, et en amont, sans doute à la hauteur de la muraille septentrionale

1. *C'est la source connue sous le nom de Fontaine de la Vierge (Aïn-oumm-ed-deredj)*, dont Ézéchias amena les eaux, par un canal souterrain creusé dans l'épaisseur du mont Sion, à la *piscine de Siloé*. Du temps des Jébuséens, il devait y avoir un canal qui conduisait aussi ces eaux jusqu'au même point ; mais ce n'était qu'une rigole à ciel ouvert, courant au pied du roc, et par là même facile à couper. C'est ce que l'on devine dans ce cri que poussa David, au moment où il attaqua la forteresse des Jébuséens : « Quiconque se rendra maître du canal sera chef! » (*II Samuel*, v, 8.)

du temple, qu'il enveloppait une partie tout au moins des quartiers qui furent nommés plus tard Sion et Acra, et qu'il les reliait au Moria. Où passait cette enceinte? On ne saurait le dire; pour en retrouver les traces il faudrait démolir la ville moderne, qui en a caché les fondations sous les édifices de ses quartiers les plus populeux[1].

S'il est impossible de dresser le plan de la Jérusalem de Salomon ou même d'Ézéchias, tout au moins peut-on se faire une idée de l'aspect que présentait la ville dans les années qui précédèrent sa chute. Ce qui la caractérisait surtout, c'était l'inégalité du terrain qu'elle occupait, terrain tout en pente, que coupaient, par places, des ravins plus ou moins profonds; c'était la déclivité rapide des collines sur lesquelles ses maisons et ses édifices s'étageaient et dont ils couronnaient le sommet. Ici, comme par exemple à Rome où l'on a tant de peine à retrouver les sept collines, ces accidents du relief sont aujourd'hui très atténués; ils sont même, sur certains points, tout à fait dissimulés par la masse énorme de décombres qui a rempli les creux; mais les fouilles récentes des Anglais ont permis d'atteindre dans maints endroits le sol antique. Une des découvertes les plus curieuses qu'elles aient produites, c'est celle de ces deux ponts qui, l'un à l'angle sud-ouest du temple, l'autre plus au nord, permettaient de traverser de plain-pied la vallée du Tyropœon; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Arche de Robinson* et l'*Arche de Wilson*, du nom des deux explorateurs qui ont dégagé les fondations de ces viaducs. La chaussée, dans l'*Arche de Robinson*, avait 91 mètres de long; la largeur des arches qui la supportaient était de 15 m. 50. Il y avait au moins deux arches, appuyées sur une pile qui pose sur le roc et dont les pierres sont ornées de refends, comme celles des substructions du Haram. Autour du pied de cette pile, un peu au-dessus du point où elle se lie au rocher, il y a un pavage qui devait former, à une certaine époque, le sol de la rue basse, et sur ces dalles gisaient les voussoirs du pont. Les explorateurs anglais ont crevé ce pavage; ils sont descendus encore plus bas, et, tout au fond du ravin, ils ont cru retrouver les voussoirs d'un premier pont. De la naissance de l'arc au pavage, M. Warren a compté 13 mètres, 13 m. 88 jusqu'au pied de la pile, et 23 mètres jusqu'au lit du canal. On ne nous donne pas de détails sur la forme et la taille de ces voussoirs; mais il est difficile pourtant de ne point conclure de ces observations qu'à une époque antérieure au système de l'appareil à refends un pont aurait été jeté, mais à un niveau plus bas, entre la colline occidentale et celle du temple. Ce premier pont ne pourrait alors appartenir qu'au temps des rois de Juda; il remonterait peut-être à Salomon lui-même. Élèves des Égyptiens et des Assyriens, les maîtres des Juifs, les Phéniciens, connaissaient le principe de la voûte; ils ont pu l'appliquer ici dès le dixième siècle. Le pont supérieur serait du temps d'Hérode. Quant au second viaduc, à l'arche de Wilson, il se composait de plusieurs arches; la plus grande de celles qui subsistent a 13 m. 80 de diamètre. On le croit contemporain de la dynastie iduméenne; il a été réparé à l'époque byzantine. Sous ces ponts, au fond de la vallée, les maisons se pressaient, surtout celles des artisans qui avaient besoin d'eau pour exercer leur industrie. Il y a encore, au fond du ravin, un ruisseau caché qui coule lentement parmi les décombres. Les explorateurs anglais n'ont pu découvrir la source, peut-être assez éloignée, d'où il provient; mais ils ont toujours rencontré, sur ce point, de l'eau qui envahissait rapidement leurs tranchées. Dans la partie inférieure de la vallée, aux abords de l'*Arche de Robinson*, cette eau avait été recueillie dans un canal dont la cuvette est creusée dans le roc, et que recouvre une voûte formée de cinq ou six voussoirs. Par places, le canal s'élargit de manière à former des bassins plus larges, où permettait de puiser une ouverture ménagée dans le plafond. Cette rigole suit à peu près la direction du mur occidental du sanctuaire, et parfois elle disparaît sous la maçonnerie.

1. On lira avec intérêt l'étude que contient sur ce sujet un ouvrage qui a fait faire un grand pas à la question et que nous suivrons pour tout ce qui concerne le Haram-ech-Chérif; nous voulons parler du livre intitulé : *le Temple de Jérusalem, monographie du Haram-ech-Chérif, suivie d'un essai sur la topographie de la Ville-Sainte*, par le comte Melchior de Vogüé, in-folio, 1864, *Paris*. Nous ne nous séparons guère de M. de Vogüé que sur un point, mais c'est sur un point important : il place la ville des Jébuséens sur ce que l'on appelle d'ordinaire le mont Sion, et non sur Ophel, au sud du temple. M. de Vogüé se trouve ainsi d'accord avec Thenius, qui avait étudié tous les textes, mais qui n'avait pas vu les lieux. (*Das vorexilische Jerusalem und dessen Tempel, dargestellt von* Otto Thenius, *nebst drei lithographirten Tafeln*, in-8°, Leipzig, Weidmann, 1849.)

Tout en ne satisfaisant pas la curiosité de l'historien et du topographe, ces quelques traits suffiront à qui ne cherche qu'une impression d'ensemble; ils permettront à l'artiste de restituer avec quelque exactitude la vraie physionomie de cette cité, dont les places et les rues servent si souvent de cadre et de fond à leurs personnages. Afin de donner à cette image quelque chose de plus réel et de plus précis, on peut se rappeler ce que l'on a vu dans des villes modernes bâties, elles aussi, en pays de montagne. Sans doute les fabriques n'y ont pas la forme et le décor qu'elles avaient dans la Palestine d'autrefois : il y a là une différence dont il faut tenir compte; mais, à cela près, c'est la même variété, le même pittoresque : ce sont de hautes et raides collines, à l'assaut desquelles semblent se précipiter les maisons. Des quartiers tout voisins sont séparés par de profondes vallées; il faut toujours descendre et monter, à moins que, là où le voyage eût été le plus pénible, on ne se soit décidé à jeter un pont au-dessus du ravin. Alors, en suivant cette chaussée, on voit à ses pieds les toits, les balcons, les cours des habitations qui se sont serrées dans les rues basses, au risque d'être inondées quand il pleut. Posés sur les sommets, les principaux édifices, palais ou temples, doivent à leur position dominante une fermeté de lignes, une grandeur d'aspect qu'ils n'ont guère dans les villes situées en plaine, où le pied des bâtiments se cache et se perd au milieu des constructions qui les entourent. Pour se figurer la Jérusalem antique, on peut faire volontiers appel aux souvenirs que l'on a gardés de Gênes, de Pérouse et de Sienne.

§ II. — LA DESCRIPTION DE LA COLLINE DU TEMPLE

Par l'aperçu qui précède, on connaît, dans ses grandes lignes, la topographie de Jérusalem; on sait quelle apparence offrait la ville, à quoi nous pouvons la comparer. Il nous reste maintenant à nous établir sur le mont Sion, qui portait le seul édifice de la Jérusalem antérieure à l'exil que nous nous proposions d'étudier. L'essai de restauration que nous osons présenter suppose une description circonstanciée de la colline que surmontait cet édifice et des restes antiques qui s'y conservent encore, soit au-dessus, soit au-dessous du sol.

Cette colline forme la croupe extrême d'un long contrefort qui court du nord au sud. Son point culminant est hors de la ville, près des anciennes carrières que l'on appelle la *grotte de Jérémie*. De ce point, la crête naturelle se dirige vers l'angle nord-ouest de l'enclos connu sous le nom de *Haram-ech-Chérif* ou « enceinte sacrée », s'infléchit à droite, passe par *Koubbet-es-Sakra* ou « coupole du rocher », puis va se perdre dans la vallée de Siloam (fig. 2)[1].

Pour retrouver et définir ainsi le relief du roc et la direction de cette arête, il a fallu soulever en quelque sorte la surface du sol et regarder en dessous, au moyen de sondages nombreux, qui ont été exécutés en 1867, 1868 et 1869, sur tout le pourtour extérieur du Haram, par les capitaines Warren et Wilson, officiers du génie anglais, aux frais de la Société dite *Palestine exploration fund*. On savait depuis longtemps, d'une manière générale, que toute une suite de travaux, entrepris sur ce point, en différentes fois, au cours des siècles antiques, avait singulièrement changé l'aspect du sol primitif; mais c'est seulement depuis les recherches auxquelles nous venons de faire allusion que l'on peut se faire une idée exacte de la nature et de l'importance de ces travaux. Supposez au-dessus du roc deux ou trois pieds de cette maigre terre végétale qui recouvre les collines de la Judée là où la pierre n'affleure pas, et, dans l'esquisse topo-

1. Fig. 2 : 1, le roc sacré; 2, roc taillé; 3, fossé creusé dans le roc.

graphique que nous avons empruntée aux explorateurs anglais, vous aurez, dessinée par des courbes de niveau, l'image restituée du mont Sion, tel que le trouvèrent David et Salomon quand ils commencèrent à y jeter les fondations de leurs édifices. Vers le milieu de l'enceinte du Haram actuel, la crête offrait un espace d'une centaine de mètres en long sur trente ou quarante de large qui n'était sans doute pas plan, mais qui pouvait être aplani sans grand effort. Cet élargissement naturel de la crête portait à son sommet l'aire d'Ornan le Jébuséen, riche propriétaire que n'avait pas dépossédé la conquête juive; tout autour s'étendait le domaine, où l'orge et les oliviers croissaient sur des pentes très douces dans le sens de la crête, plus rapidement inclinées vers les deux vallées de l'est et de l'ouest. Cette aire déjà gagnée elle-même sur le roc, ce fut le point central autour duquel rayonnèrent les constructions postérieures[1].

En étudiant cette sorte de modèle du terrain que fournissent les relevés anglais, on reconnaît que, pour donner au plateau la forme qu'il présente aujourd'hui, il a fallu des travaux plus considérables que ne pouvaient se le figurer ceux qui n'avaient pas eu l'occasion d'étudier, comme l'ont fait les derniers explorateurs, les dessous du sol actuel. M. de Vogüé lui-même n'a pu tout deviner, malgré l'attention scrupuleuse avec laquelle il a examiné la surface du Haram, malgré la précaution qu'il avait prise de descendre dans toutes les citernes, dans tous les aqueducs et égouts qui s'enchevêtrent sous le dallage superficiel.

Vers le centre du plateau, à l'est et à l'ouest, il a suffi de construire deux murs parallèles et de remplir de terre l'intervalle laissé entre les murs et la déclivité de l'arête médiane. Au nord et au sud, à cause de la pente du terrain, il a fallu abaisser un côté et relever l'autre. Tout l'espace ABCD a été déblayé (fig. 2). L'angle nord-ouest a été évidé dans le roc; sur ce point la cour se trouve fermée par une muraille naturelle, dont la face septentrionale n'a pas moins de 8 mètres de haut. L'angle nord-est est au contraire formé de remblais; M. de Vogüé avait cru que le ravin aux dépens duquel avait été créé le réservoir dit *Birket-Israïl* débouchait dans le Cédron en dehors du Haram. Il n'en est pas ainsi, comme l'ont prouvé les sondages anglais. Ce ravin passe en biais sous cet angle nord-est de la haute terrasse. C'est même là que les remblais atteignent la plus grande profondeur. Un puits foré le long du mur oriental, au point I, a dû descendre jusqu'à 38 m. 10 au-dessous du sol actuel, à travers les décombres, pour atteindre la cuvette du rocher[2]. Dans la traversée du Haram, cette cuvette, où l'eau doit encore filtrer dans les grandes pluies, a-t-elle été couverte d'une voûte? M. Warren croit la chose probable; mais il lui a été interdit de pratiquer des fouilles dans l'enceinte même du Haram.

Au sud, on a créé un sol artificiel soutenu par tout un système de substructions voûtées qui occupe le quadrilatère EFGH.

La plate-forme ainsi obtenue était sensiblement horizontale, excepté dans l'angle A, qui n'a pas été déblayé assez profondément. Le niveau général adopté pour ce qui devait former autrefois les cours du temple n'est pas celui du point culminant, qui porte la *Koubbet-es-Sakra*; il reste inférieur d'environ 5 mètres au sommet de la roche sacrée. Par suite de ce travail d'aplanissement et d'exhaussement, trois côtés du Haram, les côtés est, sud et ouest, ont l'aspect de terrasses qui dominent, de plus ou moins haut, le terrain environnant. La plus grande élévation apparente est à l'angle sud-est, où elle atteint 14 mètres au-dessus du niveau du sol actuel; mais, au nord-est, là où se creusait le ravin qu'il a fallu combler, le sol de la plate-forme domine de bien plus haut le fond de cette dépression. Partout le mur disparaît et s'en-

1. Il nous est dit d'une manière formelle que « Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur la montagne de Moria, qui avait été indiquée à son père David, sur l'aire d'Ornan le Jébusien » (*II Chroniques*, III, 1). Que cette aire occupât le sommet de la colline, c'est ce que l'on peut induire du récit qui fait apparaître à David l'ange de l'Éternel « se tenant entre la terre et les cieux, ayant en sa main son épée nue étendue sur Jérusalem » (*I Chroniques*, XXI, 16); le texte a soin de dire que cet ange « se tenait près de l'aire d'Ornan ». Pour qu'en occupant cette position il parût être « entre la terre et les cieux », il fallait que l'aire fût à la cime même du coteau. D'ailleurs, je l'ai plus d'une fois remarqué en Grèce et en Syrie, c'est toujours dans l'endroit le plus élevé du domaine que l'on place l'aire où, sur le sol battu et durci, les bœufs dépiquent le blé après la moisson; on cherche le lieu où le vent souffle le plus fort, pour que les enveloppes du grain soient mieux enlevées et portées à distance.

2. *Recovery*, t. I, p. 187.

fonce dans des masses de décombres, pour aller chercher bien loin la roche vive sur laquelle il s'appuie[1].

Seul le quatrième côté du Haram, le côté nord, était accessible de plain-pied. Pour parer à cet inconvénient, pour délimiter et protéger l'enceinte, une large et profonde tranchée avait été creusée dans le roc au nord-ouest. Au nord-est, le Haram avait été isolé par le *Birket-Israël*, qui, à demi comblé, a encore 32 mètres de largeur et 20 mètres de profondeur. Le fossé qui se reliait à ce réservoir coupait de part en part la crête rocheuse.

On obtint ainsi le quadrilatère irrégulier que dessine aujourd'hui le Haram. D'après les mesures les plus exactes, il offre la figure d'un trapèze dont les côtés les plus longs, à l'est et à l'ouest, mesurent 462 et 491 mètres. Ceux du sud et du nord ont 281 et 310 mètres.

Avec son niveau partout le même, avec le mur qui en supporte les terrasses et dont la crête les dépasse, le Haram forme donc un tout homogène et parfaitement défini. Malgré les révolutions politiques et religieuses dont le contre-coup s'est fait sentir ici avec tant de violence, malgré la brutalité avec laquelle le fanatisme s'est acharné, plus d'une fois, à forcer les portes de cette enceinte, à en détruire les remparts, à démolir jusqu'à la dernière pierre les édifices qu'elle renfermait, les grandes lignes de cet ensemble n'ont été que très légèrement modifiées depuis le commencement de notre ère, depuis le temps où Hérode agrandit le plateau pour y trouver la place d'un temple qui fût plus magnifique et plus vaste que ne l'avaient été ses prédécesseurs, les temples de Salomon et de Zorobabel. A partir de ce jour, le périmètre de ce socle colossal n'a pour ainsi dire plus varié : la large base artificielle n'a point été remuée dans ses profondeurs; aucun des angles n'a été écorné, aucune des faces n'a été entamée. Juifs et Assyriens, Grecs et Romains ont tour à tour couvert ici le sol de ruines et rebâti sur des débris; mais les murs qui soutiennent les terrasses n'ont été ni reculés ni avancés; ils embrassent aujourd'hui l'espace qu'ils embrassaient autrefois, lorsque Titus, du haut de la Montagne des Oliviers, promenait ses regards, avec un mélange de crainte et d'admiration, sur les somptueux édifices qui couvraient le mont Sion, sur les ravins profonds et sur les puissants remparts qui faisaient de cet auguste sanctuaire la plus redoutable des forteresses[2].

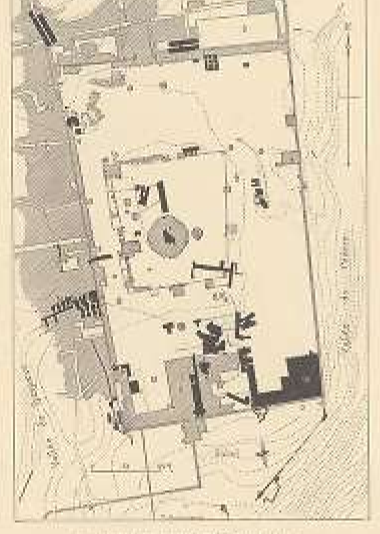
Ces murs, tant de fois battus en brèche et tant de fois relevés, n'ont pas pu ne point garder la trace de tous ces assauts et de toutes ces réparations. Après chacune de ces crises, quand le peuple et la religion qui venaient de triompher s'emparaient du mont Sion pour dresser un autel à leur dieu sur cet emplacement déjà consacré par tant de souvenirs, les assises restées en place servaient de base à la nouvelle muraille que l'on se hâtait de construire afin d'isoler l'enceinte, de pouvoir la fermer et la défendre. Du pied à la crête du mur, on voit se succéder des lits de maçonnerie, que l'œil d'un connaisseur distingue à la dimension des matériaux et à la façon qu'ils ont reçue; ces lits se superposent dans un ordre constant, comme dans les profondeurs du sol les couches stratifiées des terrains qui se sont formés successivement. La hauteur de ces tranches varie suivant les lieux; mais il est bien peu de points du périmètre où chacune ne soit au moins représentée par quelques pierres. L'âge relatif de chaque bande est indiqué par la place qu'elle occupe dans le plan vertical; l'âge réel sera donné par l'étude des caractères intrinsèques de la construction et par les concordances historiques. Le premier travail à faire, c'est donc de passer en revue les différents systèmes d'appareils qui se rencontrent ici, de les définir et de les dater.

1. Voici quelques chiffres qui donneront une idée de la profondeur de cette couche de débris. A l'angle sud-ouest, le pied du mur est à 20 m. 60 au-dessous du sol actuel de la vallée; devant la porte occidentale Z est à 22 m. 19, et à l'angle sud-est, à 25 m. 30.

2. Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, ii, 3.

§ III. — LES DIFFÉRENTS APPAREILS DE L'ENCEINTE

Nous ne pouvons que résumer ici les résultats auxquels nous a conduit, à la suite de M. de Vogüé, l'examen détaillé que nous avons fait ailleurs des différents appareils superposés que présente l'enceinte du *Haram-ech-Chérif*[1] (fig. 3). Nous en rappellerons seulement les conclusions; elles sont acceptées par tous les explorateurs qui ont étudié, dans ces dernières années, l'ensemble de ces constructions.



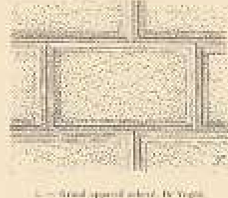
3. — Plan du Haram-ech-Chérif. [illegible], t. I, p. 8.

Le plus ancien, par sa situation, de tous les appareils visibles, est en même temps celui où ont été employés les matériaux du plus fort échantillon. Les dimensions des blocs de calcaire y sont partout supérieures à la moyenne de celles en usage sur nos chantiers; mais elles changent d'une pierre à l'autre.

Les assises diminuent de hauteur à mesure qu'elles s'éloignent du sol. Sur la face ouest de l'enceinte, la plus haute a 1 m. 90 et se trouve au pied de la partie du mur qui est visible; la moins haute a 1 mètre à peine. La longueur des blocs offre des différences encore plus marquées; elle varie de 0 m. 80 à 7 mètres. Un seul bloc a 12 mètres de long sur 2 mètres de haut, et se trouve à l'angle sud-ouest. A l'angle sud-est, on signale aussi une pierre qui, tout en étant moins longue, est plus massive encore. Elle doit peser plus de 100 tonnes.

Les pierres les plus grosses se rencontrent aux angles et dans le voisinage de ces points. Il est fait allusion à ces habitudes du constructeur juif dans l'Évangile et ailleurs encore dans la Bible[2].

Les assises sont posées en retraite les unes au-dessus des autres; le fruit n'excède pas, en général, 0 m. 03; mais là aussi il n'y a rien de constant : à l'angle sud-est, le fruit est de 0 m. 075 à 0 m. 10.



4. — Grand appareil [illegible]. De Vogüé, Le Temple, p. [illegible].

Chaque pierre est dressée avec le plus grand soin sur toutes ses faces, et posée à joints vifs, sans mortier. Tous les joints sont horizontaux ou verticaux. Un des caractères qui frappent tout d'abord dans cet appareil, ce sont les *refends* qui décorent le nu extérieur du mur. On appelle ainsi une rainure peu profonde qui, encadrant chaque pierre, accuse les lits et les joints, et rompt à l'œil l'uniformité d'une paroi. La largeur moyenne de ces rainures est ici de 0 m. 15 et leur profondeur de 0 m. 025 (fig. 4).

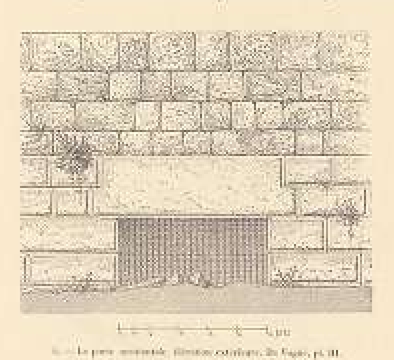
Chaque pierre porte donc une table d'une faible saillie, layée avec le plus grand soin sur toute sa surface, et entourée en outre d'une *ciselure*, bande sans profondeur qui a servi à régler le travail de l'ouvrier.

1. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. IV, l. v, ch. II, § 3.
2. *Matthieu*, XXI, 42; *Éphésiens*, II, 20; *Job*, XXXVIII, 6; *Isaïe*, XXVIII, 16.

Cet appareil a été vu et étudié par M. de Vogüé, sur plusieurs points de l'enceinte, à l'angle nord-est, sur la face sud et particulièrement à l'angle sud-est, où quinze assises sont visibles. On l'aperçoit aussi dans toute la partie de la face ouest où la muraille n'est pas cachée par des bâtiments modernes. De ce côté, le morceau qui est le mieux conservé, celui que l'on montre à tous les voyageurs qui passent par Jérusalem, se trouve à l'endroit appelé *Heït-el-Maghreby*, là où les Juifs viennent pleurer tous les vendredis sur la destruction de Jérusalem, scène étrange que ne saurait oublier quiconque en a été un jour témoin.

Non loin de ce point, à 12 mètres au nord de l'angle sud-ouest, se trouvent les arrachements du pont qui joignait autrefois le temple à la ville (*l'Arche de Robinson* des Anglais); ils appartiennent au premier système d'appareil; ils font, on n'en saurait douter, corps avec lui. Le sommier de l'arc forme des harpes et se relie ainsi avec les assises du mur.

Aujourd'hui on est plus avancé que M. de Vogüé. Partout où l'on a fouillé le long du mur, on a trouvé en place, adhérant par sa base au rocher, cet appareil à refends. Il n'y a que deux points où l'on n'en ait pas constaté la présence, et c'est parce qu'on n'y a pas fouillé. Ces deux points sont : la face méridionale du *Birket-Israël*, qui forme la face nord-ouest de l'enceinte du temple, et le milieu de la face orientale. Ici l'eau, là des tombes musulmanes ont rendu les recherches impossibles.



5. — La porte occidentale (élévation extérieure). De Vogüé, pl. III.

Le système qui, dans l'ordre de superposition, fait suite au grand appareil, se compose de pierres lisses sans refend ni bossage, posées à joints vifs; les blocs ont en moyenne 1 mètre de long et à peu près la même hauteur (fig. 5, la partie supérieure du mur). La face externe est layée avec soin. Le fruit est plus accentué que dans les parties basses de la construction. On aperçoit cet appareil sur toute la face occidentale et sur une partie de la face méridionale, particulièrement à l'angle sud-ouest. Sur la face orientale, toute la *porte dorée* est ainsi bâtie.

Les différents appareils qui se rencontrent au-dessus de ce second système ne méritent pas d'être décrits en détail. Ils sont faits de matériaux plus petits, réunis avec du mortier; on y voit pourtant, de place en place, de gros blocs à bossage; mais, outre que ces blocs peuvent avoir été empruntés à des constructions antérieures, nous savons qu'en Syrie le bossage n'est pas nécessairement un signe d'antiquité; les croisés en ont fait un grand usage.

En étudiant les différentes portes de l'enceinte, leur disposition et celle de leurs voûtes, le style de leurs moulures et de leurs supports, les matériaux, tels qu'inscriptions du haut empire romain, qui y ont été remployés, on se convaincra que l'appareil du deuxième système appartient au bas empire ou, si l'on veut préciser encore davantage, à l'époque de Justinien, qui exécuta, sur la sainte colline devenue chère aux chrétiens comme le berceau de leur foi, de grands travaux dont le souvenir a été conservé par les écrivains byzantins. Il s'agit d'arriver à une détermination analogue pour le premier système, et c'est l'histoire du temple qui fournit les données du problème à résoudre. Or il résulte de cette histoire que les maçons giblites engagés en Phénicie par Salomon ont construit en très grand appareil, surtout dans la partie basse des murs, dans celle qui servait de fondation et que, par conséquent, nous pourrions nous attendre à retrouver en place. Voici le texte capital, dont la précision ne laisse rien à désirer : « Tous ces bâtiments étaient en pierres de prix, des pierres de taille selon les mesures, sciées à la scie, au dedans et au dehors, depuis les fondements jusqu'au chaperon, et depuis le dehors jusqu'à la grande

cour. Et les fondements étaient en pierres de prix, de grandes pierres, des pierres de dix coudées et des pierres de huit coudées[1]. Et, au-dessus, il y avait des pierres de prix, des pierres de taille selon les mesures, et du cèdre. Et la grande cour avait, tout alentour, trois rangées de pierres de taille et une rangée de poutres de cèdre, et (de même) le parvis intérieur de la maison de l'Éternel et le portique de la maison[2]. » Salomon a commencé les remblais qui étaient nécessaires pour créer, sur la déclivité de la colline, les terrasses qui devaient porter ses palais et, à un niveau supérieur, le temple et ses parvis; jamais l'aplanissement de l'étroite crête du mont Sion n'aurait suffi à fournir des espaces assez vastes, les surfaces où pourraient se développer à l'aise ces bâtiments et leurs dépendances. La Bible n'entre dans aucun détail à ce sujet; mais nous avons le témoignage de Josèphe[3] : celui-ci a connu, dans sa jeunesse, des vieillards qui avaient encore vu l'enceinte de Sion avant les grands travaux d'Hérode; ce prince avait d'ailleurs laissé subsister, sur l'une des faces de l'enceinte, à l'orient, les substructions du portique de Salomon.

Le grand appareil que nous avons décrit pourrait donc très bien remonter à l'époque de Salomon, comme Saulcy l'a toujours affirmé avec une conviction si passionnée[4]; cette opinion n'a rien qui soit en désaccord avec ce que l'histoire nous apprend au sujet des bâtiments du fils de David; elle trouverait une confirmation indirecte dans ce que nous savons des méthodes familières aux ouvriers phéniciens. Beaucoup de blocs encore en place dépassent les dimensions indiquées par la Bible, et nous avons rencontré le refend, en Phénicie, dans un édifice qu'il y a toute raison de croire antérieur à la période gréco-romaine, dans un des tombeaux d'Arad[5]. D'autre part, Salomon, pour créer les aires spacieuses dont il avait besoin, n'a pas pu ne point construire des murs soutenant les terres rapportées et formant terrasse, comme ceux que nous avons rencontrés tout autour du Haram. Au premier moment, on serait donc tenté de croire qu'il est inutile de pousser plus loin cette recherche; mais l'histoire du temple va nous montrer à quelles difficultés se heurte cette hypothèse.

Sous les rois de Juda, il y eut des travaux de restauration et même d'agrandissement. Une caisse, entretenue par des offrandes volontaires, permit à plusieurs reprises de consolider et de réparer les bâtiments et les murs qui avaient souffert. Il est question aussi de maintes additions aux bâtiments de Salomon qui eurent pour objet d'élargir les cours et d'agrandir les dépendances du temple. Cependant l'histoire n'a pas conservé le souvenir de travaux qui, par l'effort et la dépense qu'ils auraient coûtés, fussent comparables à ceux que Salomon avait dû entreprendre pour asseoir sur cette colline ses palais et son temple; la royauté juive a d'ailleurs mené une existence trop précaire pour qu'il lui fût possible de tenter rien de pareil. On put satisfaire aux besoins nouveaux en tirant un meilleur parti des surfaces existantes; il suffit peut-être, à cet effet, de quelques remblais et de quelques dallages; mais il est difficile de croire que, dans ces temps troubles, on ait beaucoup ajouté au gros œuvre des substructions massives.

Le pillage et la destruction du temple par les Chaldéens ne durent atteindre en rien ces substructions dont le pied, attaché au roc, était déjà en partie enterré et, par suite de ces destructions, dut l'être jusqu'à une plus grande hauteur encore. La réfection du temple fut ainsi chose facile : on commença par relever l'autel « sur son emplacement », c'est-à-dire sur l'emplacement qu'il avait occupé autrefois[6]; il existait encore des vieillards qui, dans leur enfance, avaient vu debout le premier temple[7]. Mais la bande d'exilés qui était venue réoccuper Jérusalem était pauvre et peu nombreuse; elle engagea des tailleurs et des

1. On s'accorde à croire que la coudée dont il est ici question n'est autre chose que la *coudée royale égyptienne*, qui est évaluée à 0 m. 525. Cette mesure aurait été transmise aux Juifs par l'intermédiaire des Phéniciens.

2. *I Rois*, vii, 9-12. Cf. *I Rois*, v, 17. Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVII, xi, 7; XX, ix, 7.

3. Josèphe, *Antiquités*, XV, xi, 3.

4. De Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque*, in-8°, 1858. Voir aussi son *Mémoire sur les divers appareils de maçonnerie employés dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif de Jérusalem* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, 1re partie).

5. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 108-109 et fig. 6.

6. *Esdras*, iii, 3.

7. *Ibid.*, 12.

charpentiers phéniciens; elle fit venir du Liban des poutres et des planches de cèdre[1]; mais elle ne put réclamer et payer le concours de ses industrieux voisins que dans une mesure très restreinte. Nous avons peu de renseignements sur le second temple, qui fut construit très rapidement et consacré par Zorobabel en 516. Si l'on donna au sanctuaire proprement dit les mêmes dimensions, la décoration dut en être beaucoup plus simple; la hauteur des porches fut bien moindre et les dépendances furent moins spacieuses[2]. Ce temple dura près de cinq siècles sans qu'il paraisse y avoir été fait de grands changements; il ne lui arriva point malheur pendant les guerres des Machabées contre les Séleucides, ni lorsque les Romains s'emparèrent de la Syrie; il fut pris, mais respecté par Pompée.

La dernière transformation du temple eut lieu sous Hérode. Elle fut radicale. Hérode n'était pas Juif, mais Iduméen; arrivé au trône par la faveur des Romains, il avait beaucoup à se faire pardonner par la nation turbulente qu'il gouvernait; on le haïssait pour son origine étrangère, pour son étroite liaison avec les maîtres païens de la Syrie, pour ses cruautés : il avait fait périr ce qui restait de la race illustre et aimée des Asmonéens. L'idée lui vint de conquérir la popularité par une entreprise qui flatterait l'orgueil des Juifs et dont le souvenir les attacherait peut-être à sa dynastie : il voulut reconstruire le temple. Comme beaucoup de despotes orientaux, il avait d'ailleurs la passion des bâtiments; des édifices magnifiques furent élevés à ses frais jusque dans des villes de la côte qui faisaient partie non de son royaume, mais de la province de Syrie.

Le temple lui-même ne pouvait être agrandi. Ses dimensions principales étaient fixées par une tradition bien des fois séculaire. Tout ce que pouvait se proposer le nouveau Salomon, c'était de rendre au sanctuaire, par toutes les somptuosités d'une décoration fastueuse, la splendeur qu'il avait eue autrefois, et surtout de mieux l'entourer, de développer, dans une très large proportion, les bâtiments accessoires, les cours et les portiques. Il résolut donc de faire l'enceinte extérieure plus vaste et plus haute[3]; il la doubla, dit Josèphe[4]. De quatre stades de circuit, il la porta à six[5], tout en conservant un stade au petit côté[6], ce qui donne bien une aire double en surface. De carrée, la surface était devenue un parallélogramme, dont le petit côté avait un stade (185 mètres) et le second deux stades (370 mètres).

Ces mesures, données de mémoire et sans aucune prétention à une exactitude d'arpenteur, n'ont de valeur que comme proportion relative. Le quadrilatère est irrégulier, et d'ailleurs, à moins que Josèphe n'ait employé là un stade autre que le stade olympique, les chiffres qu'il indique sont très sensiblement au-dessous de la réalité. Tout ce qu'il faut retenir de son évaluation, c'est que, dans l'enceinte d'Hérode, le rapport de la longueur à la largeur était bien celui que l'on retrouve, à peu de chose près, dans le Haram actuel, celui du double.

Hérode ne pouvait élargir sensiblement le péribole de l'est à l'ouest; sa dimension était limitée, dans ce sens, par les deux ravins qui flanquaient la colline, la vallée du Cédron et le Tyropœon. C'est dans l'autre sens, sur la ligne nord-sud, qu'a dû porter le développement. De ce côté, la crête naturelle du roc descend rapidement vers le midi, vers le confluent des deux ravins. Aussi toute la partie sud du Haram est-elle établie soit sur des remblais très profonds, soit sur une série de voûtes superposées. Un des résultats les plus curieux des dernières fouilles, c'est d'avoir démontré que l'angle sud-ouest de l'enceinte du Haram

1. *Esdras*, III, 7.

2. Le seul passage où il soit question des dimensions du nouveau temple (*Esdras*, VI, 3-4) est obscur. Dans le discours que Josèphe fait adresser par Hérode aux Juifs, il est dit de la manière la plus formelle que le temple d'après l'exil a « 60 coudées de moins en hauteur que celui de Salomon », et, plus loin, que « nos pères n'ont pu construire un édifice semblable à l'ancien temple en grandeur et en majesté » (*Ant. jud.*, XV, XI, 1). Un verset du prophète Aggée (II, 3) montre aussi que la première impression produite sur les contemporains par l'aspect du nouveau temple fut celle d'un contraste douloureux entre l'ancienne splendeur et la médiocrité présente.

3. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, XI, 1 : Μείζω τε τὸν περίβολον καὶ πρὸς ὕψος ἀξιοπρεπέστερον ἐγείρειν.

4. *Id.*, *Guerre judaïque*, I, XXI, 1.

5. *Guerre judaïque*, V, V, 2. La mesure de quatre stades pour l'ancienne enceinte est donnée par Josèphe (*Ant. jud.*, XV, XI, 3). Voir une note de M. de Vogüé sur le vrai sens de ce passage, qui a souvent été mal compris (*le Temple*, p. 19, note 6).

6. Ceci ressort de la description du *Portique royal* ou *Basilique*, qui occupait toute la longueur de la face méridionale (ἀπὸ τῆς ἑῴας φάραγγος ἐπὶ τὴν ἑσπέριον), et qui est dit avoir un stade de long (μῆκος δὲ σταδίου). *Ant. jud.*, XV, XI, 5.

coupe en biais le Tyropœon et va, de l'autre côté de ce ravin, chercher son point d'appui sur le roc qui en forme le versant occidental, tout en bas de la pente. Un ruisseau coulait jadis au fond de ce pli de terrain, dans un canal que recouvrait une voûte et dont le lit était creusé à même la roche vive; aujourd'hui l'eau filtre encore parmi les décombres et va rejoindre la piscine de Siloam. A l'endroit où les fondations de l'enceinte traversent et bouchent ainsi la vallée, on a, lors de la construction du massif, ménagé un passage à ce courant au moyen de raccords en maçonnerie. Or ce canal appartient certainement au plus ancien état de la ville, à la Jérusalem des rois de Juda; ce qui le prouve, c'est qu'on a retrouvé là, engagés dans la voûte qu'ils avaient défoncée en tombant, les voussoirs d'un premier pont, d'un pont antérieur à celui qui appartient au système du très grand appareil à refends[1]. Là même où il ne rencontre pas les assises inférieures du mur, ce canal ne leur est pas parallèle; il serpente au plus creux du vallon, s'élargissant de place en place et formant des bassins où l'on pouvait puiser, au moyen de regards pratiqués dans la voûte. L'impression qui est restée aux explorateurs anglais des fouilles qu'ils ont faites sur ce point, c'est que le canal a été creusé dans un temps où l'enceinte du Haram ne venait pas barrer ainsi le ravin. Si le canal et le pont primitif sont antérieurs à la captivité, le mur sud-ouest et le pont supérieur, qui fait corps avec ce mur, ne peuvent être que du temps d'Hérode.

D'ailleurs, ce qui nous est donné comme la partie la plus considérable et la plus belle de l'œuvre d'Hérode, après le temple lui-même, c'est le *portique royal*, portique formé de trois nefs qui occupait toute la face méridionale[2]. Ce portique couronnait une terrasse qui dominait de si haut le terrain extérieur et la vallée du Cédron que, si, du toit qui le couvrait, on regardait en dehors, on s'exposait, dit Josèphe, à prendre le vertige. Le mur de soutènement qui portait cet édifice était nécessairement très élevé. L'historien nous dit qu'Hérode « le *reconstruisit* depuis les fondations[3] ». L'expression ici employée indique que le mur du sud fut déplacé, qu'un nouveau mur remplaça celui qui limitait autrefois de ce côté la plate-forme; celle-ci s'agrandit probablement, dans cette direction, aux dépens d'une terrasse inférieure où se serait trouvé le palais de Salomon, qui était depuis longtemps démoli. Tout fut donc refait à neuf, de la base à la crête du mur, et nous ne devons pas chercher sur cette face autre chose que la construction hérodienne.

Il serait singulier que l'agrandissement de la plate-forme n'eût porté que sur une des faces, d'autant que l'enceinte de Sion avait été allongée sous les Asmonéens, du côté du nord, par l'érection de la tour Baris, où ces princes avaient établi leur résidence[4]. Hérode agrandit la tour Baris et en fit cette forteresse Antonia, qui joua un si grand rôle dans les luttes du siège de Titus. Pour bâtir la tour Baris, il avait déjà fallu briser le mur septentrional et « prendre, dit Josèphe, un espace qui allait jusqu'où s'étendit plus tard l'ensemble du péribole ». De ce côté, à l'angle nord-ouest, Hérode n'eut qu'à régulariser l'extension déjà commencée.

Si nous reconnaissons comme hérodien l'appareil de la face méridionale, nous devons en conclure que l'angle nord-est est aussi d'Hérode, car on y trouve le même grand appareil. Le travail exécuté pour combler le ravin qui coupe en biais l'angle nord-est a le même caractère de hardiesse et d'ampleur que les grands remblais du sud. Voici donc comment nous comprendrions le développement de l'enceinte (fig. 2). Dans ce quadrilatère, le rectangle intérieur CEHK représenterait à peu près la plate-forme du temple de Salomon; les deux petits rectangles ALCK et EFGH répondraient aux additions d'Hérode.

Ce que l'on sait, par les fouilles et par Josèphe, de l'histoire du temple, paraît donc suggérer l'idée d'attribuer à Hérode les portions de l'enceinte où figure le grand appareil à refends. Il nous est d'ailleurs expressément affirmé qu'Hérode a construit avec des blocs qui, par leur dimension et par le soin avec

1. *Recovery*, pp. 104-105.
2. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, XI, 5.
3. [illegible] (*Guerre des Juifs*, I, XXI, 1.)
4. Josèphe, *Ant. jud.*, V, v, 1.

lequel ils étaient appareillés, n'ont pas moins étonné les contemporains que l'avaient fait jadis ceux de Salomon. « Ce temple, dit Josèphe, fut bâti en pierres blanches et compactes, qui avaient 25 coudées de longueur et 12 de hauteur[1]. » Il y a là quelque exagération; Josèphe, nous le savons, n'a pas le goût de la précision; mais nous avons signalé, surtout à l'angle sud-ouest, des blocs qui, sans atteindre ces dimensions invraisemblables, en approchent pourtant assez pour expliquer cette hyperbole.

Le goût pour les matériaux d'un très fort échantillon est de tous les temps en Syrie; mais l'appareil dont nous cherchons à déterminer l'origine présente encore un autre caractère, c'est le refend : or cette disposition se rencontre dans des monuments dont nous connaissons la date, à quelques années près, monuments qui appartiennent à des temps voisins de ceux d'Hérode; il suffira de citer le palais d'Hyrcan à *Araq-el-Emir* et le tombeau d'*El-Messaneh*, près de Jérusalem, édifices que les textes et le caractère de leur exécution ne permettent pas de faire remonter au delà de l'époque asmonéenne[2].

Jusqu'ici nous avons cherché à montrer que le grand appareil à refends, celui que les visiteurs de Jérusalem connaissent surtout par le mur dit *des Lamentations*, pouvait appartenir aux constructions d'Hérode. Voici les raisons qui nous paraissent ne guère laisser place au doute.

C'est sur la face méridionale, c'est à l'angle sud-ouest et à l'angle nord-est que se trouvent les plus beaux morceaux de cet appareil, ceux où il est le mieux caractérisé par la grandeur des matériaux, par la perfection du travail et par le nombre des assises conservées; or ces morceaux se trouvent justement dans les deux parties de l'enceinte sur lesquelles ont dû porter surtout les efforts de l'architecte d'Hérode, aux deux extrémités nord et sud, qui sont certainement en dehors des limites de l'enceinte salomonienne. Ces parties de la muraille renferment d'ailleurs, faisant corps avec l'œuvre, des moulures qui ont une physionomie gréco-romaine très marquée : il suffira de citer le chambranle de la *porte triple*, le chapiteau du vestibule de la *porte double* et celui des pilastres de cette même entrée.

On a voulu, pour fixer l'âge de cet appareil, tirer un argument des marques d'ouvriers, gravées à la pointe ou tracées avec la couleur rouge, que l'on a relevées sur les blocs du mur et particulièrement à l'angle sud-est[3]; mais MM. Clermont-Ganneau et de Vogüé, qui ont vu ces marques, affirment que ce ne sont pas des lettres, mais plutôt des marques de maçons, comme on en trouve d'ailleurs encore en Phénicie, que ces caractères n'appartiennent pas à un alphabet sémitique défini et daté. Ce dont se rapprocheraient quelques-uns de ces signes, ce serait plutôt des formes de l'alphabet araméen, qui domine dans les siècles voisins du commencement de notre ère. A l'angle nord-est il y a une lettre bien caractérisée; elle a été peinte, en rouge, sur la pierre, avant que celle-ci fût mise en place. La peinture a coulé, et les gouttes sont aujourd'hui horizontales. On ne saurait donc dire que ce signe ait été mis là après coup; s'il convient au temps d'Hérode, il date du même coup l'appareil. On ne saurait donc se faire de cette découverte une arme contre l'opinion que nous avons soutenue avec M. de Vogüé, et que nous formulons en ces termes : *Tout l'appareil en grands blocs, à refends, que nous avons décrit sous le nom de premier système, appartient aux constructions exécutées par Hérode.*

Est-ce à dire qu'il soit certain qu'il n'existe plus en place d'assises qui aient fait partie du premier temple? Nous ne le prétendons pas; mais on n'a pas pu chercher jusqu'ici là où il y aurait eu chance de retrouver ces restes vénérables. Ce n'est pas sur le plateau que l'on peut espérer les rencontrer; le roc y est trop à fleur de terre pour que les fondations y aient jamais eu aucune profondeur, et, dans toutes ces destructions et reconstructions successives, les pierres qu'avaient dressées les ouvriers de Hiram ont dû être plus d'une fois retaillées et remployées dans d'autres bâtiments. On pourrait, en revanche, se demander si, dans les substructions du Haram, ce ne serait pas l'appareil salomonien que nous aurions sous les yeux,

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, xi, 3.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 211.
3. *Recovery*, t. I, pp. 132-143.

là où le tracé de la nouvelle enceinte se trouve concorder avec celui de l'ancienne, vers le milieu, par exemple, de la face occidentale, près du *mur des Lamentations*. Il n'y aurait d'ailleurs pas lieu d'être surpris que cet appareil fût tout semblable à celui des parties dont la construction ne peut être attribuée qu'à Hérode; les ouvriers de celui-ci se seraient appliqués à imiter les procédés de leurs prédécesseurs, et rien ne leur aurait été plus aisé que d'éviter les disparates; c'était chose traditionnelle en Syrie que la construction en grands matériaux, à joints vifs, avec refend sur le parement extérieur[1].

Cette hypothèse serait très séduisante si elle n'était indirectement contredite par des textes dont il est impossible de ne point tenir compte. « Les anciennes fondations furent arrachées et remplacées par d'autres, » dit Josèphe; et il répète cette assertion à propos du mur méridional[2]. De simples raccords n'ont pu suffire, surtout à l'occident, où il s'agissait d'établir des communications faciles et d'un aspect grandiose entre le temple rendu plus magnifique et la ville qui « se développait en face du temple comme un large théâtre[3] ». Depuis le temps des rois de Juda, les habitudes avaient changé. Les rampes par lesquelles on accédait jadis à l'enceinte sacrée paraissaient maintenant trop longues et trop raides; l'exhaussement du sol de la vallée permettait de placer les chaussées bien plus haut qu'on ne l'avait fait autrefois. Hérode ménagea donc, de ce côté, quatre avenues commodément et largement installées, dont trois ont été retrouvées : ce sont les *arches* dites *de Robinson* et *de Wilson*, puis la *porte de Barclay* ou porte occidentale; une quatrième, munie d'un double perron, n'a pas encore été reconnue; il est possible que les restes en soient cachés sous les bâtiments modernes qui se pressent contre la partie nord du mur occidental. Pour qu'il n'y eût pas d'incohérences dans l'exécution, il fallait que l'architecte eût réservé d'avance, dans son plan, la place de ces baies et de leurs abords, que, dans son mur, il eût ménagé des points d'appui pour des arches puissantes là où la route traversait le ravin au moyen d'un pont. Voilà comment, tout au moins sur cette face, une reconstruction totale s'imposait comme le seul parti qui pût donner l'assurance que l'ouvrage répondrait aux intentions et aux désirs du prince qui en avait conçu le projet.

Le cas n'était pas tout à fait le même pour le mur oriental. Il n'y a peut-être jamais eu là qu'une seule porte, à laquelle on ne pouvait arriver que par un chemin montant ou par un escalier. De ce côté, la raideur des pentes ne permettait guère de modifier sensiblement les dispositions adoptées dès le début; il semble donc que le mur de Salomon ait été conservé vers le milieu du mur oriental, c'est-à-dire dans la partie du parallélogramme qui correspond à l'un des côtés du carré primitif (fig. 2, entre les lettres K et H). C'est du moins ce qu'affirmait Josèphe : « Le roi Salomon, dit-il, qui a bâti le temple, a construit aussi le mur du côté de l'orient et, sur la terrasse, un portique[4]. » Ailleurs il raconte comment, après l'achèvement du temple, le peuple, craignant les désordres qui pourraient naître du fait des dix-huit mille ouvriers qui allaient se trouver inoccupés, demanda au roi Agrippa de faire démolir le portique et le mur de Salomon, qu'Hérode avait respectés; Agrippa refusa, par la pensée que ce mur, qui dominait la vallée, était un travail énorme, qu'il serait plus aisé de démolir que de refaire[5]. Il préféra donc employer les ouvriers à paver la ville, et le mur oriental, avec le portique qui le surmontait, fut conservé jusqu'à la destruction par Titus de tous les édifices de Sion.

Là où nous devrions trouver ce mur de Salomon, rien ne se voit plus guère, au-dessus du sol, que de la construction arabe. Il y a pourtant, près de la *porte dorée*, quelques gros blocs qui affleurent et qui pourraient appartenir au mur salomonien; ils sont d'une taille très rustique. Quant à la partie du mur qui est cachée en terre et qui doit descendre très bas, les explorateurs anglais n'ont pu l'examiner; ils ont été

1. Josèphe, *Ant. jud.*, V, xi, 3.
2. *Id.*, *Guerre des Juifs*, I, xxi, 1.
3. *Id.*, *Ant. jud.*, XV, xi, 5.
4. *Id.*, *Guerre des Juifs*, V, v, 1.
5. *Id.*, *Ant. jud.*, XX, ix, 7.

arrêtés par la nature du terrain et par la présence de nombreuses tombes musulmanes sur ce versant de la vallée du Cédron. Jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons donc dire que nous ne connaissons pas, d'une manière certaine, le type de l'appareil salomonien. On ne saurait le chercher dans ces blocs, très voisins du roc, où la saillie du bossage rustique va parfois jusqu'à former une sorte de queue; cet appareil se rencontre à l'angle nord-est et à l'angle sud-ouest; or on a de bonnes raisons d'assigner à Hérode ces deux parties de l'enceinte.

Il n'y a pas, dans tout le domaine de la civilisation antique, un seul site célèbre où les moindres traces du passé aient été recherchées avec autant de passion qu'à Jérusalem. Chez les explorateurs, la curiosité de l'archéologue s'est souvent doublée de la piété du croyant; c'est celle-ci surtout qui a permis de réunir les ressources que différentes sociétés allemandes, américaines et anglaises ont consacrées à des recherches en Terre Sainte. Sans l'intérêt que le public anglais porte à tout ce qui, de près ou de loin, se rattache aux études bibliques, jamais on n'aurait eu l'idée d'entreprendre des fouilles aussi dispendieuses, aussi laborieuses, aussi dangereuses que celles de MM. Warren et Wilson. Malgré tant de risques courus et de peines prises, c'est vraiment bien peu de chose que ce qui a été retrouvé de la Jérusalem antérieure à l'exil, de la Jérusalem des rois et des grands prophètes. Les seuls ouvrages que nous puissions citer sans l'ombre d'un doute comme ayant ce caractère, ce sont les travaux exécutés dans le roc, le canal souterrain qui passe sous la colline du temple et le canal voûté qui le continue dans le fond du ravin; il est vraisemblable aussi que les voussoirs du premier pont jeté sur le Tyropœon, que quelques-unes des citernes du Haram, et particulièrement celle de la *Sakra*, remontent jusqu'à cette époque; peut-être enfin avons-nous dans les deux jambages de la *porte dorée* un débris de l'œuvre de Salomon, qui aurait échappé comme par miracle au naufrage où tout le reste a péri.

Les résultats auxquels nous a conduits cette discussion ne sont pas purement négatifs; nous avons gagné à cette recherche de nous représenter exactement les proportions relatives des trois temples qui se sont succédé sur cette plate-forme, et de savoir où il faut en chercher sinon les ruines, tout au moins la place. Celle-ci a été consacrée par une tradition qui, pendant dix siècles, n'a jamais été brisée, si bien qu'il finit par sembler impossible et sacrilège de sacrifier à Iahvé ailleurs qu'en ce lieu; à partir du jour où l'autel des holocaustes aura été renversé pour jamais, il ne se relèvera point ailleurs; les Juifs n'auront plus de temples où coule le sang des victimes; ils n'auront plus que la synagogue, où l'on ne se réunit que pour lire la parole divine et prier de compagnie.

C'est sous David que le bruit d'une apparition miraculeuse, éclatant au milieu d'un peuple qu'agitaient les terreurs d'une cruelle épidémie, avait tourné les yeux des habitants de Jérusalem vers le mamelon qui formait le sommet naturel de Sion et qui, portant à sa cime l'aire d'Ornan, se trouvait dominer la ville. David avait acquis ce terrain de son propriétaire, et le sacrifice solennel qu'il y offrit avait commencé d'imprimer à ce *haut lieu* ce cachet de sainteté qui le fit choisir par Salomon pour y poser les fondements de son temple; une fois ceux-ci mariés au roc, l'emplacement de la demeure de Iahvé était fixé pour toujours. Quand l'auguste édifice, trois fois reconstruit au même endroit, fut tombé pour ne plus se relever, les Juifs vaincus et navrés savaient en retrouver le site sous les immondices qu'y avait accumulés la haine de leurs ennemis. Ce site, auquel s'attache le souvenir de tant de hautes pensées et de luttes passionnées, c'est aujourd'hui la science qui le recherche, non sans émotion, la science qui, elle aussi, a sa piété; lorsqu'elle entreprend de le montrer du doigt, sur les plans qu'elle a dressés de la plate-forme du Haram, c'est à peine si elle peut se tromper de quelques mètres. Il est difficile de croire que la roche aiguë de la Sakra ait été comprise dans l'ancien sanctuaire, dont elle aurait dérangé l'économie; si, comme on serait tenté de le croire, la Sakra marque l'emplacement de la citerne attenante à l'aire d'Aravna, citerne auprès ou au-dessus de laquelle aurait été dressé l'autel des holocaustes, peut-être faut-il placer le temple entre ce point et le mur occidental, dont cet édifice aurait été très rapproché; les différentes cours et les

portes auraient occupé tout l'espace compris entre le sanctuaire et le mur oriental, au-dessus duquel s'élevait le portique construit par Salomon.

Cette recherche n'a d'ailleurs qu'un intérêt très secondaire; ce qui importe davantage, c'est d'arriver à restaurer le temple, tel que l'a construit Salomon avec le concours des artistes phéniciens, tel que l'ont fait les travaux successifs des rois de Juda, tel surtout que se le représentaient et que l'achevaient par la pensée, dans les longues songeries et dans les visions de l'exil, les prophètes qui, comme Ézéchiel, rêvaient de rappeler et de grouper autour du sanctuaire, plus ample et plus magnifique qu'il ne l'avait jamais été, tous les enfants d'Israël, désormais réunis dans une même observance, pieusement soumis à la loi de Iahvé, qui ne les aurait si durement frappés que pour les élever ensuite, purifiés par l'épreuve, au comble de la gloire et du bonheur.

CHAPITRE II

LES DOCUMENTS A CONSULTER ET LA MÉTHODE A SUIVRE POUR ESSAYER UNE RESTAURATION DU TEMPLE

Nous savons maintenant en quel lieu et sur quels fondements nous devrons poser le monument que nous nous proposons de reconstruire : mais l'enquête minutieuse que nous avons ouverte ne nous a pas donné les dimensions et les dispositions de l'édifice ; elle ne nous en a pas révélé le style et l'aspect. Il faut donc nous tourner d'un autre côté ; les éléments nécessaires de cette restauration, nous les demanderons surtout aux textes anciens, aux documents écrits. De ces documents, les plus authentiques et les plus précis se trouvent dans la Bible, dans quelques-uns des livres de l'Ancien Testament.

Pour le temple de Salomon, le texte fondamental, celui qui a le caractère le plus franchement historique, se trouve dans le *Livre Ier des Rois*, chapitres V à VIII. C'est une description circonstanciée du sanctuaire et de son mobilier. Ce livre ne paraît avoir reçu sa forme actuelle qu'en Babylonie, vers le milieu du sixième siècle[1] ; mais il contient beaucoup de parties visiblement antérieures à l'exil, et la description que nous aurons tant d'occasions de citer, si elle n'est pas contemporaine de Salomon, a certainement été écrite quand son temple était encore debout[2]. Le dernier rédacteur y a inséré tout le long sermon que le fils de David est censé avoir prononcé lors de la consécration du sanctuaire[3] ; c'est à lui que l'on doit aussi le récit du rêve du jeune roi[4] ; mais nous n'avons aucune raison de révoquer en doute l'exactitude de l'espèce d'inventaire qui est ici dressé des objets que contient l'édifice ; nous pouvons avoir confiance dans les mesures qui y sont indiquées, dans les renseignements que l'on y trouve sur la distribution intérieure du temple et sur les ornements qui le décorent. Le malheur, c'est que tout ce passage renferme de nombreuses expressions techniques, dont plusieurs ne reviennent nulle part ailleurs dans les livres hébraïques et, par suite, présentent de réelles difficultés d'interprétation ; l'auteur fait preuve d'une singulière maladresse dans l'effort qu'il tente pour donner une idée des meubles de bronze exécutés par Hiram[5]. De son temps, l'éducation de l'œil chez les Juifs était encore si peu avancée, que la langue même se ressentait de cette inexpérience ; elle manquait de termes qui fussent propres à définir les ouvrages

1. Stade, *Geschichte*, t. I, pp. 77-79 ; Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, traduite de l'allemand par MM. H. Derenbourg et J. Soury (1873, in-8°), pp. 75-78.
2. Stade (*Geschichte*, t. I, p. 313) incline à croire que cette description a été rédigée environ deux cents ans après le règne de Salomon.
3. *I Rois*, VIII, 14-61.
4. *I Rois*, IX, 1-9.
5. Les notes de Reuss témoignent à chaque ligne de l'embarras que le traducteur éprouve en face de cette partie du texte hébraïque.

de la plastique. Dans le cours des siècles suivants, cette gaucherie diminue; le prophète de l'exil, Ézéchiel, qui a vécu au milieu des grands monuments de la civilisation chaldéo-assyrienne, sait déjà mieux définir une forme même compliquée et trouver des mots qui la rendent sensible à l'esprit[1].

La description du temple est reprise dans les chapitres III et IV du livre II de l'ouvrage connu sous le nom de *Chroniques*, celui qui dans les versions grecques porte le titre de *Paralipomènes*. La description, à la prendre dans son ensemble, est ici plus courte, moins détaillée; on ne saurait dire pourtant que le rédacteur des *Chroniques* se soit borné au rôle d'abréviateur. Dans certains passages, il copie textuellement la description du *Livre des Rois* ou se contente de la résumer; mais ailleurs il donne des détails et fournit des cotes qui ne se trouvent pas chez son prédécesseur; tel est, par exemple, ce chiffre de 120 coudées qu'il indique pour la hauteur du « portique sur le devant », c'est-à-dire des pylônes qui le dominent.

L'autorité des *Chroniques* est bien inférieure à celle du *Livre des Rois*. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que cet ouvrage doit avoir été écrit seulement vers la fin du quatrième ou le commencement du troisième siècle avant notre ère[2]. L'auteur de cette compilation, bien plus éloigné que son devancier des siècles dont il prétend retracer le tableau, est encore bien moins historien; il a beaucoup plus de peine à se figurer les idées et les sentiments des hommes d'autrefois; il les altère bien plus profondément. Son peu de sens historique se montre aussi dans sa tendance à l'exagération, dans ses hyperboles numériques, soit qu'il prétende évaluer les trésors amassés par David en vue de la construction du temple, soit qu'il fasse le compte des forces militaires dont disposaient les rois de Juda. Il semble cependant que l'auteur de la *Chronique* ait puisé parfois à des sources autres que celles dont se sont servis les rédacteurs des *Livres de Samuel* et *des Rois*; on peut donc, en certains cas, aller y chercher des particularités qui ne sont pas rapportées ailleurs; mais il est prudent de ne s'y risquer qu'avec une extrême réserve et quand il s'agit d'assertions qui ne semblent pas avoir été suggérées à l'écrivain par ses tendances et ses préoccupations ordinaires.

Outre cette description détaillée, les *Rois* et les *Chroniques* contiennent, dans la suite de leurs récits, un certain nombre d'allusions à diverses parties du temple, aux réparations qu'il a subies et aux agrandissements qu'il a reçus depuis la mort du roi qui l'a construit jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor. Souvent, il est vrai, l'allusion, très claire pour les contemporains, demeure obscure pour nous, et nous ne savons trop où placer le bâtiment dont parle l'annaliste. En revanche, la rapidité même de ces mentions, ainsi jetées au passage et sans préméditation, nous en garantit l'exactitude; elle exclut tout soupçon d'arrangement et d'exagération systématique. Nous tirerons donc parti de ces renseignements, lorsque l'occasion s'en présentera; malgré leur sécheresse, ils fournissent parfois des indications précieuses.

Ce qui contraste avec la pauvreté des quelques données éparses que nous trouvons ainsi péniblement à glaner dans toute l'étendue des livres dits historiques, c'est le développement, c'est la richesse de détails que nous offre un dernier document biblique, celui que forment les chapitres XL, XLI, XLII et XLIII d'Ézéchiel. Pour bien saisir le caractère de ce morceau célèbre, que l'on a commenté si longuement sans beaucoup l'éclaircir, il est nécessaire de montrer comment il se présente dans l'œuvre du prophète. Ces chapitres appartiennent à la dernière partie du recueil, à celle qui a été écrite quand le serviteur et interprète de Iahvé, après avoir vu ses compatriotes frappés de tous les maux dont il les avait menacés, commence à prévoir et à prédire les réparations glorieuses que l'avenir réserve au peuple élu. Ézéchiel était, dans sa jeunesse, prêtre à Jérusalem[3]; il avait été emmené en exil avec Jéhojachin et toute l'élite de la société juive, lors de la première prise de la ville par Nabuchodonosor, en 597. Il avait résidé depuis lors à Tel-Abib, en Mésopotamie, sur les rives du Chaboras; c'est là que lui était arrivée la nouvelle depuis longtemps attendue

1. Stade, *Geschichte*, t. I, pp. 312-313.
2. Reuss, *la Bible, La Chronique ecclésiastique de Jérusalem, Introduction*, pp. 14-15; Kuenen, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, t. I, pp. 449-450; Stade, *Geschichte*, t. I, p. 81.
3. Ézéchiel, I, 3.

de la catastrophe suprême et que, l'oreille suspendue aux récits des messagers de malheur, il avait, de loin, assisté en esprit à toutes les scènes douloureuses du siège, de l'entrée des ennemis dans la place, de la profanation et de la démolition du temple. Depuis ce moment, une seule idée a rempli ses pensées et l'a soutenu dans ses tristesses : il s'est absorbé dans la pensée de la restauration future. Dans ces pages, qui sont comme son testament, le vieillard, parlant au nom du dieu qui châtie et qui relève, expose les conditions auxquelles pourra s'accomplir cette grande œuvre du rétablissement d'Israël; il indique comment devra s'organiser et vivre désormais la nation juive, quand Juda et Éphraïm seront enfin réunis, quand la main du Seigneur aura ramené dans le pays promis à leurs pères tous les enfants dispersés de Jacob[1]. Ce programme, qui entre dans le détail le plus minutieux, comprend la description du nouveau temple, les règlements qui concernent le sacerdoce, le culte, les sacrifices, les redevances, enfin la répartition du territoire entre les douze tribus et les prêtres qui, consacrés au service des autels, formeront un peuple à part et auront pour eux un domaine sacré, où, groupés autour du sanctuaire, ils se nourriront du tribut que leur payera la piété des fidèles.

Nous n'avons pas à entreprendre ici la curieuse étude des prescriptions législatives que contient ce morceau, prescriptions formulées avec une telle précision et une telle autorité, que les institutions créées par les générations suivantes en ont gardé la trace sensible : c'est là, comme on l'a dit, la « charte de la théocratie[2]. » Nous n'avons à nous occuper ici que de ce qui regarde le temple. On s'explique aisément les raisons qui ont décidé le prophète à commencer par le temple. « La solide construction du sanctuaire visible et matériel est pour lui le fondement et la garantie du temple spirituel et invisible dont parlera l'Évangile[3]. » Iahvé reviendra habiter le temple reconstruit sur la montagne sainte. « Ce sera, dit-il lui-même, la place de mon trône, la place où je poserai mes pieds, où j'établirai ma demeure au milieu des enfants d'Israël, à tout jamais[4]. » C'est là que les prêtres lui apporteront les offrandes et les prières de toute la nation; en retour, il répandra sur elle, à perpétuité, ses grâces et ses bienfaits, que symbolise cette source de vie qui jaillira du pied de l'autel pour aller fertiliser le désert de Juda, pour adoucir et rendre poissonneuses les eaux amères du lac Asphaltite[5].

Voici comment débute le récit de la vision dans laquelle le prophète évoque l'image du temple tel que le verra renaître la Jérusalem nouvelle, la Jérusalem radieuse des siècles de paix et de joie : « La vingt-cinquième année depuis notre déportation, au commencement de l'année, le dix du mois, quatorze ans après la ruine de la ville, ce jour-là même, la main de l'Éternel me toucha, et il m'y transporta. C'est en extase qu'il me transporta dans le pays d'Israël et qu'il me plaça sur une très haute montagne, sur laquelle il y avait, du côté du midi, comme une masse de constructions. Et, quand il m'y eut transporté, j'y vis un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain; il tenait dans sa main un cordeau de lin et une perche à mesurer, et il était placé à la porte. Et cet homme m'adressa la parole : « Fils d'homme, ouvre les yeux et regarde, prête l'oreille et écoute, et fais attention à tout ce que je vais te faire voir; car c'est pour te faire voir que tu as été transporté ici, et ce que tu vas voir, annonce-le à la maison d'Israël. » Et je vis un mur qui régnait tout autour du temple, et l'homme tenait dans sa main la perche à mesurer[6].... » Sur les pas de son guide divin, le poète franchit ensuite les portes de l'enceinte, il en traverse les cours, il pénètre jusque dans le sanctuaire, et partout il relève toutes les mesures que prend son conducteur et il note tout ce qu'il voit sur son chemin. Les entrées, les vestibules, les piliers, les salles, les ornements, les sculptures, les meubles, tout est mis à sa place, tout est soigneusement enregistré. Il n'est pas jusqu'à tel crochet qu'il n'aperçoive et qu'il ne signale au passage.

1. Ézéchiel, XXXVI-XXXVII.
2. Reuss, *la Bible. Introduction à Ézéchiel*, p. 7.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 9.
4. Ézéchiel, XLIII, 7.
5. *Id.*, XLVII, 1-12.
6. *Id.*, XL, 1-5.

On n'a jamais contesté la valeur historique des descriptions du *Livre des Rois* et des *Chroniques*; en revanche, on a souvent affirmé qu'il n'y avait rien dans Ézéchiel qui eût ce même caractère, sauf ce qui ne serait guère que la répétition des renseignements contenus dans ces deux ouvrages. Pour tout le reste, pour toutes les données qui ne sont que dans Ézéchiel, on a le plus souvent négligé ou refusé d'en tirer parti. Sa description, a-t-on dit, est obscure et vague; de plus, en admettant que la critique eût fini par lever toutes les difficultés d'interprétation que présentent ces chapitres, il n'en resterait pas moins vrai que l'ensemble ici décrit par le prophète n'a jamais existé que dans son imagination. Il ne correspond ni au premier temple, qui n'a jamais eu de dépendances aussi spacieuses ni une aussi parfaite symétrie de toutes ses parties, ni au second, qui a été certainement très inférieur au premier. La description du temple dans Ézéchiel ne mériterait donc pas d'être prise beaucoup plus au sérieux par l'historien et par l'archéologue que celle de la Jérusalem céleste dans l'*Apocalypse*[1]. Ce serait une construction en l'air, un pur jeu d'esprit.

Nous ne saurions partager cette manière de voir; c'est au texte d'Ézéchiel que nous avons emprunté les éléments principaux de notre restauration; celle-ci perdrait tout intérêt si nous ne commencions par en justifier le principe, par exposer les raisons qui nous ont décidé à ne point accepter l'opinion commune.

On accuse Ézéchiel d'obscurité; on allègue l'hésitation que montrent les hébraïsants les plus autorisés en présence de certaines expressions techniques dont la signification précise leur échappe, de certaines phrases trop concises dont ils ne comprennent pas le sens. L'embarras existait déjà pour les traducteurs alexandrins, qui se sont souvent bornés à transcrire maints termes spéciaux sous leur forme hébraïque, sans essayer de les traduire. Enfin, le texte même n'est pas partout bien sûr; les Septante ont souvent des leçons qui diffèrent sensiblement de celles du texte hébraïque[2]. Nous ne nions pas ces difficultés; mais ce qui contribue peut-être à les faire paraître plus graves et plus insolubles qu'elles ne le sont en réalité, c'est que ni les auteurs de la version grecque ni les hébraïsants modernes n'étaient architectes et archéologues. Les premiers n'ont songé qu'à mettre un livre d'édification entre les mains de ceux de leurs compatriotes et de leurs prosélytes qui savaient mal ou qui ne savaient pas l'hébreu. Quant aux commentateurs, même aux plus savants, ils n'avaient, en général, reçu qu'une éducation toute philologique; ils ne s'intéressaient pas assez aux choses de l'art et n'en connaissaient pas la langue : ils n'ont pas assez consulté les hommes du métier; surtout ils ont eu le tort de ne compter que sur le dictionnaire, qui souvent ne leur répondait pas, de ne point essayer d'éclaircir par un dessin les parties de la description qui les gênaient le plus[3].

Prenez les mots mêmes qui résistent à tous les efforts de l'analyse étymologique et grammaticale; presque toujours l'expérience et le coup d'œil du constructeur réussiront là où aura échoué la science du linguiste : la transcription graphique démontrera l'exactitude ou tout au moins la vraisemblance de l'interprétation proposée.

On a aussi parlé du vague de cette description. Il faut s'entendre à ce sujet; l'expression n'est pas juste. Il ne saurait être question de vague là où les dimensions de l'ensemble et des différents corps de bâtiment sont indiquées par des chiffres, avec une rigoureuse précision, là où le guide à la suite duquel nous parcourons toute l'enceinte sacrée marque si nettement le caractère et la destination de chacune des parties de l'édifice. Ce qu'on peut dire, c'est que la description est insuffisante, en ce qu'elle ne nous donne guère que les dispositions relevées au ras du sol; on la dirait faite par un homme qui travaillerait sur un plan, qui ne connaîtrait que par cette image conventionnelle le monument qu'il décrit. Nous verrons, dans

1. *Apocalypse*, xxi, 9-xxii, 5.
2. Reuss, *la Bible*, *Les Prophètes*, t. II, p. 135, n. 5.
3. Smend seul fait exception; il n'a pas craint de manier le crayon, et, grâce au parti qu'il a pris, il a pu expliquer certains passages dont ses prédécesseurs ne s'étaient pas tirés. Son savant commentaire sur Ézéchiel (*Der Prophet Ezechiel erklärt* von Dr Rudolf Smend, 2e éd., 1880) fait partie du recueil intitulé : *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum alten Testament*, complet en 17 volumes in-8° (Hirzel, Leipzig). Il en forme le huitième volume; il est accompagné d'un plan lithographié du temple d'Ézéchiel et de huit gravures sur bois, dont quatre représentent des détails de ce même édifice.

la suite de cette étude, par quels moyens on peut tenter de combler cette lacune du document biblique.

Ces objections écartées, il reste à traiter une question plus délicate, savoir quelle idée on doit se faire du projet dont Ézéchiel expose ici l'économie. Des traits qui composent cet ensemble, quels sont ceux que le prophète a tirés de ses souvenirs et ceux que lui a fournis son imagination? Où finit le reflet de la réalité, la silhouette que dessine dans la mémoire de l'exilé l'ombre de l'édifice auguste sur lequel s'étaient attachés ses derniers regards, quand il lui avait fallu quitter Jérusalem? Où commencent l'invention et les combinaisons systématiques, les agrandissements décrétés par le réformateur, qui dispose à son gré de la matière et de l'espace? Il n'est pas toujours aisé de distinguer ces deux éléments : ce que l'on entrevoit pourtant, c'est que la libre fantaisie joue ici un rôle moins important qu'on n'est en général disposé à le croire[1]. Comme première présomption en faveur de cette hypothèse, on peut alléguer le caractère même et les tendances de la nation et, plus particulièrement, du groupe auquel appartenait Ézéchiel. Il n'y a pas eu, dans toute l'antiquité, de peuple qui ait été aussi peu artiste que le peuple juif, aussi peu capable d'imposer aux formes ces rapports définis qui font en sculpture la beauté d'une statue, en architecture l'heureuse proportion et la solidité d'un bâtiment. De tous les Juifs, un prophète, avec les brusques élans d'un esprit impétueux et prime-sautier, était bien l'homme le moins fait pour s'astreindre à ce genre de réflexions et de calculs. Voyez, par exemple, la description que l'auteur de l'*Apocalypse*, quel qu'il soit, donne de sa Jérusalem céleste. Celle-ci forme un carré dont chaque côté a 12000 stades, c'est-à-dire 500 lieues; la muraille est en jaspe massif et la ville bâtie tout entière et dallée en or pur; les portes sont faites de douze perles. Comment douter un instant que tout ici, dimensions et matériaux, appartienne au domaine de la pure chimère? Il en est tout autrement de la description d'Ézéchiel. Les mesures qu'indique le prophète permettent de reconstruire, sur les données qu'elles fournissent, un édifice qui non seulement se tient debout, mais où sont même très satisfaisantes les relations de la longueur à la largeur, de l'épaisseur à la hauteur, des pleins aux vides. Ces relations ne peuvent varier que dans certaines limites, qui ne sauraient être dépassées sans que le bâtiment risque de s'écrouler ou tout au moins de choquer le regard par son aspect disgracieux. Pour se maintenir dans ces limites, l'architecte n'a pas besoin d'avoir appris la théorie de son art : il lui suffit de l'expérience acquise par une longue pratique; mais Ézéchiel n'avait même pas cette routine de l'homme du métier : si, lorsqu'il s'est mis à rédiger son projet, il avait voulu en tirer de sa tête tout le canevas, il n'aurait abouti qu'à la confusion et à la contradiction. Lorsqu'on prendrait aujourd'hui le compas et le crayon pour essayer de traduire en figures les rapports qu'il a notés, on ne tarderait pas à s'apercevoir qu'il est impossible d'en tirer parti, que le projet n'est pas susceptible d'être exécuté. Or tel n'est pas le cas; la grande difficulté, c'est de bien comprendre le texte; une fois celle-ci résolue, le monument se laisse restaurer dans des conditions excellentes d'effet et de stabilité; ses différentes parties s'ajustent de manière à répondre tout ensemble aux indications de l'écrivain et aux exigences de l'art. N'a-t-on pas le droit d'en conclure que, même dans ce qu'il invente et ce qu'il ajoute de son chef, le prophète ne se détache et ne s'affranchit pas de l'imitation du modèle qu'il a toujours présent devant les yeux? Les proportions qu'il assigne aux parties nouvelles et imaginaires de son monument demeurent celles qui

1. C'est aussi l'impression de Smend : « Après tout, dit-il, on ne doit pas croire qu'Ézéchiel, dans sa description, s'écarte si fort de son modèle, qu'il ait beaucoup modifié les rapports qui existaient, dans l'édifice réel, entre les différentes parties de cet ensemble. Des données comme celles qui ont trait aux trois étages de chambres qui entourent le temple (XLI, 6) paraissent correspondre exactement à l'état antérieur. Il est particulièrement digne d'attention qu'Ézéchiel lui-même a partout l'air de supposer connu le détail de la plupart des bâtiments. Sans aucun doute il possédait, pour l'avoir acquise sur les lieux, une connaissance précise des dispositions de l'ancien temple; peut-être y avait-il encore lui-même officié dans sa jeunesse. On a donc certainement le droit d'utiliser, sous certaines réserves, la description du prophète dans les essais que l'on fait pour restituer l'image du temple des rois de Juda » (*Der Prophet Ezechiel erklärt*, p. 317). Stade est du même sentiment. Après avoir signalé les lacunes de la description du livre des *Rois*, il ajoute : « Heureusement les données de ce morceau se laissent compléter de plus d'une manière par la description circonstanciée du temple futur qu'Ézéchiel présente dans la vision qui remplit les chapitres XL et suivants de son œuvre. Du fait que cette description concorde, pour toutes les particularités essentielles, avec celle du chapitre VI du livre Ier des *Rois*, on est forcé de conclure que, d'un bout à l'autre de sa vision, Ézéchiel est dominé par le souvenir du temple de Salomon, dans lequel il avait peut-être rempli les fonctions sacerdotales, et que ce qu'il attend, c'est une fidèle restauration de ce monument, sous la réserve des changements que comportait la modification des idées religieuses qui s'était opérée entre le temps de Salomon et celui d'Ézéchiel » (*Geschichte*, I, p. 316).

avaient été suivies dans les constructions d'autrefois, et, malgré les développements qu'il a reçus, l'édifice garde son ancien caractère.

Tout en restant ainsi dans l'esprit et dans le principe de l'original qu'avaient créé les architectes de Salomon et de ses successeurs, le plan d'Ézéchiel comporte des corrections et des additions assez notables à l'œuvre monumentale dont il est censé représenter la restitution future. Avant l'exil, le temple et les bâtiments qui s'y rattachent ne couvraient certainement pas une surface aussi vaste que celle qu'ils occupent dans le projet du prophète, et surtout ils n'y étaient pas distribués avec une aussi rigoureuse symétrie. Jusqu'à la prise de Jérusalem par les Chaldéens, l'enceinte sacrée ne pouvait s'étendre librement vers le sud, où elle touchait au palais royal, voisinage que regrette et que condamne Ézéchiel. Celui-ci, pour remédier aux inconvénients de ce contact, interdit aux souverains et à leur dépouille mortelle le séjour de la montagne sainte, qui ne sera plus habitée désormais que par l'Éternel et par ses prêtres[1]. Par cette sorte de congé qu'il signifie à la royauté juive, l'interprète des ambitions et des espérances de la caste sacerdotale se donne plus de champ pour les parvis et les dépendances qu'il veut répartir autour du sanctuaire. Le temple de Salomon, simple oratoire royal, n'avait pas encore besoin de si larges espaces ni d'aussi grandes cours. Le seul bâtiment accessoire que paraisse avoir admis l'œuvre de Salomon, ce sont les trois étages de petites chambres qui étaient adossées à trois côtés du temple[2]. Le livre des *Rois* n'attribue à Salomon que la construction d'une seule cour, la *cour intérieure*, celle que l'on appelle aussi la *cour des prêtres*[3]. D'après la *Chronique*, Salomon aurait aussi fait la grande cour ou cour extérieure; il y aurait mis des portes et il aurait revêtu ces portes de battants d'airain[4]; c'est sur un des côtés de cette cour que se serait élevé le portique dont parle Josèphe et qui couronnait le mur d'enceinte[5]. Le rédacteur de la *Chronique* et Josèphe mettent-ils ici sur le compte de Salomon des ouvrages exécutés par ses successeurs? La tradition populaire aime à simplifier et à résumer; elle se plaît à grossir les titres des héros dont elle s'est éprise; elle aussi ne prête qu'aux riches. Quoi qu'il en soit, il est certain que, sous les rois de Juda, on ne cessa de travailler au temple, ou, pour mieux dire, autour du temple. Au septième et au sixième siècle, la cour extérieure existe, et elle est entourée de nombreux logements, que les prêtres de Iahvé disputent aux ministres des cultes chananéens[6]. Le roi y a son estrade d'où il parle au peuple[7]; les prophètes y prêchent[8]; il est question à plusieurs reprises des portes qui y donnent accès, portes qui contiennent des réduits intérieurs pouvant servir de prison[9]. Nous apprenons incidemment qu'une de ces portes, celle qui est appelée la *porte supérieure*, a été construite par Iotam[10]. Sous Jehojakim, il est question de la *porte neuve* du temple[11]. Ailleurs on mentionne le déplacement par Achaz « du portique du sabbat qu'on avait construit dans l'enceinte sacrée, et de l'avenue extérieure du roi[12] ». Il est aussi fait allusion à un édifice appelé le *Parvar*, qui se trouvait à l'ouest du temple, derrière le Très-Saint, et qui servait d'écurie aux chevaux que les rois de Juda avaient consacrés au soleil, ainsi que de remise aux chars où on attelait ces chevaux, dans les processions en l'honneur de Baal[13]. Enfin il nous est encore parlé, sans aucune explication, d'un bâtiment appelé le *pavillon d'Achaz*, sur la terrasse duquel les princes idolâtres avaient érigé des autels pour sacri-

1. C'est certainement là le sens des versets 7-9 du chapitre xliii (Smend, *Ezechiel erklärt*, p. 352).
2. *I Rois*, vi, 5, 8, 10.
3. *I Rois*, vi, 36. C'est dans la *Chronique* (*II*, iv, 9) que se trouve l'expression : *cour des prêtres*.
4. *II Chroniques*, iv, 9.
5. Josèphe, *Guerre judaïque*, V, v, 1.
6. *II Rois*, xi, 14; xxiii, 7. L'expression *les deux cours du temple* est alors passée dans la langue courante (*II Rois*, xxiii, 12; *II Chroniques*, xxxiii, 5).
7. *II Rois*, xxiii, 3.
8. Jérémie, xix, 14.
9. Ézéchiel, ix, 2; Jérémie, xx, 2.
10. *II Rois*, xv, 35; *II Chroniques*, xxvii, 3.
11. Jérémie, xxxvi, 10.
12. *II Rois*, xvi, 18.
13. *II Rois*, xxiii, 11. Le Parvar est aussi mentionné, mais sans aucun détail explicatif, dans *I Chroniques*, xxvi, 18.

fier aux faux dieux[1]. Bien d'autres travaux du même genre ont pu être exécutés par différents rois sans que les sèches annales qui sont notre seule source en aient conservé le moindre souvenir; l'écrivain n'indique pas, à la suite de chaque règne, les constructions du prince : lorsqu'il en dit un mot, c'est à propos de toute autre chose, comme dans le long récit de la purification du temple par Josias, où il énumère avec une visible satisfaction tous les monuments profanes qui ont été détruits par le pieux zèle du jeune roi.

Malgré ce que ces renseignements ont donc de fragmentaire et d'incomplet, ils nous laissent deviner comment s'est étendue et aménagée cette cité sacerdotale qui, sous les derniers descendants de David, avait pris tant d'importance. Elle ne s'est pas développée d'une manière continue et d'après un plan systématique. Les rois de Juda ont été aux prises avec trop de difficultés, leur attention a été trop souvent distraite et leur trésor vidé par la guerre civile ou par la guerre étrangère pour qu'il leur fût possible de poursuivre avec constance une entreprise quelconque. Autre circonstance dont il faut tenir grand compte : tous ces rois n'ont pas eu les mêmes habitudes et les mêmes croyances; les uns, et ce fut le plus grand nombre, inclinaient vers les religions phéniciennes; les autres étaient attachés au service de Iahvé; chaque prince tenait à bâtir un monument en l'honneur du dieu qu'il préférait. C'est peut-être dans l'enceinte même du temple qu'avait été érigé le temple de Baal sur lequel le peuple se jeta et qu'il détruisit après le meurtre d'Athalie[2]. Le *Parvar*, qui ne paraît pas avoir été démoli, pourrait bien aussi avoir été l'œuvre d'un roi idolâtre.

Il suffit de ces quelques traits pour faire comprendre quel a été le caractère des travaux qui, après Salomon, pendant trois siècles et demi, ont été exécutés dans cette partie de Sion dont le temple était le centre. Commencés, interrompus, repris à de longs intervalles, sous l'influence successive de deux cultes ennemis dont chacun dominait à son tour, ils n'ont pas pu ne point porter la marque de ces intermittences et de ces contradictions. A la veille de leur destruction par Nabuchodonosor, ils devaient former, sur la haute colline enserrée de ravins, un ensemble assez imposant, mais fort irrégulier. Seul le temple, auquel on n'avait jamais touché, constituait une masse bien pondérée et de proportions rigoureusement définies.

Partout ailleurs, la symétrie était rompue par des bâtisses inégales de hauteur et diverses d'aspect, qui avaient poussé un peu au hasard, sur les quatre faces des deux cours, à mesure que l'on avait eu quelque nouveau besoin à satisfaire ou que la place manquait pour loger tout le peuple sacré, toute la foule des sacrificateurs et des chantres, des serviteurs et des portiers de l'enceinte.

Dans l'ensemble monumental dont presque toute trace avait été effacée par la torche et par le pic des soldats de Nabuchodonosor, il n'y avait qu'une chose que le futur reconstructeur fût tenu de reproduire, sans aucun changement, sous forme d'exacte et scrupuleuse copie de l'antique original : c'était le temple proprement dit, ce temple déjà plusieurs fois séculaire, à propos duquel on racontait peut-être dès lors que le plan en avait été révélé par Iahvé lui-même à David. Tout le reste était accessoire et avait beaucoup varié, avait reçu des destinations diverses. Cours et chambres avaient été plus ou moins souillées par les sacrifices de l'idolâtrie; mais il ne semble pas que, sous les princes mêmes dont la mémoire a été le plus chargée par les écrivains orthodoxes, Iahvé ait jamais été chassé de son sanctuaire[3]. On n'a jamais cessé, jusqu'en 588, d'y célébrer son culte, dont toute l'ordonnance est en rapport avec la distribution du bâtiment; quand, plus tard, dans la Jérusalem nouvelle, l'Éternel viendra reprendre possession de sa demeure, il voudra la trouver toute pareille à ce qu'elle était autrefois; les cérémonies par lesquelles on l'honorera devront s'accomplir dans un édifice aussi semblable que possible à celui où s'est fixée la tradition des rites

1. *II Rois*, XXIII, 13.
2. *II Rois*, XI, 18.
3. Sous Athalie, la princesse tyrienne, l'adoratrice de Baal et d'Astarté, Iahvé reste en possession du sanctuaire et des chambres qui l'entourent; il y cache Joas et y prépare la révolution qu'il médite (*II Rois*, XI). On racontait bien, après l'exil, que le temple aurait été fermé sous Achaz (*II Chroniques*, XXVIII, 24); mais l'auteur des *Rois*, qui mentionne plusieurs changements qu'Achaz aurait faits dans l'intérieur de l'enceinte sacrée, ne parle pas de cette clôture et de cette interruption des sacrifices.

sacramentels, dans un vaisseau qui ait la même disposition et les mêmes dimensions. C'est pour ce motif qu'Ézéchiel n'agrandit pas le temple; la description qu'il en donne est faite d'après le modèle qu'avait eu sous les yeux le rédacteur des *Rois*. Le prophète ajoute bien quelques cotes à celles qu'avait données son devancier : il indique, par exemple, la largeur des portes et l'épaisseur des murs; il fournit aussi quelques détails sur la décoration intérieure du sanctuaire; mais d'ailleurs ses mesures concordent avec celles des livres historiques. Nous aurons à faire usage de ces renseignements supplémentaires; nous n'aurons pas à signaler de contradictions et à chercher les moyens de les lever.

En étudiant de près le texte d'Ézéchiel, on remarquera que la description du temple y est moins circonstanciée, plus sommaire que celle des cours et des salles qui l'entourent[1]; ces dépendances ne sont pourtant qu'un accessoire qui n'a certainement pas, aux yeux du prophète, la même importance que le sanctuaire lui-même. A première vue, cette disproportion peut surprendre; elle a pourtant sa raison d'être. Ézéchiel écrit pour une génération qui a connu le temple, pour des prêtres qui ont vécu à son ombre, pour de pieux Israélites qui, dans leur jeunesse, en ont fréquenté les parvis. Quand il parle de cet édifice, où, dans la restauration future, rien ne devra être changé, il peut donc compter sur la mémoire de ses lecteurs; celle-ci s'empressera d'achever le tableau qu'il trace, d'y ajouter les traits complémentaires qu'il pourrait avoir oubliés. Si cette génération ne revoit pas la terre promise, si le jour du rétablissement final doit se faire attendre encore un certain temps, le maître qui aura l'honneur de diriger l'œuvre réparatrice n'en sera pas plus embarrassé. La précision des quelques cotes qu'Ézéchiel a introduites dans cette partie de son projet ne s'explique guère que par un emprunt fait à des documents qui, pendant les siècles antérieurs à l'exil, avaient dû exister, dans ce que nous appellerions le bureau de l'architecte du temple. Le livre des *Rois* nous raconte, à deux reprises, comment les prêtres, à partir du règne de Joas, perçoivent sur le peuple une contribution dont le produit est remis par eux aux fonctionnaires que la Bible nomme « les directeurs préposés aux travaux du temple[2] »; ceux-ci l'emploient à payer « les ouvriers, les charpentiers, les constructeurs, les maçons, et à acheter du bois et des pierres de taille pour la réparation de l'édifice ». Au cours de ces travaux d'entretien, les hommes spéciaux qui en étaient chargés avaient eu nécessairement plus d'une occasion de relever la largeur d'une baie, l'épaisseur d'un mur, la saillie d'un pilier; pour éviter les disparates, pour dissimuler les raccords, ils avaient besoin de posséder ces cotes exactement mesurées; pourquoi ne les auraient-ils pas reportées sur un plan? L'antique Égypte ne nous a-t-elle pas légué des épures d'architecte et des plans cavaliers qui datent de temps bien antérieurs au siècle où vivait Ézéchiel[3], et les architectes phéniciens, qui ont eu une si grande part à la construction de tous les édifices de la Judée, n'étaient-ils pas les élèves des maîtres égyptiens? Plans cotés ou listes des mesures prises, ces papyrus ont pu être emportés par les prêtres, lorsque, dans les dernières heures du siège, ils s'enfuirent du temple déjà condamné. Ces pièces, c'étaient de précieux souvenirs du passé; ce seraient les éléments et les instruments de la reconstruction future. Peut-être même, d'après ces documents et d'après des souvenirs encore tout frais, avait-on rédigé quelque description détaillée du temple que, dans les colonies juives de la Mésopotamie, on lisait et on relisait avec larmes, comme on va aujourd'hui pleurer devant ce mur où l'on croit voir un reste de l'œuvre salomonienne. C'est là que le prophète aurait puisé les données par lesquelles il confirme ou complète celles que contient la description du livre des *Rois*.

Par ces réflexions et ces conjectures, nous croyons avoir trouvé le principe de la distinction à faire, dans le projet d'Ézéchiel, entre le temple et les cours qui l'enveloppent de toutes parts, avec leurs portes monumentales, avec les longues suites de colonnades et de logements qui bordent les parvis. Toute la première partie de cet ensemble serait empruntée à la réalité; dans la seconde, l'imagination se donne plus

1. Le chapitre XL, où sont décrites ces dépendances, a 49 versets; le chapitre XLI, où est décrit le temple, n'en a que 26.
2. *II Rois*, XII, 6-16; XXII, 3-9. Cf. *II Chroniques*, XXIV, 5-13; XXXIV, 8-13.
3. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 351-358; fig. 258 et 259.

libre carrière. Sans doute Ézéchiel n'a pas inventé de toutes pièces ce cadre magnifique ; les grands traits sont bien ceux qu'avait déjà indiqués et comme esquissés le travail des siècles, s'appliquant à répondre aux nécessités du culte. Il y avait deux cours, celle des prêtres et celle du peuple, et, à toutes les entrées, des loges de portiers et des corps de garde, puis, sur les côtés de ces parvis, des magasins où se conservaient les objets votifs et la caisse du temple, des sacristies où s'habillaient et se déshabillaient les prêtres, des chambres où ils couchaient, des abattoirs où ils tuaient et dépeçaient les victimes, des cuisines où ils en préparaient la viande ; il y avait, épars sur les esplanades, des bassins pour les ablutions, des estrades d'où l'on dominait la foule, des autels où s'accumulaient les offrandes. Ce qui appartient au prophète, c'est l'étendue du terrain où pourront désormais se déployer et s'étaler librement les dépendances du sanctuaire ; c'est la symétrie rigoureuse qui devient la loi de son œuvre ; c'est aussi l'idée de l'isoler en ménageant tout alentour une sorte de zone neutre, une bande de terrain vide qui préservera l'enceinte sacrée de tout contact et de tout empiétement[1]. Cet élargissement de l'aire dont le temple sera le centre, cet arrangement systématique du cadre architectural, cet isolement complet de la cité sacerdotale, voilà ce qu'il y a de nouveau, de personnel, d'original dans le projet du prophète. Les Chaldéens lui ont facilité la tâche ; ils se sont chargés de déblayer le terrain par le fer et le feu ; l'architecte futur n'aura pas à se demander ce qu'il peut conserver et ce qu'il veut abattre des constructions antérieures. Dispensé du travail toujours fastidieux des retouches et des raccords, il ne se préoccupera que de faire grand et de faire beau ; il devra donner aux cours et aux portiques assez d'ampleur pour qu'ils puissent contenir tout Israël, enfin réuni autour de l'autel des holocaustes ; en même temps il mettra partout, dans ce vaste ensemble, cette exacte correspondance des parties similaires, cet heureux balancement des lignes qui est comme le symbole de l'ordre que Iahvé fait régner dans le monde.

Le rêve d'Ézéchiel a été réalisé dans une certaine mesure, sinon par le second temple, qui fut bâti à la hâte, au milieu de toute sorte d'embarras, tout au moins par le troisième, à la construction duquel ont été employées toutes les richesses d'un souverain puissant, secondé par un habile architecte. Exécuté en quelques années sans regarder à la dépense, le temple d'Hérode a eu toute la grandeur et toute l'unité de celui que le prophète avait contemplé dans ses songes mystiques. La différence, c'est que si, dans le somptueux édifice qui a si peu vécu, les grandes lignes du plan traditionnel avaient été fidèlement conservées, le style grec y avait mis partout son empreinte, dans la proportion des ordonnances, dans la façon des colonnes et des chapiteaux. Ézéchiel au contraire avait passé sa jeunesse dans le voisinage de cette Phénicie qu'il a maudite avec tant d'éloquence ; le reste de sa vie s'est écoulé en Mésopotamie ; comme le montrent les quelques détails qu'il donne sur l'ornementation des bâtiments, il se représentait son temple, avec ses dépendances, comme construit et décoré dans le goût oriental, ainsi que l'avait été le temple de Salomon, sous l'influence combinée de l'Égypte et de l'Assyrie.

Les livres historiques de la Bible et la vision d'Ézéchiel ne sont pas les seuls documents qu'aient consultés les érudits qui ont voulu se faire une idée des édifices bâtis sur la colline de Sion ; on s'est aussi adressé à Josèphe et à ses *Antiquités judaïques* ; on a feuilleté ces paraphrases araméennes de la Bible que l'on appelle les *Targumim*, et surtout le *Talmud*, œuvre du second exil, où a été recueilli tout le trésor de la tradition juive ; mais ce sont là des sources dont il convient de n'user que très discrètement. On peut s'en rapporter à Josèphe pour tout ce qui concerne le troisième temple ; mais il n'a pas connu le second, et, pour ce qui regarde le premier, il n'avait guère à sa disposition d'autres renseignements que ceux dont nous disposons aujourd'hui. Pour la période vraiment ancienne, défiez-vous de tout ce qui, dans les *Antiquités judaïques* et dans les autres ouvrages de cet écrivain, paraît emprunté à des documents que nous n'avons plus ; presque toujours, à la seconde lecture, on s'apercevra que Josèphe n'en savait pas plus que

1. Ézéchiel, xlv, 2.

nous; ce qu'il semble ajouter aux faits connus par la Bible n'est pas autre chose que le fruit d'une combinaison systématique ou d'une exagération oratoire. Exagérer, c'est le grand défaut de Josèphe; il aime à étonner le lecteur; dans ce Juif, il y a du Gascon : de là sa passion pour les gros chiffres. Dire qu'il n'a pas de critique, ce n'est pas assez : il n'a pas le goût de la vérité. On pourrait en donner bien des preuves; il suffira d'appeler l'attention sur ce qui touche du plus près à notre sujet. Josèphe, en général, décrit clairement un site; fort intelligent, il sait regarder; il voit bien : il a l'œil du topographe; mais les mesures qu'il indique sont presque toujours de simples approximations, souvent fort éloignées de la vérité; parfois on y reconnaît, à première vue, de pures hyperboles numériques[1]. Nous n'invoquerons donc qu'avec une extrême réserve le témoignage de Josèphe, là où ses assertions ne seront pas confirmées, de manière directe ou indirecte, par un autre document. Il est pourtant possible que la tradition orale lui ait fourni quelques données qui méritent d'être prises en sérieuse considération; le temple avait tenu, dans la vie nationale, une place trop importante pour qu'il ne se fût pas conservé quelque souvenir de ses états antérieurs et de ses fortunes diverses, au moins dans ces familles de prêtres et de chanteurs dont cet édifice était le domicile et la vraie patrie.

De beaucoup postérieurs à Josèphe, les *Targumin* et le *Talmud* offrent encore moins de ressources; on y rencontre partout la subtilité d'un esprit vieilli, qui ne sait plus prendre les choses dans leur sens naturel, qui épilogue et qui raffine à tout propos. Les paraphrases araméennes peuvent pourtant éclaircir parfois le sens d'une expression obscure; le meilleur commentateur d'Ézéchiel en fait un fréquent usage. Quant au *Talmud*, on y trouve de nombreuses allusions au temple et à ses rites. C'est, il est vrai, le troisième temple qu'ont en vue les rabbins auteurs de cette compilation; mais celui-ci avait assez fidèlement reproduit les dispositions principales des deux temples précédents pour qu'il y ait lieu de tirer parti de tel ou tel renseignement qui se rapporte à l'édifice détruit par Titus.

Tout en cherchant à profiter de ce complément d'information, c'est surtout d'Ézéchiel que nous nous inspirerons. Pas à pas nous suivrons l'ange qui le conduit du seuil de l'enceinte sacrée jusqu'à celui de la partie la plus auguste du sanctuaire; nous relèverons toutes les cotes qu'il fournit; nous prendrons note de ses moindres indications, comme si c'était à nous que le prophète eût adressé l'appel qui termine la partie principale de sa description : « Toi, fils d'homme, fais connaître ce temple à la maison d'Israël, pour qu'ils aient honte de leurs péchés, et qu'ils mesurent la forme parfaite de cet édifice! Et s'ils ont honte de tout ce qu'ils ont fait, montre-leur le plan de ce temple, et sa disposition, ses issues et ses entrées, toutes ses formes, ses règles et ses lois, et décris-le sous leurs yeux, pour qu'ils en retiennent le plan et les règles, et qu'ils les pratiquent[2]. »

On le voit par ces paroles, la restauration du temple, dans la pensée d'Ézéchiel, n'était qu'un moyen; ce n'était pas le but suprême : c'était la préface nécessaire de la restauration du culte et de la purification des âmes, du rétablissement de la théocratie. Quant à nous, en essayant de reconstituer cet ensemble, nous ne pouvions avoir qu'une préoccupation, celle de ne pas laisser subsister une lacune dans l'histoire de l'art antique, d'en retrouver et d'en rétablir une page perdue. Le programme du prophète, nous ne saurions le nier, est très incomplet; il y manque plus d'une des données qui nous seraient nécessaires; nous tenterons d'y suppléer par divers moyens. La connaissance des lieux, qui ont si peu changé, nous permettra de replacer l'édifice dans son cadre naturel, entre les deux vallées qu'il dominait, sur la colline même dont les

1. C'est le cas, par exemple, pour ce qu'il dit des fondations du temple de Salomon. Selon lui, la maçonnerie aurait eu, en terre, une profondeur égale à la hauteur de l'édifice, mesurée à partir du sol (*Ant. jud.*, VIII, III, 2). Il suffit d'avoir jeté un coup d'œil sur la plate-forme de Sion, ou sur les plans qui la représentent, pour saisir aussitôt l'absurdité de cette assertion. Placé sur le point culminant de la colline, l'édifice devait avoir presque partout des fondations très peu profondes; dans certaines de ses parties, le pied du mur posait, à quelques mètres à peine au-dessous du dallage, sur la roche vive. Josèphe a confondu ici les fondations du sanctuaire proprement dit avec ces murs de soutènement que l'on peut regarder comme les fondations de ces terrasses artificielles sur lesquelles Salomon avait assis l'ensemble de ces édifices. Ainsi entendue, son affirmation cesse d'être exagérée; ces murs atteignent et dépassent même par endroits cette hauteur de 51m,50 qu'il leur prête; mais, soit qu'il n'ait pas compris, soit qu'il ait voulu produire plus d'effet, il a tout brouillé dans sa description.

2. Ézéchiel, XLIII, 10-11.

terrasses ont été dressées par les rois de Juda pour lui servir de base. D'après l'appareil hérodien, dont nous avons figuré plusieurs échantillons, on se fera une idée très exacte de celui qu'employaient les ouvriers formés à l'école de la Phénicie, sur lesquels Ézéchiel comptait pour la réalisation de son projet. Les livres historiques de la Bible et les documents accessoires que nous avons énumérés nous renseigneront sur l'aménagement intérieur des bâtiments et sur le mobilier qui garnissait le temple, mobilier dont le prophète ne parle pas; son silence sur cette matière s'explique peut-être par ce fait qu'il n'avait plus vu dans le sanctuaire ces beaux meubles de bronze que Salomon y avait placés autrefois et qui, sous ses successeurs, avaient été en partie brisés et fondus pour satisfaire aux exigences des rois d'Égypte et de Damas, d'Assyrie et de Chaldée[1]; mais, l'édifice renaissant plus ample et plus somptueux que dans son premier état, on aurait tenu à y placer des imitations de ces chefs-d'œuvre des artistes phéniciens. En complétant les indications d'Ézéchiel à l'aide de celles des *Rois* et des *Chroniques*, on a les principaux motifs d'ornement qui avaient servi et qui devaient servir encore à décorer les parois intérieures, les chambranles, les corniches et les chapiteaux. Ce que nous ignorons surtout, ce dont nos auteurs nous parlent le moins, ce sont les dimensions, c'est le caractère de ce que les architectes appellent les élévations. Ézéchiel ne nous donne que le *plan à terre*; les cotes des hauteurs sont rares dans sa description; il n'en fournit guère qu'à propos d'accessoires insignifiants, tels que la barrière qui entoure le temple[2], les tables[3] et l'autel des holocaustes[4]; une phrase malheureusement très obscure semble avoir trait à l'élévation des chambres latérales adossées au temple, de celles du rez-de-chaussée[5]; la seule indication de ce genre qui soit vraiment importante, dans sa description, concerne le pylône de la porte orientale du parvis extérieur[6]. Pour le sanctuaire et pour le pylône qui le précède, dans le monument de Salomon, les *Rois* et les *Chroniques* présentent deux chiffres qui paraissent au premier abord assez difficiles à concilier. Quant aux bâtiments secondaires, il n'y a pas même un indice qui nous mette sur la voie. Rien enfin, nulle part, qui nous suggère même une conjecture au sujet du système de proportions d'après lequel aurait été réglée l'ordonnance des façades. Nous avons beau chercher, il ne nous est rien dit ni du galbe des colonnes, ni de leur plus ou moins d'écartement, ni du profil des moulures et de la valeur des saillies que font sur le nu du mur les plinthes et les entablements. Dans la restauration projetée, comment résoudre ces questions, si l'on ne veut pas les trancher au hasard et par un pur caprice?

Pour offrir de tous ces problèmes des solutions qui soient au moins très vraisemblables, il suffit de se rappeler dans quelles conditions et par quelles mains avaient été élevés les édifices que les contemporains de Salomon avaient si fort admirés. A vrai dire, il n'y a jamais eu d'art hébraïque; il n'y en a pas plus au temps d'Ézéchiel qu'au temps de Salomon. Le premier temple était un ouvrage exécuté en Judée, pour le compte d'un roi d'Israël, par des entrepreneurs et des ouvriers phéniciens. Ceux-ci, dans certains détails de la distribution et du décor, ont certainement tenu compte du programme que leur avait tracé le souverain qui les avait engagés; ils ont approprié l'édifice aux exigences particulières du culte de Iahvé; ils se sont abstenus d'y répandre ces images de Melqart, d'Astarté, de Bes qu'ils prodiguaient ailleurs, quand ils travaillaient pour leurs propres princes ou en vue de l'exportation. C'est dans cette mesure seulement qu'ils ont pu modifier leurs habitudes; mais ils n'ont pas changé de procédés, de module et de goût parce qu'ils travaillaient à Jérusalem au lieu de travailler à Tyr ou à Kition; leur style est resté celui que nous avons essayé de définir quand nous avons étudié la Phénicie[7]. Nourri dans le premier temple, Ézéchiel ne connaissait pas d'autre style que celui dont les traits principaux lui étaient devenus familiers par toutes les pre-

1. *I Rois*, xiv, 25-28; xv, 16-20; *II Rois*, xii, 17-20; xiv, 11-14; xvi, 9; xviii, 15-16.
2. Ézéchiel, xl, 5.
3. *Id.*, xl, 42.
4. *Id.*, xliii, 13-17.
5. *Id.*, xli, 8.
6. *Id.*, xl, 14. On a cru que le texte de ce passage était altéré; nous aurons à discuter ce soupçon.
7. *Histoire de l'Art*, t. III, ch. ii.

mières impressions de la jeunesse; c'est nécessairement d'après ce type qu'il conçoit et qu'il se représente son temple idéal, dans les parties mêmes de son projet où il enchérit sur son modèle en lui donnant plus d'ampleur et de régularité. On aura donc le droit d'utiliser, en vue d'une restauration de cet édifice, le peu que l'on sait, par d'autres sources, des manières de faire qui étaient propres au constructeur phénicien; il sera légitime d'introduire ici les formes qui caractérisent les rares monuments de cette architecture dont il subsiste quelques débris ou dont l'image nous a été conservée. Dans le même ordre d'idées, il y aura aussi quelque parti à tirer de certains monuments juifs que le temps a épargnés, tels que le grand édifice quadrangulaire d'Hébron et les tombeaux de la vallée du Cédron; ils sont d'une date très postérieure; mais ils n'en témoignent pas moins de la persistance d'habitudes locales qui remontent très haut. Il n'est d'ailleurs pas facile de choisir entre ces éléments, de provenance si diverse, de ne pas les entasser ici sans discernement, de n'y admettre que ceux qui s'adaptent naturellement à ce cadre et d'en placer chacun à l'endroit où il convient le mieux. Ce sera, pour l'architecte, affaire de tact et de goût; s'il veut mener à bien cette tâche délicate, il doit, par une longue étude, s'être assimilé les pensées de ses confrères orientaux, de ses prédécesseurs d'autrefois, s'être profondément pénétré de leur esprit et redevenir l'un d'eux, à force de science et d'art.

On comprend maintenant à quoi tendent toutes les réflexions qui précèdent et quelles sont nos visées. Ce qui nous tente, ce que nous nous proposons de restituer, ce n'est pas seulement le temple de Salomon, édifice de grandeur médiocre, qui, durant un siècle ou deux, ne joua dans la vie religieuse d'Israël qu'un rôle assez secondaire; ce n'est pas non plus le temple détruit par Nabuchodonosor, celui des derniers rois de Juda, ensemble déjà bien plus compliqué, mais dont nous connaissons mal la disposition; c'est le temple d'Ézéchiel, ce projet dans lequel le poète complète et régularise les additions que la piété juive avait déjà faites à l'œuvre du premier fondateur, c'est cet édifice ou plutôt ce groupe d'édifices que le prophète présente à ses compatriotes comme la consolation et la revanche des malheurs du passé, comme le symbole et le gage de la nouvelle alliance qui va être conclue, pour durer à tout jamais, entre Israël et son dieu. Dans son spacieux périmètre, ce temple de l'avenir embrasse le vieux sanctuaire, tel qu'il était lorsque Iahvé est venu s'y établir, las d'errer, avec l'arche, d'une frontière à l'autre, à travers le territoire des tribus d'Israël; il embrasse, mais mises au large et distribuées dans un ordre savant, toutes les dépendances qu'avaient forcé d'ajouter au noyau primitif le développement du culte et la multiplication du clergé. Ce temple, agrandi et transfiguré par une indomptable espérance et par la méditation solitaire, au lendemain même de la catastrophe où le modèle avait disparu, c'est le dernier mot de l'ambition sacerdotale; c'est aussi le plus puissant effort que le génie hébraïque se soit imposé pour traduire ses idées par des formes sensibles, par une combinaison de lignes assujetties aux lois du nombre; c'est sa plus belle œuvre d'art; on peut même dire que c'est la seule qu'il ait produite. S'il en est ainsi, s'étonnera-t-on que nous ayons cédé à la tentation d'entreprendre le travail qu'a interdit aux Juifs renvoyés à Jérusalem par Cyrus l'étroitesse de leur fortune réduite, et nous saura-t-on mauvais gré d'avoir voulu ressusciter le monument grandiose dont l'image, flottante entre ciel et terre, avait si souvent passé devant les yeux du voyant, au cours des longues rêveries de l'exil?

CHAPITRE III

LE TEMPLE D'ÉZÉCHIEL

§ I. — LE PLAN

Le premier renseignement à tirer du texte d'Ézéchiel, c'est que le temple, à prendre le mot dans le sens le plus étendu, ou, pour mieux dire, l'enceinte sacrée, forme un carré qui a 500 coudées de côté (fig. 6). Ce chiffre ne nous est pas donné au début de la description; mais on le trouve à la fin, si l'on entend les derniers versets du chapitre XLII, et le verset 2 du chapitre XLV, comme l'ont fait les Septante[1]. On arrive d'ailleurs au même résultat en faisant l'addition des chiffres par lesquels sont représentées les dimensions des bâtiments et des cours qui se succèdent en profondeur dans cet enclos. La coudée dont il est question ici est, selon la plupart des commentateurs, la coudée royale égyptienne, de 0 m. 525. La question n'a d'ailleurs qu'une importance très secondaire; la coudée est surtout ici un module, qui sert à noter les rapports, à rendre sensibles les proportions des différentes parties de cet ensemble.

L'enceinte est limitée par un mur dont l'épaisseur est de 6 coudées[2].

Après le mur, ce qu'indique d'abord le prophète, c'est une porte, celle qui s'ouvre à l'orient; elle a 25 coudées de large et 50 de long[3]. On ne peut songer à la placer ailleurs que dans l'axe du monument, c'est-à-dire au milieu de la face orientale du carré. En face de cette porte, il y en a une autre, qui regarde la première front à front; entre les deux, 100 coudées[4]. Cette seconde porte a, comme la précédente, 50 coudées de long et 25 de large; elle donne accès dans la cour intérieure qui dessine un carré dont le côté est de 100 coudées. Ensuite vient un nouveau carré de 100 coudées, qui renferme le temple proprement dit, et derrière celui-ci, un dernier carré, toujours de 100 coudées, que nous appellerons l'arrière-cour[5].

1. Ézéchiel, XLII, 15-20; XLV, 2. Reuss veut que l'unité de mesure employée dans ces passages soit la perche et non la coudée. Le temple serait alors au centre d'un vaste carré de 225 hectares, dont il n'occuperait que 625 ares; tout l'espace compris entre les faces du grand et du petit carré serait perdu; il ne servirait qu'à isoler le sanctuaire. Le prophète se préoccupe bien d'obtenir ce résultat; mais il se contente à meilleur marché : il dit expressément qu'autour du carré qui formera le sanctuaire il y aura un espace libre de 50 coudées (XLV, 2). Nous ne comprenons pas que Reuss ne se soit pas aperçu de la contradiction qu'il y aurait entre ce passage, tel même qu'il le traduit, et l'interprétation qu'il a donnée des versets cités plus haut. Ici, une bande de terrain de 50 coudées suffirait, tandis qu'ailleurs cette même bande serait donnée comme ayant 1250 coudées! Smend a très bien reconnu que partout où n'est pas indiquée l'unité de mesure, c'est le mot *coudées* qu'il faut sous-entendre.

2. Ézéchiel, XL, 5.

3. *Id.*, XL, 6-16.

4. *Id.*, XL, 23.

5. *Id.*, XLI, 12-13.

Si l'on se place sur l'autre axe, celui qui va du nord au sud, on retrouve aisément les 500 coudées indiquées par la cote générale; le chiffre total que donne le prophète se décompose de la même manière et, par une simple addition, reconstitue le même total[1].

Après avoir ainsi constaté, par voie d'analyse, que les dimensions partielles, notées au cours de la description, concordent exactement, dans les deux sens, avec la cote générale qui la termine et la résume, il nous reste à disposer, sur l'aire ainsi déterminée, les bâtiments que signale le texte. Il y a d'abord sur les trois faces, est, nord et sud, trois portes qui ont toutes 50 coudées de long et 25 de large (fig. 7)[2]. Entre ces portes règne un dallage qui a partout 50 coudées en profondeur et sur lequel sont des bâtiments à nombreuses subdivisions qui s'adossent au mur d'enceinte[3]. Les dimensions de ces bâtiments ne sont pas indiquées.

En face des portes de l'enceinte extérieure, à 100 coudées de distance, sont les trois portes de la cour intérieure, qui ont les mêmes dimensions que les premières, 25 coudées sur 50 (fig. 8)[4]. Sur la face postérieure de la seconde cour se trouve le temple, qui a 100 coudées de long, et, avec le bâtiment qui l'enveloppe et qui s'y appuie, 50 coudées de large. La longueur de l'édifice sacré, indiquée par une cote d'ensemble[5], peut être également obtenue par le calcul, en additionnant les cotes attribuées aux murs et aux pièces dont se compose cet édifice[6]. Quant à la largeur totale du bâtiment, c'est par le calcul qu'on l'obtient. Ézéchiel ne mentionne que la largeur des trois salles qui se succèdent de l'est à l'ouest, largeur qui est de 20 coudées; ici, la mesure est évidemment prise dans œuvre. Que l'on ajoute à ce vide, d'après les données du texte, 6 coudées pour le gros mur qui règne tout autour du sanctuaire, 4 coudées pour la profondeur des chambres qui s'y adossent, 5 coudées pour l'épaisseur du mur où s'ouvrent les portes de ces cellules, que l'on double chacun des facteurs de la somme, et l'on aura les 30 coudées qui sont nécessaires pour arriver à cette dimension totale de 50 coudées, d'où résulte encore ici, entre la largeur et la longueur, ce rapport de 1 à 2 que nous avons déjà rencontré dans d'autres parties du plan[7].

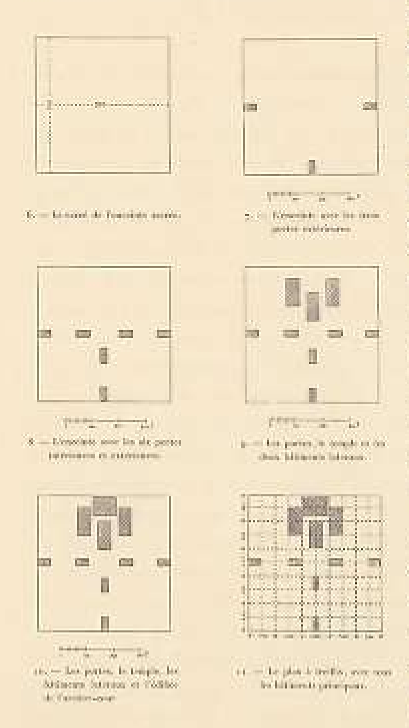
A droite et à gauche du temple, il y a ce que le texte appelle la *place libre*. Ce terme désigne là tout à la fois deux cours latérales, larges de 20 coudées, et deux aires plus étroites, qui n'ont qu'une largeur de 5 coudées. La distinction faite dans le texte tient sans doute à une différence de niveau, à l'existence d'une sorte de passage surelevé qui régnait sur un des côtés de la cour[8]. Additionnées avec la largeur du temple, ces 50 coudées donnent encore une somme de 100 coudées, et le temple, avec ses cours, remplit un carré (fig. 9).

Ici nous devons présenter une observation, que la vue des diagrammes ci-après a déjà suggérée peut-être à l'esprit de plus d'un lecteur. Un architecte, en tout cas, n'a pas pu s'y tromper; dans ces figures, il aura reconnu tous les éléments d'un *plan à treillis;* il aura deviné que le plan, à n'en prendre que les lignes maîtresses et les grandes masses, a été dressé tout d'abord sur un premier treillis dont les divisions avaient 100 coudées de côté, treillis que l'on trouvera marqué à l'encre rouge sur notre planche I. On ne s'en sera pas tenu là; nous avons vu, jusqu'ici, que la longueur des bâtiments principaux, portes et temple, était à leur largeur comme 2 est à 1. Voici comment on aura été conduit à adopter en général, comme loi de la proportion, comme module, ce rapport si simple : chacun des deux carrés du tracé primitif aura été divisé, à son tour, en deux carrés de 50 mètres de côté; c'est sur ces nouveaux carrés qu'auront été établies

1. 50 (Ézéchiel, xl, 15) + 100 (xl, 19) + 50 (xl, 33) + 100 (xl, 47) + 100 + 100 (xli, 13).
2. *Id.*, xl, 19-27.
3. *Id.*, xl, 17-18.
4. *Id.*, xl, 19, 23, 27-29.
5. *Id.*, xli, 13.
6. En partant du seuil, les 6 coudées de l'épaisseur du gros mur + 11 coudées pour la profondeur du vestibule + 6 coudées pour l'épaisseur du mur qui limite à l'ouest ce vestibule + 40 coudées pour la première salle + 2 coudées de mur + 20 coudées pour la seconde salle + 6 coudées pour le gros mur + 4 coudées pour la profondeur des cellules, 5 pour le mur extérieur du bâtiment latéral = 100 (Ézéchiel, xl, 48-49; xli, 1-15).
7. Ézéchiel, xl, 49; xli, 1-15.
8. *Id.*, xlii, 10-11.

d'autres parties de l'ensemble, constructions et cours, grandes ou petites. On obtient ainsi, sur chacune des faces de la superficie totale, dix petits carrés, dans lesquels prennent place et se balancent les divers éléments à disposer dans l'enceinte. C'est une véritable division décimale.

Nous voici donc arrivés à reconnaître qu'Ézéchiel, avant de s'engager dans sa description, a dû avoir sous les yeux un carré, divisé par un treillis, sur lequel il a posé les masses et dessiné les espaces qui devaient meubler son plan. Grâce à ce procédé, les éléments que nous avons signalés jusqu'ici se distribuent d'une manière si simple et si claire, que, dans la plupart des restaurations qui ont été données du temple d'Ézéchiel, les masses principales sont venues en quelque sorte se ranger d'elles-mêmes sur les points où nous les avons mises[1]. Il reste à trouver la place et la disposition de bâtiments à propos desquels, au contraire, l'embarras a été grand et les divergences ont été nombreuses : nous voulons parler des dépendances qui s'interposent entre les cours latérales du temple et la grande cour extérieure, puis de l'édifice important qui occupe une portion du dernier carré, dans l'arrière-cour. Soit prolixité, soit brièveté, plusieurs de ces éléments secondaires sont décrits d'une manière très obscure, d'autres sont à peine indiqués; quelques-uns sont sous-entendus. Ce n'est pas tout d'avoir trouvé le principe du treillis; celui-ci ne suffit pas à donner, par une sorte de procédé mécanique, un plan qui réponde aux données du texte et où, en même temps, toutes les parties soient bien liées et offrent une heureuse pondération. Ce qui le prouve, c'est l'aspect disgracieux que présentent les restitutions essayées jusqu'à ce jour, leurs lacunes et leur pauvreté.



6. — Le carré de l'enceinte sacrée.

7. — L'enceinte avec les trois portes extérieures.

8. — L'enceinte avec les six portes intérieures et extérieures.

9. — Les portes, le temple et les deux bâtiments latéraux.

10. — Les portes, le temple, les bâtiments latéraux et l'édifice de l'arrière-cour.

11. — Le plan à treillis, avec tous les bâtiments principaux.

Tirons d'abord au clair ce qui concerne ces dépendances qui, d'après la destination que leur assigne le prophète, sont en relation étroite avec le temple[2]. La description qui en est donnée est une des parties les plus embrouillées du texte, une de celles qui ont le plus exercé, et jusqu'ici presque sans résultat, la sagacité des commentateurs; nous la reproduisons dans la traduction de Reuss. Elle y paraîtra encore obscure, malgré l'effort si consciencieux qu'a fait cet érudit pour se rendre un compte exact des choses et pour employer, autant que possible, des termes précis : dans les versions ordinaires, elle est incompréhensible d'un bout à l'autre.

« Puis il m'emmena dans la cour extérieure, dans la direction du nord, et me conduisit dans la salle qui était devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, du côté du nord, en face d'une étendue en longueur de 100 coudées, vers le nord, la largeur étant de 50 coudées, en face des 20 coudées de la cour intérieure et en face du dallage de la cour extérieure (galerie contre galerie, en trois étages)[3]. Et devant ces salles, vers l'intérieur, il y avait une allée large de 10 coudées, et longue de 100 coudées, les portes regardant le nord. Et les chambres supérieures étaient raccourcies (parce que les galeries empiétaient sur elles) comparativement à celles d'en bas et à celles du milieu de l'édifice; car elles étaient à trois étages et n'avaient point de

1. Voir le plan de Smend, à la fin de son commentaire.
2. Ézéchiel, xlii, 13-14.
3. Reuss regarde les mots qu'il a placés entre parenthèses comme une glose sur ce qui a été dit au verset 5, glose mal à propos insérée dans le texte.

colonnes pareilles aux colonnes des cours, et pour cette raison elles étaient en retraite sur celles d'en bas et sur celles du milieu, relativement à leur plancher. Et une cloison extérieure, parallèle aux salles, donnait perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de 50 coudées[1]. Car la longueur des salles sur la cour extérieure était de 50 coudées, mais elle était de 100 coudées du côté du sanctuaire. Et quant à la porte de ces salles, l'entrée était du côté de l'est, quand on y arrivait de la cour extérieure. Dans le sens de la largeur de l'enceinte de la cour, dans la direction du sud, devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, il y avait aussi des salles, ayant une allée devant elles, pareille à celle des salles du nord, en longueur et en largeur, relativement à leurs issues et dimensions. Et comme les portes de celles-ci étaient aussi les portes des salles méridionales, il y avait aussi une entrée au commencement de l'allée, savoir de l'allée en face de la cloison correspondante, vers l'est, quand on y arrivait[2]. »

Nous aurons à revenir sur ce passage, quand nous entrerons dans le détail du plan ; pour le moment, il suffira d'indiquer quelle place nous assignons au massif qui vient d'être décrit. Voici comment le problème se pose : puisque, d'après le texte, ces salles sont à la fois *devant l'arrière-cour et en face des 20 coudées de la cour intérieure*, ce n'est ni le côté du carré où est le temple, ni celui du carré de l'arrière-cour qui peut fournir à lui seul les 100 coudées de longueur assignées à ces salles; il faut imputer cette longueur à la fois sur les deux carrés. Un coup d'œil jeté sur notre treillis nous fait comprendre comment nous devons la répartir entre ces deux aires; ces bâtiments auront 50 coudées de façade sur la cour du temple et 50 sur l'arrière-cour[3] (fig. 9). Ainsi posés, ils répondront en même temps à une autre des données du texte, ils se trouveront être compris entre les parvis intérieurs et le *dallage de la cour extérieure*.

Après avoir ainsi mis à cheval sur les deux parvis du temple et de l'arrière-cour ces bâtiments latéraux, qui renferment ce que nous appellerions des sacristies, nous arrivons à l'édifice « placé devant l'arrière-cour, dans le coin vers l'occident ». Cet édifice « avait 70 coudées de large, et le mur de cet édifice était large de 5 coudées tout autour et long de 90 coudées[4] ».

Comment loger cet édifice dans le carré qui le contient, et dans quel sens faut-il en chercher la plus grande dimension? Doit-elle être prise, comme pour le temple, sur l'axe qui traverse d'orient en occident tout l'enclos sacré? Nous ne le croyons pas, car on arriverait ainsi à ce résultat que, même en adossant cet édifice au mur d'enceinte, on n'aurait entre lui et le temple qu'un espace de 10 coudées, une sorte de couloir. Au contraire, en prenant la longueur sur une ligne perpendiculaire à l'axe du monument considéré dans son ensemble, nous trouvons moyen de ménager, en arrière du temple, entre lui et cet autre édifice, cette *place libre* de 20 coudées que le texte nous apprend avoir été réservée à droite et à gauche du sanctuaire[5]. L'édifice a une façade de 90 coudées tournée vers l'orient, et une profondeur de 70 coudées; ces chiffres représentant une dimension totale, ils comprennent l'épaisseur du mur de 5 coudées[6]; nous avons déjà eu, à propos des portes et du temple, maint exemple de ces mesures que l'on peut appeler récapitulatives, tandis que d'autres, celles des chambres et des corridors, sont prises dans œuvre. Sous le bénéfice de cette observation, nous disposons donc encore de 10 coudées sur celui des côtés du carré dont les neuf dixièmes sont occupés par la longueur du bâtiment; leur emploi est tout indiqué : elles nous serviront à

1. Comme le remarque Reuss, les 50 coudées représentent la largeur des salles, bien que le texte emploie le mot de longueur.
2. Ézéchiel, XLII, 1-14.
3. C'est ce que n'a pas vu Smend, qui, dans son plan, fait correspondre la plus grande dimension de ces deux bâtiments latéraux aux faces nord et sud du carré du temple; il se place ainsi en dehors des conditions qui lui étaient posées par le texte. Reuss avait deviné la vraie solution (note 36); mais, faute d'avoir eu l'idée du plan à treillis, il était resté dans le vague; il faut, dit-il, « que cette étendue se répartisse, *n'importe dans quelle proportion*, entre les deux cours ». Nous croyons que cette proportion est donnée par la méthode même qu'a suivie l'auteur du plan que nous essayons de rétablir.
4. Ézéchiel, XLI, 12.
5. *Id.*, XLI, 10.
6. *Id.*, XLI, 12. C'est bien ainsi que le texte a été compris par une des versions les plus répandues de l'Ancien Testament, celle d'Ostervald : « Le bâtiment... avait la largeur de 70 coudées, et la muraille du bâtiment 5 coudées de largeur tout autour, tellement que sa longueur était de 90 coudées ».

procurer, à droite et à gauche de l'édifice, un passage de 5 coudées (fig. 10). Dans l'autre sens, dans celui de la profondeur, nous ne retrouvons pas moins aisément les 100 coudées. Les 20 coudées de la cour et les 70 de la largeur du bâtiment nous en donnent 90; le mur de l'enceinte a 6 coudées d'épaisseur; restent 4 coudées pour un passage, lequel continue celui qui règne sur les côtés. L'édifice se trouve ainsi isolé; on peut circuler tout autour.

Nous avons terminé la première partie de notre travail, qui jusqu'à présent n'a guère été qu'une affaire de calcul; c'est le compas à la main que sur les lignes de notre treillis, treillis qui est comme le calque de celui qu'avait tracé le prophète, nous avons cherché et déterminé la place des principaux édifices et des principales cours (fig. 11). Nous avons maintenant à entrer dans le détail, à rendre compte des distributions intérieures; autour des constructions importantes, sur lesquelles notre auteur insiste et s'arrête, nous avons à grouper celles qui ne sont indiquées que par un mot, sans que les dimensions en soient fixées, et celles du même genre qu'il y a lieu d'insérer dans les vides du plan, quoiqu'elles ne soient mentionnées nulle part en termes exprès. Il faut donc ici changer de méthode; ce n'est plus une épure de géométrie descriptive que nous avons à construire; les cotes, quand on en rencontre, ne suffisent pas à faire comprendre l'économie de dispositions qui sont parfois assez compliquées. Dès qu'il veut entrer dans ce détail, l'architecte met en œuvre des données tout autres que celles qui nous ont suffi jusqu'à présent; pour justifier les partis qu'il prend, il se prévaut des nécessités de la circulation, de la destination probable des bâtiments, des habitudes et du goût qui régnaient chez le peuple et dans le siècle où est né l'édifice; enfin, pour restituer le plan, il est obligé de deviner, de laisser déjà entrevoir le caractère de l'élévation. C'est dans cet esprit, c'est en introduisant ici ces nouveaux éléments d'appréciation que nous poursuivrons cette étude. Nous ne nous astreindrons pas à suivre Ézéchiel dans les détours capricieux du parcours que l'ange lui fait suivre à travers les parvis et les salles du monument; nous nous conformerons cependant, d'une manière générale, à l'ordre qu'il a cru devoir adopter, et, comme lui, nous irons du dehors au dedans : nous partirons de la porte orientale pour arriver enfin à ce mur occidental qui forme comme la partie la plus reculée et le fond même de l'enclos.

La porte par laquelle entre Ézéchiel n'est pas une simple ouverture dans le mur : c'est tout un petit édifice d'une assez grande profondeur, qui renferme dans ses flancs jusqu'à une dizaine de pièces distinctes. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le texte : « Puis il alla vers la porte qui regardait dans la direction de l'orient et en monta les degrés, et il mesura le seuil de la porte, large d'une perche (un seuil, large d'une perche); et le corps de garde long d'une perche et large d'une perche; et, entre les corps de garde, 5 coudées, et le seuil de la porte, à côté de la porte, à côté du vestibule vers le temple, une perche. (Et il mesura le vestibule de la porte vers le temple, une perche.) Et il mesura le vestibule de la porte, 8 coudées, et ses piliers, 2 coudées; le vestibule de la porte était vers le temple. Les corps de garde de la porte orientale étaient au nombre de trois de chaque côté, tous les trois de la même dimension. Et il mesura la largeur de l'ouverture de la porte, 10 coudées, la longueur de la porte, 13 coudées. Et devant les corps de garde il y avait une barrière d'une coudée de côté et d'autre, et le corps de garde avait 6 coudées de chaque côté. Et il mesura la porte, depuis le toit d'un corps de garde jusqu'à l'autre toit, 25 coudées en largeur, de porte à porte. Et il fit les piliers de 60 coudées, et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour. Et du front de la porte d'entrée au vestibule de la porte intérieure, il y avait 50 coudées. Et il y avait des fenêtres à barreaux immobiles au corps de garde et à leurs piliers, vers l'intérieur de la porte, tout autour, et au pilier il y avait des palmiers[1]. »

Au premier moment, la description paraît obscure; elle est chargée de parenthèses et de répétitions. Le prophète n'a pas la marche réglée d'un métreur de profession : il a d'abord été jusqu'à l'autre bout du

1. Ézéchiel, xl, 6-16. Les mots placés entre parenthèses sont, dans l'opinion de Reuss, des gloses introduites dans le texte.

bâtiment, jusqu'au *vestibule vers le temple*[1]; puis il revient sur ses pas jusqu'à l'entrée, et signale, chemin faisant, tous les détails qui attirent son attention. Il semble que l'on aura de la peine à se reconnaître dans tous les chiffres qu'il note ainsi au passage; chacun d'eux finit pourtant par trouver sa place dans l'ensemble et par concourir à donner le total annoncé, comme le montre le diagramme ci-joint (fig. 12).

De l'extérieur on monte à la porte par des degrés, dont le nombre ici n'est pas spécifié, mais est indiqué à propos de la porte septentrionale[2]; il y en avait sept. Devant les portes de la cour intérieure, il y avait huit marches[3]; il y en avait dix devant le temple[4]. Il faut donc concevoir l'aire de l'enceinte comme divisée en trois plates-formes, situées à des niveaux différents, qui s'étagent de l'est à l'ouest, le temple occupant la plus haute des trois[5]. Aujourd'hui c'est encore à peu près la disposition du *Haram-ech-Chérif*. L'esplanade au centre de laquelle s'élève la mosquée d'Omar domine de 3 ou 4 mètres celle qui porte les autres édifices du Haram; on y accède, de tous les côtés, par des perrons que surmontent d'élégantes arcades.

12. — Plan d'une des portes extérieures.

Après avoir monté les degrés de la porte orientale, on franchit le seuil, et l'on débouche dans un vestibule. Pratiquée dans le mur d'enceinte, la baie ouverte au-dessus du seuil a nécessairement 6 coudées de profondeur[6]: nous proposons d'attribuer au vestibule les 5 coudées que le texte hébraïque semble placer entre les chambres des corps de garde; c'est ainsi que les Septante ont compris ce verset[7], et il est absurde de supposer, comme l'ont fait tous les traducteurs, des murs énormes de 5 coudées entre les niches qui séparaient les unes des autres les loges des portiers, des surveillants de l'enclos, chargés d'en interdire l'abord aux étrangers et de faire défiler en bon ordre la foule des Israélites[8]. De simples cloisons, épaisses d'une coudée, suffisaient entre ces niches[9]; mais on peut supposer, entre le vestibule et le premier corps de garde, un mur plus fort, qui aurait eu 2 coudées. En admettant là cette épaisseur très vraisemblable, on obtient juste les 13 coudées que le texte indique pour la *longueur de la porte*[10]. La *porte*, c'est ici, pour Ézéchiel, toute la partie antérieure du bâtiment qui encadre la porte proprement dite. Que l'on examine notre *coupe longitudinale suivant le grand axe du temple* (Pl. II, III), et l'on apercevra là une sorte d'avant-corps qui se distingue à première vue et qui a son unité, en hauteur comme en plan; il comprend le vestibule avec ses deux issues, celle qui s'ouvre sur l'extérieur, et celle qui le met en communication avec le couloir sur lequel donnent les chambres des gardiens. Celles-ci, qu'une barrière protège contre la turbulence des passants, sont carrées; elles ont 6 coudées dans tous les sens. C'est là qu'Ézéchiel mesure la largeur de l'édifice, « depuis le toit d'un corps de garde jusqu'à l'autre toit, 25 coudées, de porte à porte[11] ». Ce que fournit ce chiffre, c'est une dimension totale; le passage du milieu ayant 10 coudées[12], les cellules qui l'accompagnent

1. Ézéchiel, xl, 7.
2. *Id.*, xl, 22.
3. *Id.*, xl, 31, 34, 37.
4. *Id.*, xl, 49. C'est la leçon des Septante; le texte hébreu mentionne les *degrés*, mais ne donne pas de chiffre.
5. Quoique le texte n'en dise rien, il paraît naturel d'admettre que l'arrière-cour et même l'édifice qu'elle renfermait étaient à un niveau plus bas que le sol du temple; au rôle prépondérant devait correspondre une situation dominante. Les allusions à ces différences de niveau ne sont pas rares; ainsi Jérémie appelle la cour intérieure le *parvis d'en haut* (xxxvi, 10).
6. Ézéchiel, xl, 5.
7. *Id.*, xl, 7 : καὶ τὸ αἰλὰμ τῆς πύλης. On s'accorde à attribuer au mot hébreu qu'a transcrit ici le traducteur grec le sens de *πρόθυρον*, *vestibule*.
8. Les gardiens, tantôt des soldats (*II Rois*, xi, 5-6), tantôt des Lévites (Ézéchiel, xliv, 11), sont mentionnés plus d'une fois (voir aussi *I Chroniques*, xxvi).
9. C'est l'observation que fera tout d'abord tout architecte qui jettera les yeux sur le plan que Smend donne de cette porte (*Ezechiel erklärt*, p. 319, fig. 2).
10. Ézéchiel, xl, 11.
11. *Id.*, xl, 13. Les derniers mots de ce verset, que Reuss traduit *de porte à porte*, pourraient embarrasser le lecteur. Nous croyons que le sens en est mieux saisi, ou du moins expliqué plus clairement, par la version d'Ostervald : « Puis il mesura le portail, depuis le toit d'une chambre jusqu'au toit de l'autre, de la largeur de 25 coudées. Au reste, les ouvertures étaient l'une vis-à-vis de l'autre. » Ce qui a frappé Ézéchiel, ce qu'il a noté, c'est l'exacte correspondance de ces cellules, la manière dont elles s'opposent par couples; en ajoutant ce détail, il a voulu faire comprendre comment il s'est posé pour prendre ses mesures, debout dans le corridor, et tendant, si l'on peut ainsi parler, un bras à droite et l'autre à gauche, pour toucher la paroi qui fait le fond de chacune des deux loges du même rang.
12. Ézéchiel, xl, 11.

en ayant 6[1], il faut ajouter, pour arriver à cette somme de 25 coudées, 3 coudées qui représentent la double épaisseur du mur, peut-être en y comprenant la saillie du toit en terrasse.

L'arrière-corps, que l'on atteint après avoir passé entre les chambres de garde, est la partie la plus importante du bâtiment. C'est ce que le texte laisse deviner. « Le vestibule de la porte était, dit-il, vers le temple[2]. » Ce vestibule postérieur est pour le prophète le véritable vestibule, celui qui a le mieux droit à ce titre. Sa dimension est plus considérable que celle du vestibule antérieur; au lieu de 5, il y a ici 8 coudées de profondeur[3]. Ce qui achève de définir le caractère de cette portion de l'édifice, c'est qu'elle offre une élévation bien plus sensible que l'autre façade du bâtiment. « Il fit les piliers de 60 coudées (tous les interprètes ont compris qu'il s'agissait là de la hauteur) et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour[4]. » Ces derniers mots suffisent à prouver que les piliers de 60 coudées n'ont pu être dressés que du côté de la cour; vers l'extérieur, la porte est dans l'alignement du mur d'enceinte; elle ne déborde pas sur lui; il n'y a pas de cour à droite et à gauche du bâtiment. Il y a là, dans le texte, une mention que n'ont comprise aucun de ceux qui ont essayé de restaurer cette porte : c'est celle des 2 coudées attribuées aux piliers[5]. On a cru que cette cote indiquait la largeur de la base sur laquelle étaient montés les piliers, et l'on a crié à l'invraisemblance, on a déclaré inadmissibles ces espèces d'obélisques qui auraient eu environ 30 mètres de haut pour 1 mètre de pied. Il y a là une méprise[6]. La cote en question ne représente point la largeur de la base, mais la saillie que font ces piliers sur le corps de la façade. Cette saillie, Ézéchiel l'a notée après avoir franchi le seuil, au moment où il débouchait dans la cour. La mesure est prise dans le sens de la profondeur sur l'axe longitudinal de 50 coudées qui traverse la porte du dehors au dedans.

La largeur de la base sur laquelle s'élevaient ces piliers ne nous est pas donnée par le texte; c'est par le raisonnement et à l'aide de l'analogie qu'on la détermine. En reconstruisant le plan, on est amené à considérer le vestibule postérieur comme la partie inférieure d'un pylône qui rappelle, à certains égards, ceux que l'Égypte construisait en avant de ses temples. Il y aura lieu de chercher, dans la suite de cette étude, par quels traits le pylône phénicien se distinguait du pylône égyptien et s'il ne se rapprochait pas davantage de celui de l'Assyrie; pour le moment, il nous suffit de constater qu'il y avait là une construction qui, prise dans son ensemble, offrait tout au moins les caractères principaux de ce type bien défini[7]. Ici, de même qu'en Égypte et en Assyrie, il y a, des deux côtés du passage, deux piliers ou tours, comme on voudra les appeler, qui dépassent de beaucoup en hauteur et le couronnement de la porte proprement dite et les bâtiments contigus. La hauteur de la construction ne peut croître sans que l'épaisseur de la base augmente en proportion; nous ne saurions donc faire porter tout le poids de ce pylône par un mur très mince, semblable à celui qui ferme, au fond, les corps de garde; il faut ici, dans l'intérêt de la solidité, des murs bien plus massifs, ce dont il résulte que les tours, des deux côtés, déborderont sur le corps central de l'édifice. Nous arrivons ainsi forcément à assigner au front du pylône qui regarde la cour une largeur de 30 coudées, qui donne au bâtiment monté sur cette base l'assiette qui lui est nécessaire. On remarquera d'ailleurs que le rapport de la hauteur à la base se trouve être, de cette manière, ce rapport du double dont l'architecte, comme nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, a fait si souvent usage dans l'ordonnance de son plan.

Nous voici dans la cour que nous avons appelée, lors du premier coup d'œil jeté sur le plan, la cour intérieure; c'est celle que l'on nommait le *parvis du peuple* ou *parvis d'Israël*, parce que l'entrée n'en était

1. Ézéchiel, xl, 12.
2. *Id.*, xl, 9.
3. *Id.*, xl, 9.
4. *Id.*, xl, 14. Les Septante ont ici un texte inintelligible, avec des chiffres différents.
5. *Id.*, xl, 9 : « Et il mesura le vestibule de la porte, 8 coudées, et ses piliers, 2 coudées. »
6. Reuss avait entrevu la vérité; quand il fait le calcul des éléments qui composent la dimension totale de 50 coudées en longueur donnée par le texte, il y fait entrer les 2 coudées des piliers (note 9); mais ailleurs (note 10) il semble avoir oublié ce qu'il a dit plus haut; il parle d'une « base d'un mètre ».
7. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 344-358; t. II, pp. 480-485.

permise qu'aux Israélites, et que tous les fils du peuple élu avaient le droit d'y circuler librement. Elle était très fréquentée, même les jours ordinaires, comme l'est encore aujourd'hui, en Orient, à Constantinople ou au Caire, la cour de toute mosquée un peu importante; les jours de fête, une foule très nombreuse devait s'y répandre pour s'aboucher avec les prêtres et accomplir par leur ministère les rites prescrits. Aussi, à elle seule, cette cour occupe-t-elle à peu près les deux tiers de la surface comprise dans l'enceinte; elle enveloppe, sur trois côtés, la cour intérieure ou *parvis des prêtres* et le temple avec ses dépendances. On y accédait par trois portes, situées à l'est, au sud et au nord. Nous avons décrit la porte orientale; le texte dit formellement que les portes méridionale et septentrionale présentaient les mêmes dispositions et qu'elles avaient les mêmes dimensions[1].

Entre ces portes, sur tout le pourtour du parvis extérieur, sauf de la face orientale où il était interrompu par les bâtiments de l'arrière-cour, régnait un dallage que le texte appelle le *dallage inférieur*[2], par allusion à la différence de niveau des deux cours principales. Ce dallage n'est d'ailleurs pas tout entier libre et dégagé; Ézéchiel, débouchant par la porte orientale dans la grande cour, voit, dit-il, *trente chambres sur le dallage*. Faut-il prendre ce chiffre au pied de la lettre? Qu'on lui attribue une valeur absolue ou seulement approximative, faut-il croire que ce chiffre comprenne toutes les chambres ménagées sur les quatre côtés de la cour ou qu'il s'applique seulement à celles de la face orientale? Nous pencherions vers cette dernière hypothèse; après avoir franchi le seuil, Ézéchiel se retourne, il regarde et il indique ce qu'il aperçoit à droite et à gauche. Si cette mention ne revient pas après la description des deux autres portes de ce parvis, c'est qu'il ne décrit celles-ci que très sommairement; du moment que les portes sont pareilles, il doit en être de même du dallage qui les encadre et des bâtiments qu'il supporte. Trente chambres, ce serait d'ailleurs trop peu pour meubler les côtés de cette vaste esplanade. Il est vraisemblable qu'il y en avait à peu près ce nombre sur chacune des faces. Le mot hébreu que l'on a traduit par *chambres* est d'ailleurs loin d'avoir un sens précis; il peut s'entendre à la fois de magasins, de loges où couchaient les esclaves, d'appartements qui servaient de demeures ou de bureaux à des personnages plus ou moins importants[3]. Rien n'oblige à supposer qu'un type unique ait été adopté pour ces bâtisses. On y a mis ici une diversité qui ne nuit pas à la symétrie. Toutes les constructions sont adossées au mur d'enceinte; les plus profondes, de petites maisons, ouvrent sur le dallage, et les autres, de simples cellules, sur le portique qui figure au milieu des faces, dans le voisinage des portes. Les groupes similaires ont partout été assujettis aux mêmes alignements (Pl. I).

Le texte ne porte pas de portique; mais s'il n'y en avait pas eu, tout au moins sur une partie du pourtour de ce parvis, où donc la foule qui fréquentait cette esplanade aurait-elle pu trouver un abri, l'été contre les ardeurs du soleil, l'hiver contre les pluies souvent torrentielles? Le portique était trop nécessaire, il était trop dans les habitudes du pays et du temps pour que l'architecte ne lui ait pas réservé sa place autour du parvis, et c'est peut-être pour ce motif qu'Ézéchiel ne s'arrête pas à le décrire. En tout cas, il y fait allusion, là où, voulant donner une idée des édifices à trois étages qui flanquaient les deux cours latérales du temple, il dit qu'ils *n'avaient pas de colonnes pareilles aux colonnes des cours*[4]. On a beaucoup cherché ce que pouvaient être ces colonnes des cours; le plus simple n'est-il pas d'y reconnaître les supports de ces galeries couvertes que nous avons rencontrées partout s'étendant à l'entour du temple sémitique, que nous l'avons étudié en Phénicie et à Cypre, dans le *maabed d'Amrith* et dans les images que nous avons

1. Ézéchiel, xl, 20-27.
2. *Id.*, xl, 17-18.
3. Dans l'Ancien Testament, il est fait d'assez fréquentes allusions à ces salles. Jérémie (xxxv, 4) mentionne la *salle des fils du prophète Hanan*, laquelle est à côté de la *salle des ministres*, au-dessus de *celle du garde du seuil*. Ailleurs (xxxvi, 10), il parle de la *salle de Guemaryahou, fils du secrétaire Saphan, dans la cour supérieure, à l'entrée de la porte neuve du temple*. Voir aussi *II Rois*, xxiii, 11, où il est question du *logis de l'eunuque Nethanmélec*, qui habitait le Parvar, et Néhémie (x, 38-39), qui parle des *chambres* et des *greniers* de la maison de Dieu. Comme aujourd'hui les mosquées, le temple devait comprendre ce que les musulmans appellent la *médressé*, c'est-à-dire une école, où l'on enseignait à lire et à expliquer la loi. Tout cela suppose un assez grand nombre de pièces plus ou moins spacieuses.
4. Ézéchiel, xlii, 6.

des sanctuaires de Byblos et de Paphos, ou que nous l'ayons retrouvé, avec les principales dispositions qui le caractérisent, dans la grande mosquée de la Mecque et dans celle de Touloun, au Caire[1] ?

De la cour extérieure nous passons à celle que l'on appelait la *cour intérieure*[2], la *cour des prêtres*[3], la *cour supérieure*[4]. Les laïques n'y étaient admis que dans certains cas, sous certaines conditions; elle était, en règle générale, réservée au clergé, qui y vaquait à l'accomplissement des fonctions sacerdotales; elle pouvait donc, sans inconvénient, être beaucoup plus petite. On y pénétrait par trois portes, placées en face des portes de la cour extérieure, dont elles étaient la copie, pour tout ce qui concerne les dimensions et la disposition[5]. Il y a seulement une différence à noter, que le texte indique assez clairement : ces trois portes étaient comme retournées; leurs pylônes ne se dressaient pas au-dessus du champ de la cour intérieure; ils regardaient ceux des portes du parvis d'Israël[6]. L'effet architectural avait été calculé en vue de la grande cour; c'était de là que le monument devait produire la plus forte impression, lorsqu'on entrait dans l'enceinte par l'orient et qu'après avoir franchi la première porte on s'avançait vers la seconde. On voyait alors se lever devant soi tous ces majestueux pylônes qui se faisaient pendant sur les deux faces du parvis, toutes ces tours élancées qui dominaient de si haut les portiques et la longue suite des bâtiments sacrés.

Dans ces portes intérieures, telles que nous les avons restituées, nous signalerons aussi une disposition particulière que nous y avons introduite : le texte ne l'indique pas, mais elle se justifie par des considérations qu'un architecte ne saurait manquer d'apprécier. Pour les raisons exposées ci-dessus, nous avons cru devoir faire régner tout autour du parvis un portique qui ne s'interrompt que devant la saillie de la façade du temple. La cour formait un carré de 100 mètres de côté. Prendre sur cette surface la profondeur du portique, c'était la rétrécir outre mesure; c'était laisser trop peu de place pour circuler autour de l'*autel des holocaustes*, de la *mer d'airain* et des autres bassins placés dans cette cour. Cette profondeur de la galerie, il vaut donc mieux l'imputer sur les 50 coudées de longueur de la porte : on y arrive en faisant entrer dans ces 50 coudées une sorte de vestibule extérieur, que constitue le palier ménagé sous le portique, entre deux colonnes dont l'écartement est double de celui des autres supports du portique. Une différence de coloration, une légère surélévation de la dalle qui servait là de seuil pouvait rendre plus sensible le sens et le caractère de cet arrangement, grâce auquel on prolonge jusqu'à la cour même, en traversant la galerie, le système de la porte, la série des éléments variés dont elle se compose.

Du côté opposé à la cour, près de l'autre seuil, on reconnaîtra, aux quatre tables qui y sont indiquées, ce vestibule où l'on devait laver l'holocauste[7]. Les autres tables dont il est question dans le texte et dont la place n'est pas indiquée[8] pouvaient se trouver, soit dans la cour, soit dans le bâtiment que nous avons posé à droite et à gauche des portes, derrière la galerie couverte, sur trois faces de la cour. Ce bâtiment n'est pas décrit par le prophète; mais il y est fait une claire allusion dans ce verset : « Et les crochets, longs d'une palme, étaient fixés à l'édifice tout autour, et sur les tables la chair des offrandes[9]. » Dans un temple où l'on égorgeait tant de victimes, il fallait nécessairement des pièces où se fît le dépeçage des chairs, et l'on ne saurait chercher ces pièces ailleurs que sur les flancs du parvis où se faisaient les sacrifices; c'est bien là l'*édifice tout autour* dont parle le texte. Ces salles, nous les avons conçues comme un portique ouvert par devant, et, par derrière, fermé d'un mur qui monte jusqu'à une certaine hauteur. Les baies du portique, sur la cour, pouvaient être closes par des rideaux tels que ceux qui, en Italie et en

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 258, 266, 315-318. L'inscription de Iehaw-Melek mentionne un portique et des colonnes parmi les ouvrages qu'a fait exécuter le roi en l'honneur de la « maîtresse de Gebal » (*Corpus inscr. semit.* Pars I, n° 1, ligne 6).
2. *I Rois*, vi, 36.
3. *II Chroniques*, iv, 9.
4. *Jérémie*, xxxvi, 10.
5. *Id.*, xl, 28-37.
6. *Id.*, xl, 31 : « Et ses piliers regardaient la cour extérieure.... »
7. *Ézéchiel*, xl, 38-39.
8. *Id.*, xl, 40-42.
9. *Id.*, xl, 43.

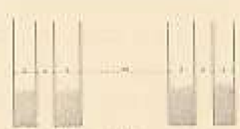
Orient, sont souvent pendus à une tringle devant l'entrée des boutiques; cette toile, qu'écarte un geste de la main, ne gêne pas les allées et venues; en même temps elle suffisait à cacher la besogne répugnante qui se faisait dans ce charnier. Les ouvertures pratiquées dans la partie supérieure du mur de fond servaient à créer des courants d'air; c'était dans cette paroi qu'étaient enfoncés les crocs auxquels pendaient les peaux et les quartiers de viande.

Outre ces boucheries, Ézéchiel mentionne encore deux chambres, attenantes à la cour intérieure, qui servent de sacristies[1]. Nous les plaçons, orientées comme le veut le texte, aux deux angles sud-est et nord-est du parvis des prêtres. Aux deux angles opposés, il restait deux carrés, de même dimension que ceux qui sont occupés par les chambres dont nous venons de parler. Nous n'avons pas hésité à remplir ces vides, en y mettant deux autres chambres pareilles aux premières. Si le prophète les passe sous silence, elles n'en rentrent pas moins dans l'économie générale de son plan; elles sont exigées par cette symétrie dont partout ici les lois sont observées avec tant de rigueur, et ce que l'on gagne d'ailleurs à réparer cette omission, c'est d'avoir aux quatre coins de ce parvis des bâtiments qui dépassent le toit du portique et dont l'ampleur ajoute beaucoup au caractère et à l'aspect de cet ensemble; on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur une de nos coupes, sur celle qui donne une vue latérale de l'ensemble des constructions, telles qu'on les a devant soi en regardant le temple, quand on se tient dans le parvis d'Israël (Pl. II, II).

Pour achever ce qui concerne la cour des prêtres, il ne reste à indiquer que le dallage qui, dans notre plan, règne tout autour de cette terrasse, à l'extérieur, entre les saillies que font les pylônes sur les bâtiments où s'encadrent les portes. Ézéchiel n'en dit rien ici; mais, en parcourant le parvis d'Israël, après avoir décrit le dallage sur lequel s'ouvrent les trente chambres, il ajoute : « C'était le *dallage inférieur* ». Cette expression implique l'existence d'un dallage supérieur, et celui-ci ne saurait être placé autre part qu'en face du dallage inférieur, qu'il domine de la hauteur que représentent les huit degrés par lesquels on monte de la première à la seconde cour.

Nous voici arrivés au seuil du sanctuaire. Le temple, dont tous les bâtiments que nous avons décrits jusqu'ici n'étaient que des dépendances, le temple, centre organique et raison d'être de ce vaste ensemble, ne pouvait se passer d'un frontispice analogue à ces pylônes qui s'élevaient en avant de toutes les portes des deux cours. Le temple, on n'en saurait douter, avait son pylône, et celui-ci était, à sa base, plus large et plus épais que l'un quelconque des pylônes des portes ou avant-pylônes.

En effet, l'édifice auquel il servait de façade avait 50 coudées de largeur, au lieu de 25 qu'avaient les portes (fig. 13); mais ce pylône devait déborder sur le temple comme les autres pylônes débordaient sur le corps de la porte. Nous avons admis que ceux-ci faisaient sur les flancs du bâtiment, à droite et à gauche, une saillie de 5 coudées : adoptons ici la même proportion; nous aurons, pour le front du pylône qui précède le temple, une largeur de 60 coudées sur une profondeur de 20 coudées. En avant de cette façade étaient deux colonnes, dont il est déjà question dans les livres historiques[2]. Ézéchiel se borne à dire qu'elles « étaient *contre les piliers*, une de chaque côté[3] ». Nous expliquerons pourquoi nous les avons détachées de l'édifice et ne leur avons rien donné à porter.


13. — Les éléments de la largeur du temple.

Ce massif n'était pas plein; au milieu, dans l'alignement du temple, il contenait un vestibule qui avait 11 coudées de profondeur et 20 de largeur (fig. 14)[4]. Pour utiliser la place disponible, on avait pu mettre,

1. Ézéchiel, xl, 44-46 : « Et, en dehors de la partie intérieure (c'est-à-dire après l'avoir dépassée pour entrer dans la seconde cour), il y avait deux chambres, dans la cour intérieure, l'une du côté de la porte septentrionale ayant sa façade tournée au sud, l'autre du côté de la porte méridionale ayant sa façade tournée au nord. Et il me dit : Cette chambre qui a la façade tournée au sud est pour les prêtres qui font le service du temple, et la chambre qui a la façade tournée au nord est pour les prêtres qui font le service de l'autel. »

2. *I Rois*, vii, 15-22; *II Rois*, xxv, 17; *II Chroniques*, iii, 15-17; *Jérémie*, lii, 21-23.

3. Ézéchiel, xl, 49.

4. Ézéchiel (xl, 49) emploie ici l'expression de *longueur*, parce que, dans le moment où il donne cette cote, il n'a en vue que le vestibule, dont

d'un côté une cage d'escalier[1], et de l'autre une loge de gardien; là aussi étaient ménagés des passages qui du parvis des prêtres conduisaient soit aux cours latérales du temple, soit au couloir sur lequel donnaient les cellules disposées extérieurement, en longues files, sur trois côtés du temple[2]. Ces dégagements se trouvent ainsi placés là même où le texte les indique; on entre dans l'édifice latéral soit par le nord, soit par le sud.



11. — Les éléments de la longueur du temple.

Le temple regardait l'orient; sa porte s'ouvrait à l'orient. C'est de ce côté qu'Ézéchiel fait arriver « la majesté du dieu d'Israël », quand celui-ci revient prendre possession, pour s'y établir à toujours, de l'édifice magnifiquement restauré[3]. Le choix de cette orientation ne fut sans doute pas l'effet d'un simple caprice; il n'était pas non plus imposé par le relief et la forme du terrain; on y a supposé, avec toute vraisemblance, une imitation, celle d'un type créé pour un dieu solaire[4]. Là où on adore le soleil, on aime à en voir les premiers rayons venir éclairer, le matin, par la porte ouverte, l'intérieur du sanctuaire; c'est le dieu même qui entre dans sa demeure. Ce dut être l'architecte phénicien, préposé aux travaux, qui suggéra et fit prévaloir l'idée d'adopter cette disposition.

Le temple se divise en deux parties : par devant, c'est le *Lieu saint*, que l'on appelait *Hécal*, « palais », et, derrière celui-ci, le *Très Saint* ou *Saint des saints*, comme disent nos traductions, en hébreu le *Debir*, mot qui paraît signifier *extrémité, partie postérieure*[5]. Le *Hécal* forme un rectangle de 40 coudées de long sur 20 de large; le *Debir*, un carré qui a 20 coudées en tout sens. Un gros mur de 6 coudées sépare le vestibule du sanctuaire, tandis qu'entre celui-ci et le Très Saint il n'y a qu'une cloison de 2 coudées. La porte du *Hécal* est plus large que celle du *Debir*; elle a 10 coudées, et l'autre n'en a que 5[6].

Le temple, à le considérer dans son ensemble, offre une disposition qui fait prévoir celle du temple grec, avec son *prothyron*, son *naos* et son *opisthodome*; il se développe en longueur. Sur la disposition du bâtiment de l'arrière-cour, Ézéchiel ne donne aucun détail; mais le peu qu'il nous dit de ses dimensions conduit à soupçonner là un édifice dont l'aspect rappelle celui de certains temples égyptiens. Cet édifice ne remplit pas tout l'espace de l'arrière-cour; mais la place qui reste libre sur les côtés et dans l'arrière-cour est trop étroite pour que l'on y puisse voir autre chose qu'un de ces couloirs à ciel ouvert qui isolaient le temple égyptien, qui le séparaient du mur de l'enceinte sacrée[7]. On peut chercher une mention de ce passage dans le seul verset où il soit fait allusion aux dispositions de ce bâtiment. « C'est ainsi qu'il mesura la longueur de l'édifice placé dans l'arrière-cour, *ce qui était derrière*, et ses galeries des deux côtés. » Les derniers mots laissent supposer un portique analogue à celui que nous avons indiqué dans cet endroit[8]. C'est donc dans le même esprit que, pour ne pas laisser vide cette partie du plan, nous avons restitué l'intérieur de cette construction. Ézéchiel ne lui assigne aucune destination; il n'y localise aucun service; on dirait qu'il n'aime pas à en parler. N'est-ce pas là ce *Parvar* ou *Parbarim* dont le nom même ne paraît pas s'expliquer par l'hébreu? Les *Chroniques* le placent à l'occident[9], et le livre des *Rois* nous apprend que les rois de Juda y avaient installé les chevaux du soleil et les chars que ceux-ci traînaient

ces 20 coudées représentent la plus grande dimension; il ne le considère pas comme une simple partie d'un ensemble, de cet édifice qui a son plus grand développement dans l'autre sens, de l'est à l'ouest.

1. *I Rois*, vi, 8.
2. *I Rois*, vi, 5-10. Ézéchiel, xli, 6-11.
3. Ézéchiel, xliii, 1-2. Josèphe, *Ant. jud.*, VIII, iii, 2.
4. Stade, *Geschichte*, p. 317.
5. Saint Jérôme rend ce mot par *oraculum*, lieu où la divinité parlait, de *dabbar*, parler; mais il est plus probable qu'il vient de la racine arabe *dabar*, *être derrière*, d'où, dans cette langue, *dabr*, qui a justement le sens que nous attribuons au mot hébreu.
6. Ézéchiel, xli, 1-3.
7. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 363-364 et fig. 211.
8. Ézéchiel, xli, 15.
9. *I Chroniques*, xxvi, 18.

dans les fêtes de Baal[1]. On a donc lieu de croire qu'avant Josias il y avait là, dans ce quartier de l'enclos, un sanctuaire idolâtrique avec ses dépendances. Ézéchiel, qui ne veut oublier aucun des édifices que ses contemporains ont encore vus debout sur le Moria, fait bien mention de celui-ci ; mais il se garde d'insister, pour ne pas rappeler les péchés de son peuple. Si l'on nous accorde que cette hypothèse est au moins très vraisemblable, on s'expliquera que nous ayons mis là un temple d'un caractère tout égyptien, avec son double portique qui l'enveloppe de trois côtés, avec ses petites chambres où l'on serrait les objets servant au culte, avec son étroit *sécos* ou sanctuaire autour duquel tourne un étroit corridor.

De cet édifice mystérieux nous passons à ces deux bâtiments qui, compris entre le parvis intérieur et le parvis extérieur, sont à cheval sur les cours latérales du temple et sur l'arrière-cour. Ce sont les réfectoires des prêtres et les sacristies où ils changent de vêtements[2]. La description en est assez circonstanciée; nous l'avons déjà reproduite. On retrouvera ici toutes les dispositions qui y sont indiquées. Prenons le bâtiment de droite, dont celui de gauche est l'exacte répétition. Les portes, comme le veut le texte, *regardent le nord*, c'est-à-dire ici le parvis d'Israël[3]. *Devant les salles*, il y a une *allée large de* 10 *coudées et longue de* 100 : c'est le corridor central qui règne dans toute l'étendue du bâtiment[4]. *L'entrée de ce corridor est du côté de l'est, quand on arrive de la cour extérieure*[5] ; on y parvient par un passage dont le mur oriental est cette *cloison extérieure, parallèle aux salles, qui donne perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de* 50 *coudées*[6]. On remarquera que, le bâtiment devant avoir trois étages, on a donné ici aux murs longitudinaux et transversaux une assez grande épaisseur et que l'on a multiplié les points d'appui, pour qu'aucune partie de la construction supérieure ne risquât de porter à faux.

La place que, pour satisfaire aux données du texte, nous avons assignée à ces bâtiments, laisse libre, sur leur petit côté postérieur, deux cours qui, par une porte située dans l'angle, communiquent avec le parvis d'Israël, et par leur fond, au moyen d'un escalier, donnent accès à une esplanade que nous avons fait régner tout autour de l'enceinte sacrée. Elle répond à ce que l'on a appelé plus tard le *parvis des gentils*, et elle est d'ailleurs prévue dans le plan d'Ézéchiel ; c'est ce rayon libre de 50 coudées qu'il veut voir conservé autour de l'enclos du sanctuaire[7]. Aux quatre coins de cette terrasse on a placé des tours basses ou maisons de guet. L'entrée principale est sur la face orientale ; d'après Ézéchiel, elle doit être réservée au roi, qui y passera seul[8] ; nous avons indiqué le chemin par lequel il y arriverait de son palais qui, sous Salomon et ses successeurs, s'élevait au sud du temple, sur ce versant de la colline qui portait le nom d'*Ophel*. Les bâtiments de ce palais devaient toucher à l'enceinte du temple, et pour aller de la résidence royale au sanctuaire, on n'avait certainement pas besoin de faire ce long détour au-dessus des pentes qui descendaient au Cédron ; plus d'un récit de l'Ancien Testament nous laisse deviner combien on passait rapidement de l'une à l'autre enceinte. Nous avons donc placé sur la face méridionale deux portes. Si nous n'avons pas indiqué de ce côté les bâtiments du palais, c'est que la disposition en reste très incertaine et que nous n'avons pas voulu tenter à la fois deux restitutions et compliquer ainsi notre entreprise, y mêler aux éléments très définis que donne Ézéchiel les données beaucoup plus vagues que le livre des *Rois* fournit sur la demeure du souverain. En tout cas, ce palais était compris entre les deux remparts qui fuient dans la direction du sud ; ils représentent le *mur d'Ophel*[9]. A l'angle sud-ouest, en dehors de l'enceinte

1. *II Rois*, xxiii, 11.
2. Ézéchiel, xlii, 13-14.
3. *Id.*, xlii, 4.
4. *Id.*, xlii, 4.
5. *Id.*, xlii, 9.
6. *Id.*, xlii, 7, 8.
7. *Id.*, xlv, 2 : « Sur le domaine sacré, il y aura pour le sanctuaire un carré de 500 sur 500, autour duquel il y aura un rayon libre de 50 coudées. »
8. *Id.*, xliv, 1-3.
9. Les explorateurs anglais ont étudié les restes d'un mur qui subsiste encore sur Ophel (*Palestine exploration fund, Elevations*, in-folio, 1884), pl. XI ; mais ce mur doit être postérieur, au moins dans ses parties visibles, à celui des rois de Juda, et ne dater que de la période postérieure à la captivité.

extérieure, on aperçoit les bâtiments qui peuvent être ce que l'on nommait le *Miphkad*. De cet angle se détache le mur qui traversait la vallée du Tyropœon et allait envelopper la colline que l'on appelle communément Sion, et le mur qui protégeait au nord cette partie de Jérusalem vient aboutir au milieu de la face occidentale. Un autre mur se relie à la face orientale de l'enceinte et la prolonge dans la direction du nord. Le tracé de ces fortifications, aux différentes époques, est d'ailleurs si mal connu, que l'on ne saurait attacher ici d'importance à ces détails; on n'a dessiné ces murs sur le plan que pour indiquer, d'une manière générale, comment l'enceinte du temple était comprise dans le système des défenses de Jérusalem.

En arrière de la face occidentale de l'enclos sacré, sur l'esplanade ouverte au public, on remarquera des bâtiments qui font face aux escaliers des deux petites cours postérieures, cours qui communiquent d'une part avec le parvis d'Israël, et, d'autre part, avec le couloir qui enveloppe ce que nous appelons le *parvar*; c'est peut-être là que se trouvaient, avant Josias, les écuries et les remises des chevaux du Soleil, constructions que le chroniqueur place vers « l'entrée de la maison de l'Éternel[1] ». Le texte semble indiquer clairement que ces écuries étaient en dehors de l'enceinte; mais rien n'était plus aisé que de les mettre en relation avec le *Parvar* par un de ces passages souterrains qui étaient si nombreux dans le sous-sol du temple. Des portes qui donnent sur cette terrasse, quelques-unes ont été supposées s'ouvrir au sommet d'un escalier, tandis qu'ailleurs, sur les faces orientale et septentrionale, on aurait monté par des rampes souterraines qui venaient déboucher sur le terre-plein, comme au temple d'Hérode. C'était par là que l'on amenait les victimes destinées à l'autel; devant les portes des deux cours principales de l'enclos, elles trouvaient sans doute des plans inclinés qui les conduisaient à ces perrons auxquels les piétons s'élevaient par huit ou dix marches. Ces rampes ont été indiquées en avant des portes qui regardent l'orient.

Le plan dont nous venons d'expliquer et de justifier l'ordonnance rend compte de toutes les dispositions prises en vue de pourvoir aux différents services qui étaient établis dans le temple et dans ses annexes; tous les bâtiments, toutes les cours que mentionnent les livres de l'Ancien Testament y ont trouvé leur place. Le plan est clair et complet; mais l'œil même de l'architecte ne saurait y discerner et y voir l'édifice tout entier, debout sur la haute colline dont il était la gloire. Dans ces traits qui se rencontrent et se croisent sur le papier, on ne saurait saisir l'aspect original et la physionomie vivante du monument, pas plus que l'on ne reconnaît un homme à la trace laissée par son pied sur le sol, pas plus que l'on ne devine, en étudiant cette empreinte, s'il est blond ou brun et quelle est l'expression de sa physionomie. Si nous nous en tenions au plan, notre travail serait donc incomplet et vain; il ne vaudrait pas toute la peine qu'il a coûté. Quelles que soient les difficultés de cette tâche, nous devons essayer de restituer l'élévation de l'édifice comme nous en avons restitué le plan, de reconstruire l'édifice depuis la base jusqu'au faîte.

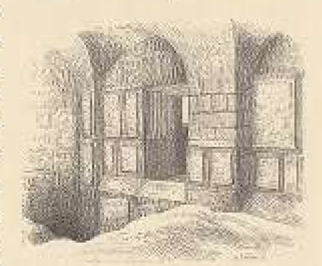
§ II. — L'ÉLÉVATION DU TEMPLE

Le problème que nous abordons dans la seconde partie de cette étude serait certainement insoluble si nous étions forcés de nous en tenir aux seules données de la Bible. Le livre des *Rois* et Ézéchiel, à eux deux, ne fournissent que très peu de cotes de hauteur; ils ne disent rien de la forme des massifs, du galbe des colonnes, du profil des moulures, de la proportion des vides aux pleins, de la saillie des entablements. C'est ici que nous mettrons à profit les découvertes de l'archéologie contemporaine : ce que nous

1. *II Rois*, XXIII, 11.

refusent les écrivains de l'Ancien Testament, nous le demanderons aux monuments de l'architecture hébraïque et phénicienne, aux images que nous en a laissées l'antiquité, surtout aux débris qui en subsistent sur le sol de la Syrie et des contrées voisines. Notre planche III, la *vue générale du temple*, prise de l'orient, expose les résultats auxquels nous sommes arrivés par cette voie. Comme nous l'avons fait pour le plan, nous essayerons de justifier les partis que nous avons pris : à cet effet, il nous faudra recommencer la description de l'édifice, en marchant, comme la première fois, du dehors au dedans. Il est à peine nécessaire d'avertir que la part de la conjecture sera ici beaucoup plus forte. Le texte que nous avons jusqu'à présent suivi pas à pas ne nous étant presque plus d'aucune aide, sauf pour le sanctuaire proprement dit, nous aurons désormais beaucoup plus à inventer; cependant nous n'oublierons pas que les conditions auxquelles doit satisfaire l'élévation sont déterminées, dans une certaine mesure, par le caractère du plan. En tenant grand compte de cette relation nécessaire, nous pourrons, grâce à la méthode comparative, arriver tout au moins à un très haut degré de vraisemblance.

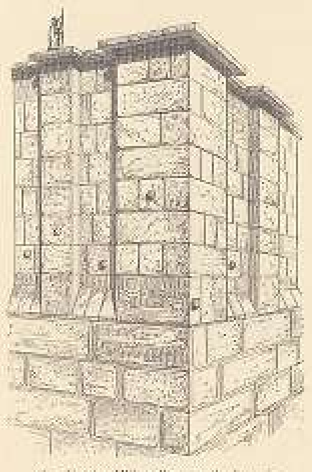
Le grand mur de soutènement que l'on aperçoit sur le devant de l'enceinte, soudé aux pentes rocheuses qui descendent vers le lit du Cédron, répond à celui qui avait été bâti par Salomon et qu'Hérode reconstruisit pour lui faire porter les terrasses de son temple. C'est à ce qui reste de ces belles constructions que nous avons emprunté toute la partie inférieure de notre mur; on retrouve ici les grands blocs si bien appareillés que nous avons décrits, le refend et le fruit très marqué qui les caractérisent. Quant à la portion supérieure de cette muraille, nous l'avons restituée d'après un fragment du mur d'Hérode qui, caché dans une chambre appuyée contre le Haram, subsiste à l'angle nord-ouest de l'enceinte sacrée (fig. 15). C'est le seul point où l'appareil à refends s'élève encore au-dessus du niveau de l'esplanade intérieure; la partie conservée de ce mur, auquel il ne manque guère que la crête, renferme encore une fenêtre qui appartient au premier système. Dans ce pan de mur, que surmontent aujourd'hui quelques assises du second système et une voûte moderne en tout petit appareil, on remarque une ordonnance de contreforts ou de piliers engagés. Celle-ci n'est pas une simple décoration; elle apparaît là où le mur cesse d'être un mur de soutènement, à partir de la ligne qui correspond au sol du Haram. Là le mur, cessant d'avoir à supporter des terres et devant être percé d'ouvertures, devient plus mince; mais, pour garder une solidité suffisante, il conserve son épaisseur première dans ces contreforts, qui ont une largeur de 1 m. 69 et que sépare une face creuse de 2 m. 91; sur ces faces creuses, la différence de plan est rachetée par une plinthe taillée en biseau, au sommet de l'assise avec laquelle le mur change de caractère. Dans ces pilastres, le mur est droit; partout ailleurs il y a, à chaque assise, un fruit de 0 m. 10 à 0 m. 12[1]. C'est tout à fait la disposition que l'on avait remarquée dans cette enceinte rectangulaire qui, à Hébron, enveloppe la crypte où, d'après une tradition vieille de bien des siècles, repose la dépouille mortelle d'Abraham[2]. Cette enceinte, d'une exécution si soignée et d'un aspect si imposant, a-t-elle été bâtie sous les derniers Asmonéens ou sous la dynastie iduméenne? On l'ignore; ce qui est certain, c'est que l'on n'y sent nulle part l'influence du style grec, qu'elle est tout entière dans l'esprit et dans le goût du constructeur phénicien (fig. 16). On y retrouve cette alternance de faces saillantes et de faces creuses qui décore à l'extérieur le haut du mur d'Hérode. C'est cette ordonnance caractéristique, ainsi consacrée par une tradition qu'attestent des monuments situés sur



15. — Fragment du mur du Haram.

1. *Palestine exploration fund, quarterly statements*, 1873, p. 92, et 1877, pp. 135-137, communication du capitaine Conder. M. de Vogüé a aussi signalé un morceau de mur, tout à fait semblable, qui se voit à l'est du Saint-Sépulcre et qui faisait partie, selon lui, de la seconde enceinte de Jérusalem (*le Temple*, pp. 117-118; fig. 50 et 51). Même appareil que dans l'enceinte du Haram, mêmes contreforts qu'à Hébron.
2. Sur cette enceinte, voir Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 799-807.

deux points différents de la Judée, que nous avons transportée ici, et nous l'avons encadrée dans un appareil lisse pour donner plus de variété à l'aspect de cette grande surface murale. Nous avons gardé le refend pour toute la partie inférieure, pour celle qui joue plus particulièrement le rôle de soubassement. Sur la tête du mur, nous avons placé une corniche très simple que surmonte un crénelage analogue à celui que les Phéniciens ont employé volontiers comme ornement[1]. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le temple est aussi, dans un certain sens, une forteresse. C'est ce qui explique les tours de guet crénelées, à deux étages, que nous avons placées aux quatre coins de l'enceinte. Quant aux fenêtres qui s'ouvrent, à différentes hauteurs, dans le nu du mur, outre qu'elles en rompent la monotonie, on peut supposer qu'elles éclairent quelques-unes de ces pièces souterraines ou de ces galeries qui existaient en si grand nombre dans le sous-sol du temple. Notre planche VIII, la *vue perspective de l'angle nord-est du soubassement*, donne une idée du genre de beauté que présentait une muraille comme celle qu'avaient édifiée pour Salomon ses maçons giblites. L'impression qu'elle devait produire est à peu près celle que l'on éprouve en face d'un mur hellénique, par exemple au pied des remparts de Messène; on retrouve ici, avec une hauteur plus imposante, la même unité, la même harmonie, la même simplicité grandiose.


16. — L'enceinte d'Hébron. Vue perspective d'un angle. De Vogüé, p. 119.

C'est sur un contrefort bâti dans le même appareil, au-dessus de la vallée, que passe le chemin par lequel on arrive à l'entrée principale du temple. Pourtant point de pylône, mais seulement deux piliers à la porte par laquelle on débouche sur la première esplanade, sur celle qui enveloppe tout le monument. Ce n'est ici, à vrai dire, qu'une avant-porte, qu'une ouverture percée dans le mur extérieur; on n'est pas encore au seuil de l'enclos sacré. En Égypte aussi, sur certains points des enceintes qui entourent les temples, il y a de ces portes sans pylônes, dont l'ensemble ne fait qu'une légère saillie sur la crête et sur la face du mur[2].

De quelque côté que l'on arrive et que l'on se promène sur ce premier terre-plein, on a devant soi le mur de 6 coudées qui forme la limite où, dans le temple d'Hérode, les païens devaient s'arrêter, sous peine de mort[3]. Sur ce mur s'appuient, avec un léger retrait, les constructions qui entourent le parvis d'Israël. Les pièces qu'elles renferment prennent jour, par derrière, sur le Parvis des Gentils; par devant, elles s'ouvrent, suivant leur situation, soit sous portique, soit sur le dallage du parvis d'Israël (Pl. II, IV). Nous voyons partout aux fenêtres ces *barreaux immobiles* ou meneaux de pierre que le texte mentionne plus d'une fois et que nous avons déjà rencontrés en Égypte[4]. Aux quatre coins, quatre petites cours qui font pendant aux quatre tours de la grande muraille; ce sont ces cuisines qu'Ézéchiel place justement dans ces angles[5]. Partout ailleurs des maisons et des portiques couverts de toits plats, de terrasses. La terrasse était déjà dans l'antiquité, comme elle l'est encore de notre temps, le mode de couverture qu'emploie de préférence l'architecture syrienne; d'ailleurs, dans le récit du siège de Jérusalem par Titus, on voit les soldats romains livrer bataille aux Juifs sur les terrasses des portes du temple.

La porte que nous trouvons devant nous peut être prise comme type de toutes les portes que nous

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 131-132; fig. 77 et 78.
2. *Ibid.*, t. I, p. 334; fig. 206.
3. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, XI, 5. Une des stèles sur lesquelles cette défense était gravée en grec a été retrouvée par Clermont-Ganneau (*Revue archéologique*, n° 5, t. XXIII, pp. 214-234 et 290-296, pl. X).
4. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 624-630; fig. 410, 411, 412.
5. Ézéchiel, XLVI, 22-24.

rencontrerons aux autres entrées des deux cours et devant le temple. Il y a d'abord une baie qu'épaulent deux contreforts et que couronne la gorge égyptienne. On sait quel usage constant les architectes phéniciens ont fait de cette moulure, empruntée aux édifices de la vallée du Nil[1]; en Judée même, on la retrouve jusque dans un monument qui, à en juger d'après les éléments qu'il renferme, ne peut être antérieur à l'époque des Séleucides; nous voulons parler de celui qui est connu sous le nom de *Tombeau d'Absalom* (fig. 17). On a donc le droit de supposer que cette corniche, placée au-dessus de l'architrave, figurait ici dans tous les entablements. Cette baie forme, avec le vestibule intérieur, un avant-corps, un premier bâtiment qui dépasse de beaucoup le toit des portiques où il s'encadre. On en aperçoit la silhouette, ornée de créneaux, au second plan, en arrière du pylône, dans notre planche IV, 1, qui représente, vue de l'intérieur, une de ces portes du parvis d'Israël. Derrière ce vestibule commence le couloir sur lequel donnent les chambres de garde; il est analogue à celui qui, flanqué de cellules du même genre, traverse de part en part l'épais massif des portes de ville assyriennes[2]; mais nous l'avons supposé découvert, pour mieux éclairer les deux vestibules antérieur et postérieur. Ici nous avons à présenter, avec quelque détail, les raisons qui nous ont fait donner à ces pylônes une forme très particulière, qui n'est ni celle du pylône égyptien, avec ses deux grandes pyramides tronquées[3], ni ce que l'on peut appeler le pylône assyrien, avec ses tours carrées qui ne dépassent que faiblement la crête du mur[4].



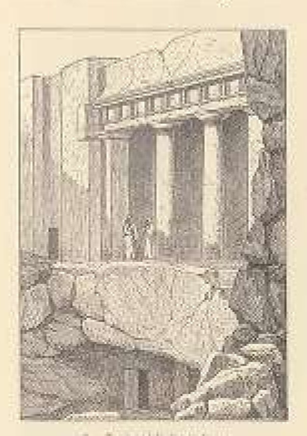
17. — Le tombeau d'Absalom. Vue d'ensemble.
De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, Atlas, pl. XXVII.

Ce qui caractérise surtout le pylône que nous avons restitué, ce sont ces deux tours élancées, ayant une hauteur double de leur base, que nous avons placées à droite et à gauche de la porte qui donne sur le parvis d'Israël; elles répondent à ce que le texte appelle les *piliers de la porte*. Or, nous l'avons établi, un des traits qui donnaient au temple syrien sa physionomie originale, c'était la présence, devant l'entrée du sanctuaire, de piliers qui, n'ayant aucune fonction constructive, ne servant pas de supports, jouaient là à peu près le même rôle que les obélisques devant les temples de l'Égypte[5]. Il y en avait qui, comme à Gadès ou à Tyr, faits de métal ou de quelque substance précieuse, comme l'émeraude ou le verre coloré, n'avaient que quelques mètres de hauteur; mais d'autres atteignaient une grande élévation. Lucien attribue 38 orgyies, c'est-à-dire environ 55 m. 50, à ceux qui se dressaient à Hiérapolis, en avant du temple d'Atergatis et qu'il appelle des phallus[6]. Quel aspect offraient ces piliers et comment ils dominaient de très haut les portiques qu'ils précédaient, c'est ce que fait très bien comprendre une médaille dont de nombreux exemplaires nous ont été conservés, celle où l'on a représenté, à l'époque romaine, une sorte de vue perspective du célèbre temple de Paphos[7]. N'ayant ni le granit des carrières de Syène ni des ouvriers habitués à le travailler,

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 123-125; fig. 60, 61, 63.
2. *Ibid.*, t. II, pp. 480-482; fig. 214.
3. *Ibid.*, t. I, pp. 344-348; fig. 107.
4. *Ibid.*, t. II; fig. 215.
5. *Ibid.*, t. III, pp. 119-125.
6. Lucien, *De la déesse syrienne*, § 29.
7. *Histoire de l'Art*, t. III; fig. 58 et 202.

les Phéniciens ont modifié, pour l'adapter aux matériaux dont ils disposaient, le type de l'obélisque, qu'ils avaient appris à admirer en Égypte; par une sorte de compromis qui est bien dans l'esprit de leur art éclectique, ils ont construit l'obélisque en pierre, comme une sorte de tour; celui-ci n'est plus alors, au moins par toute sa partie inférieure, qu'une applique faisant une saillie plus ou moins marquée sur le corps du bâtiment au-dessus duquel monte sa tête, terminée non plus par une pointe aiguë, mais par une échancrure qui rappelle l'embrasure comprise entre deux créneaux.

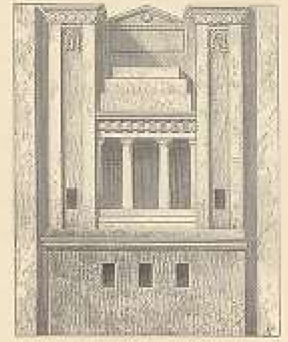
Il n'est pas douteux que le temple n'ait été bâti sous l'influence directe de l'art phénicien; nous étions donc autorisés à introduire et à employer ici toutes les formes architecturales qui appartiennent en propre à la Phénicie; mais, pour celle qui nous occupe en ce moment, nous ne sommes pas obligés de nous en tenir à cette affirmation générale. Elle était encore, peu de temps avant le commencement de notre ère, dans les habitudes des architectes juifs; nous la rencontrons à la porte même de Jérusalem, dans un de ces monuments funéraires qui, soit sous les Asmonéens, soit plutôt sous la dynastie iduméenne, ont été taillés dans les rochers qui dominent à l'est la vallée du Cédron. Ce qui empêche d'attribuer à ces tombeaux, comme Saulcy a voulu le faire, une plus haute antiquité, c'est que dans tous on reconnaît, à première vue, des éléments qui portent le cachet de l'art grec; cependant, à côté de ces moulures, de ces colonnes, de ces chapiteaux, avec lesquels nous a familiarisés notre éducation classique, un œil exercé distingue certains traits qui ne relèvent pas du même goût. C'est la remarque que nous avons déjà faite à propos de la corniche du *tombeau d'Absalom;* même observation pour une autre de ces sépultures, celle qui est connue sous le nom de *Retraite des Apôtres*, ou, plus généralement, de *Tombeau de saint Jacques*. Voici ce qui en reste : un portique dorique sur lequel s'ouvre la chambre sépulcrale et qu'encadrent à droite et à gauche deux pilastres dont chacun se compose d'une face creuse comprise entre deux faces saillantes (fig. 18). La vue ci-jointe est empruntée à Cassas, architecte et peintre français qui, au siècle dernier, a parcouru tout l'Orient et dont aujourd'hui on néglige trop les dessins, qui sont le plus souvent à la fois très exacts et d'une facture très pittoresque. Cassas ne pouvait avoir sur les procédés et l'esprit de l'art phénicien et judaïque les lumières que nous possédons aujourd'hui; cependant, ici, comme dans mainte autre des restaurations qu'il a tentées, il a fait preuve d'une intuition surprenante. L'examen de ce qui subsiste de ces puissants contreforts, surtout à gauche, l'a conduit à proposer une restitution qui, sauf peut-être pour certains détails du couronnement, ne saurait être très éloignée de la vérité (fig. 19). Le motif grec du portique y est accompagné par deux hauts piliers qui le dépassent de beaucoup; aucun monument grec ne nous offre rien de pareil, tandis que la composition de cette façade funéraire rappelle d'une manière frappante celle du temple de Paphos. Une disposition semblable se trouve encore au *Tombeau de Zacharie* et dans un autre hypogée des environs de Jérusalem (fig. 20)[1]. Les pilastres, il est vrai, se rapprochent davantage ici de ceux qu'emploie l'architecture hellénique; ils n'ont pas un aspect aussi original, aussi franchement accusé que dans le *Tombeau de saint Jacques;* mais c'est encore le même principe, des formes montantes, qui ne portent rien, et qui se dressent des deux côtés d'un portique ou d'une porte dont elles dominent d'assez haut le faîte.



18. — Tombeau juif, d'après Cassas. *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte.* In-folio, 1799, t. III, pl. 36.

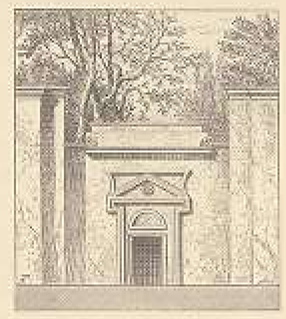
1. Cette tombe existe encore, à peu près telle que Cassas l'a vue et dessinée, au nord-ouest de la ville, dans le voisinage du *Tombeau des Juges*. Elle est décrite et figurée par Pierotti, qui en donne l'élévation et le plan (*Jerusalem explored, being a description of the ancient et modern city*, 2 vol. in-4°, Londres, 1864, t. I, p. 139, et t. II, pl. LVIII, fig. 5, et LIX, fig. 5). D'après l'état actuel de Pierotti, Cassas n'aurait eu à restaurer que les chapiteaux des pilastres; encore est-il possible que ces chapiteaux aient subsisté à la fin du siècle dernier.

Le parti que nous avons pris pour la restitution des pylônes est donc doublement justifié : il l'est à la fois par les auteurs et par les monuments. Les tentatives que l'on avait faites jusqu'ici pour reconstruire, sur les données d'Ézéchiel, ces *piliers de la porte*, n'avaient abouti qu'à des résultats contre lesquels protestait le bon sens ; c'est que l'on n'avait pas compris le texte hébreu ; dans les deux coudées qu'il assigne au pilier, on avait vu la face externe de ce pilier, au lieu d'y deviner la saillie qu'il fait, en plan, sur la façade. On se demandait, avec raison, quel effet pouvait produire à l'œil et comment d'ailleurs pouvait tenir debout un pilier d'environ 30 mètres de haut sur 1 mètre seulement de base. La question de solidité mise à part, le croquis ci-joint suffit à montrer ce qu'une pareille construction aurait de disgracieux et d'étriqué (fig. 21)[1].



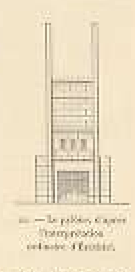
19. — Tombeau juif. Restauration de Cassas. *Voyage pittoresque*, t. III, pl. 31.

Comme le pylône égyptien, le pylône phénicien, tel que nous le comprenons, devait contenir des chambres et des escaliers qui y conduisaient ; à l'échelle où est le plan, nous n'avons pu indiquer ces détails ; mais, dans la vue de la porte méridionale (Pl. IV), on devine la place de ces pièces aux fenêtres qui sont percées dans la face en retraite du pylône et sur ses côtés. Ces chambres au-dessus de la porte sont d'ailleurs mentionnées assez souvent dans les textes orientaux[2]. Les palmiers appliqués en bas-relief contre le mur, aux deux côtés de l'entrée, sont signalés à plusieurs reprises par Ézéchiel[3]. Dans la partie haute du pilier, comme ornement, nous avons supposé la grenade, que le décorateur avait partout prodiguée sur le chapiteau des deux colonnes de bronze et dans la décoration du sanctuaire. Autour, une sorte d'encadrement en forme d'anse ; au-dessous, une petite palmette dont il serait aisé de montrer plus d'un exemple dans les monuments phéniciens[4].



20. — Tombeau juif. Restauration de Cassas. *Voyage pittoresque*, t. III, pl. 18.

Pour faciliter la circulation, deux portes latérales, très simples, conduisent du vestibule postérieur sur le dallage, en avant du portique. Celui-ci comporte, à l'intérieur, des colonnes de bois ou de métal disposées sur deux portiques, et, par devant, une file de piliers de pierre. Pas un mot du texte ne nous en indiquait les proportions ou la forme ; on reconnaîtra, dans les chapiteaux, ces volutes superposées qui se rencontrent si souvent dans les stèles cypriotes, sur l'architrave, la rosace et, sur le devant du pilier, les palmettes dont les décorateurs phéniciens font un si fréquent usage. Dans une salle que les explorateurs anglais ont visitée sous le sol actuel du Tyropœon, au-dessous de l'*arche de Wilson*, et dont les murs présentent le même appareil que la partie la plus ancienne de l'enceinte du Haram, il y a aux quatre coins des pilastres ; autant que nous pouvons en juger par le médiocre croquis qu'ils en ont donné (fig. 22), les chapiteaux que surmontent ces pilastres offrent cette superposition des volutes qui était dans les traditions de l'art phénicien[5].



21. — Le pylône, d'après l'interprétation ordinaire d'Ézéchiel.

La cour intérieure est assise sur une plate-forme qui déborde tout autour des bâtiments (Pl. II, fig. 4) ;

1. Cette figure reproduit, à peu de chose près, l'élévation du frontispice que le Père Lamy a dressé, dans sa restauration, en avant du temple ; on a seulement retranché, dans ce croquis, le double contrefort qu'il s'est cru obligé d'adosser aux montants, pour en assurer la solidité.

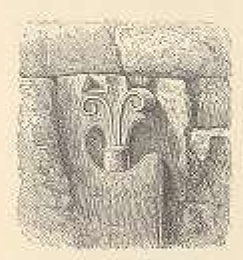
2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 486-487. David, attendant le résultat de la bataille que Joab livre pour lui à Absalom, « se tient entre les deux portes » ; quand il a appris la nouvelle, il « monte dans la chambre au-dessus de la porte » (*II Samuel*, XVIII, 24, 33).

3. Ézéchiel, XL, 16, 27, 31.

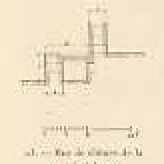
4. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 115-116, fig. 51, 52, 53, 152, et p. 141, fig. 73, 76, 81, etc.

5. Cette salle est celle que les Anglais ont appelée la *salle maçonnique* (*Recovery*, t. I, pp. 86-89). Elle date au moins du règne d'Hérode : « Elle a

l'espace compris entre le pied des constructions et le bord de cette terrasse doit être le *dallage supérieur*. Celui-ci est porté par un mur de soubassement auquel doit s'appliquer un passage du livre des *Rois*, qui a été mal compris : « Salomon bâtit la cour intérieure au moyen de trois rangées de pierres de taille et d'une rangée de poutres de cèdre[1]. » On a cru qu'il s'agissait d'une balustrade en planches de cèdre posée au-dessus de la troisième assise, de l'assise supérieure du petit mur; mais il faut forcer beaucoup le sens des termes pour les expliquer ainsi. On se tient bien plus près du texte en supposant la *rangée de poutres* perpendiculaire à la direction du mur. Engagées par leurs deux extrémités dans des trous préparés pour les recevoir, les poutres s'appuieraient d'un côté sur le mur des bâtiments que portait la terrasse, et, de l'autre, sur le mur bas qui la termine (fig. 23). Très rapprochées, ces poutres pouvaient supporter une mosaïque ou un léger dallage.


22. — Pilastre d'une salle souterraine. *Recovery*, t. I, p. 89.

Nous avons indiqué la disposition des édifices qui entourent cette cour; on fera seulement observer ici que les boucheries sont à ciel découvert; en cas de pluie, le portique sur lequel s'ouvraient ces pièces fournissait un abri suffisant. Moins profond que celui de la première cour, ce portique n'avait que des piliers de pierre; style et proportions, tout y devait ressembler à ce que nous avons placé dans le parvis d'Israël; peut-être la décoration était-elle ici plus riche.


23. — Mur de clôture de la cour intérieure.

Nous ne cherchons ici qu'à donner une idée du caractère des élévations, telles qu'on les aperçoit dans une vue d'ensemble qui ne comporte pas de détails; pour ce qui est des deux fameuses colonnes de bronze, *Iakin* et *Bo'az*, comme on les appelait, nous n'avons, pour le moment, qu'une question à nous poser : où étaient-elles dressées et quel rôle jouaient-elles? D'après certains interprètes, elles auraient fait partie intégrante de l'édifice; elles auraient soutenu soit le linteau de la porte, soit, en avant de celle-ci, une corniche saillante en forme d'auvent[2]; d'après les autres, elles auraient été érigées devant le temple, mais sans faire corps avec lui[3]. Les textes ne suffisent pas à trancher la question; cependant ils semblent plutôt favorables à cette dernière hypothèse. C'est celle-ci que nous avons adoptée, et si nous n'avons pas hésité à le faire, c'est surtout que ce parti nous paraissait plus conforme aux traditions de l'architecture religieuse des Phéniciens. On n'a pas oublié les exemples que nous avons cités de ces stèles ou colonnes isolées que l'on rencontrait en avant des temples de la Syrie et de Chypre[4]. Sur les stèles consacrées à Tanit qui ont été retrouvées en si grand nombre dans les ruines de Carthage, on voit quelquefois représenté, d'une manière sommaire, un petit temple devant lequel se dressent deux de ces colonnes isolées; nous reproduisons ici un des bas-reliefs de ce genre où l'on peut le moins se méprendre sur le sens de l'image (fig. 24). Nous ajouterons encore à cette liste un petit monument qui, mieux qu'aucun autre, paraît, malgré ses très faibles dimensions, pouvoir donner une juste idée de la manière dont étaient disposées les colonnes fondues par Hiram pour Salomon. C'est un modèle en terre cuite que possède le Louvre; on incline à y reconnaître l'image réduite d'un temple, peut-être d'un temple d'Astarté[5]. A première vue, les colonnes semblent porter l'auvent qui fait saillie au-dessus de la porte;

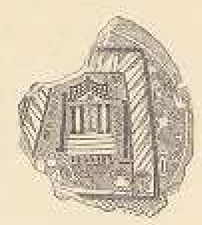

24. — Stèle carthaginoise. *Corpus inscriptionum semiticarum*, Pars I, p. 280.

l'air, dit le capitaine Warren, d'être, avec les murs du sanctuaire, la plus ancienne construction qui soit visible à Jérusalem, » et nous nous demandons si elle ne serait pas plus ancienne, si elle ne remonterait pas par exemple aux Asmonéens. Le chapiteau est bien moins grec de forme que celui des tombeaux de la vallée du Cédron; il se rapproche bien moins des types classiques.

1. *I Rois*, vi, 36. Il est dit un peu plus loin (vii, 12) que la cour et le portique du palais étaient entourés d'une clôture du même genre.
2. C'est ainsi que les a placées M. de Vogüé, *le Temple*, pl. XIV.
3. De Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque*, 2e édit., 1864, *Plan du temple de Salomon*, K, L.
4. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 119-122.
5. *Ibid.*, fig. 208.

mais si l'on y regarde de plus près, on reconnaît que le fût se termine par un chapiteau en forme de fleuron, qui ne paraît pas fait pour servir de support; la pointe qui en sort aurait difficilement joué le rôle de coussinet. L'espèce de socle que le mur projette en avant, des deux côtés de l'entrée, indiquerait plutôt que les colonnes étaient à une certaine distance de la chapelle; si le potier les en a si fort rapprochées, s'il les a mises en contact avec l'auvent, c'est pour ne pas compliquer l'exécution et ne pas augmenter la fragilité de l'ouvrage; mais un contemporain ne s'y serait pas trompé : il aurait compris l'intention de l'artiste, il aurait aussitôt replacé les colonnes là où nous plaçons les deux fûts de bronze, sur un stylobate, à quelques pas en avant du temple.

Enfin, une découverte récente est venue jeter un nouveau jour sur la question. Nous voulons parler du curieux monument qui a été trouvé, en 1882, à Rome, sous les ruines d'un *cubiculum* du cimetière *Ad duas lauros*, au troisième mille de la voie Labicane[1]. C'est un fond de coupe, qui appartient à la catégorie très connue des *verres cimitériaux*, comme on les appelle, parce qu'on les a rencontrés surtout dans les cimetières de Rome. Cet objet est unique en son genre; il représente le temple de Jérusalem, comme l'indiquent tout d'abord le chandelier à sept branches et les autres symboles groupés dans le champ, ainsi que les palmiers, emblème de la Judée. D'après M. de Rossi, cette coupe daterait de la dernière moitié du troisième siècle après notre ère ou de la première moitié du quatrième siècle. Elle a certainement appartenu à la communauté des Juifs de Rome. Nous renverrons, pour une description détaillée du monument et pour l'explication de ses légendes, au mémoire de l'illustre érudit; ce qui nous intéresse ici, c'est une particularité dont l'importance ne lui a pas échappé. Les deux célèbres colonnes sont aisément reconnaissables à la couleur foncée que leur a donnée le peintre sur verre; elles se distinguent ainsi et des colonnes, figurées en rouge, qui supportent le fronton du temple, et de celles du portique qui règne tout autour de la cour; ces dernières sont indiquées en blanc. Par le choix d'un ton noir, l'artiste a voulu certainement rappeler que les fûts fondus par Hiram-Abi pour Salomon étaient en bronze. Quoique nous n'ayons pu avoir recours ici à une image polychrome, nous avons réussi à bien marquer dans notre dessin cette particularité très importante (fig. 25). C'est elle qui achève de démontrer qu'il faut voir dans l'édifice ici représenté le temple de Salomon, tel que se l'imaginaient les rabbins juifs au temps de Constantin; aucun temple grec ou romain n'offrait une disposition analogue. Sans doute cette perspective abrégée et grossière met les colonnes, dont la proportion est d'ailleurs très forcée, à une place qu'elles n'ont jamais pu occuper; pour dégager la façade du temple, l'artiste les a rejetées sur les côtés; mais, du parti qu'il a pris si résolument, il résulte que, dans les synagogues et dans les écoles juives, on n'hésitait point à admettre que Iakin et Bo'az avaient été deux colonnes monumentales, détachées de l'édifice principal et jouant un rôle analogue à celui des obélisques égyptiens. L'opinion que nous avons soutenue est ainsi confirmée par le témoignage de la tradition nationale; or on ne saurait refuser de tenir un certain compte de cette tradition; nous savons avec quelle ténacité les Juifs, malgré les malheurs qui les avaient frappés et dispersés à tous les vents du ciel, étaient restés attachés à tous les souvenirs de leur glorieux passé.



25. — Fond de coupe en verre. *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 439.

Le frontispice du temple s'élève en arrière de ces deux colonnes. Étant données, d'une part, les raisons qui nous ont conduit à prêter aux frontispices des six portes la forme que nous leur avons assignée, et, d'autre part, la hauteur qu'attribue Ézéchiel à ces frontispices, nous ne pouvions nous dispenser d'arriver ici au résultat que présente notre planche VII. Tout pylône déborde sur le bâtiment auquel

1. De Rossi, *Bullettino di Archeologia cristiana*, 1882, pp. 137-158, et pl. VII, 1. Le mémoire de M. de Rossi a été reproduit dans les *Archives de l'Orient latin* (t. II, 1884), avec une meilleure image du monument, où sont conservées les couleurs de l'original. C'est d'après celle-ci qu'a été dessinée notre figure 25.

il sert de façade. En vertu de ce principe, nous avons dû admettre, pour les pylônes des portes extérieures et intérieures, une base de 30 coudées et, pour celui du temple, qui couvre et décore un édifice plus large du double que les portes, une base de 60 coudées. Le rapport que nous trouvions établi, dans presque toutes les parties de l'édifice, entre la largeur et la longueur, entre la base et la hauteur, était celui de 1 à 2; il n'y avait aucune raison de croire qu'on s'en fût écarté dans la portion de l'ensemble qui, par suite de sa place et de sa destination, devait avoir, aux yeux de l'architecte, le plus d'importance et produire le plus d'effet; nous avons été ainsi conduit ou plutôt contraint à construire au-dessus du vestibule un pylône qui a 120 coudées de haut. Ces 120 coudées, c'est justement la hauteur que donne à l'édifice l'auteur des *Chroniques*, que Josèphe a suivi[1]. On avait toujours déclaré ce chiffre fautif et exagéré; aussi nous étions-nous gardé de le prendre comme point de départ; c'est sans le savoir, c'est en quelque sorte malgré nous que nous y avons été ramené, par l'étude du plan d'Ézéchiel. Est-ce à dire que cet énorme pylône, haut de plus de 60 mètres, ait jamais été achevé, soit dans le premier, soit dans le second temple? Nous n'oserions l'affirmer; nous n'en savons rien, tout en maintenant que la cote des *Chroniques* n'est ni le résultat d'une erreur de copiste, ni l'invention d'un écrivain à bon droit suspect d'aimer les gros chiffres. Cette élévation que n'ont peut-être jamais eue, mais que devaient avoir ce que les Grecs auraient appelé les *Propylées* du temple, était indiquée par les proportions des autres parties du monument. C'était un idéal que l'on n'a peut-être pas atteint, mais que l'on n'a jamais perdu de vue. Ézéchiel l'avait présent à l'esprit; tout son plan le suppose, et si le rédacteur des *Chroniques*, si Josèphe l'ont mentionné, c'est qu'il était resté dans la mémoire du peuple, et surtout de la classe sacerdotale. A ce propos, il convient d'appeler l'attention sur deux passages de Josèphe auxquels on ne paraît pas avoir accordé jusqu'ici l'importance qu'ils méritent. C'est dans la mention qu'il fait du temple que le grand-prêtre Onias, banni de Judée, avait bâti en Égypte, sous le règne de Ptolémée Philométor : Josèphe dit que ce temple était « semblable à celui de Jérusalem, mais plus petit et moins riche ». Ailleurs il affirme que ce temple, « bâti en grandes pierres, avait l'aspect d'une tour et environ 60 coudées de haut », ce qui ne peut guère s'entendre que du pylône placé devant le sanctuaire. Or, si un édifice qui est présenté comme une réduction de celui de Jérusalem atteignait une hauteur de 60 coudées, il n'y a rien d'invraisemblable à prêter une hauteur double au modèle qu'Onias avait tenté d'imiter avec les faibles ressources dont il disposait dans l'exil, sur la terre étrangère.

Un perron conduit du parvis des prêtres au vestibule du temple. Les degrés qui le composent ne sont pas des marches proprement dites; ce sont plutôt des gradins, trop élevés pour qu'on puisse les gravir sans un effort pénible. Là, comme autour de maints temples grecs, comme dans la *cavea* des théâtres antiques, des entailles, pratiquées en avant de la porte, dans la face de ces gradins, constituent un étroit escalier qui, tout en permettant de monter et de descendre facilement, ne coupent pas les lignes de ce socle, pour l'œil d'un spectateur placé à quelque distance. Du vestibule, on entre dans le sanctuaire proprement dit, qui se divise en deux salles de dimensions inégales, le *hécal* et le *debir* (Pl. X et XI[2]). La restitution du *hécal* qui est ici présentée exige certaines explications. Il s'agit d'abord de justifier les partis que nous avons pris pour la construction. On remarquera que la portion supérieure des murs longitudinaux est occupée, dans presque toute son étendue, par des ouvertures assez peu élevées que divise en deux compartiments égaux un épais pilier ou trumeau. Des piliers de moindres dimensions coupent encore en deux chacune de ces baies, et entre les différents trumeaux ou piliers sont régulièrement espacés et superposés sur deux rangs les *barreaux immobiles* dont parle le texte, qui ont ici la forme de courtes colonnes[3],

1. *II Chroniques*, III, 4. Josèphe, *Ant. jud.*, VIII, III, 2.

2. Ces deux planches ne sont que la répétition d'un même dessin. Si nous avons cru devoir donner séparément le trait de la restitution, c'est que sans lui il serait difficile de se rendre compte des particularités de l'ornementation; ces détails sont moins nettement perçus, à cause de la coloration des surfaces et de la demi-obscurité du vaisseau, dans la planche suivante, qui est surtout destinée à rendre l'effet d'ensemble.

3. *I Rois*, VI, 4.

Des piliers de petite proportion se montrent ainsi en Égypte, dans les fenêtres de certains édifices du Nouvel Empire. Des colonnettes analogues à celles dont nous nous sommes servis sont figurées dans les bas-reliefs assyriens ou ont été retrouvées dans les ruines des palais ninivites; enfin le même type est accusé, dans des représentations de fenêtres, par des ivoires assyro-phéniciens[1].

Grâce à l'arrangement et à l'épaisseur des piliers qui coupent les fenêtres, les murs longitudinaux, quoique ainsi percés sur presque toute leur longueur, sont néanmoins propres à porter un cours de poutres transversales qui, d'une part, relient ces murs l'un à l'autre et qui, d'autre part, peuvent porter à leur tour des poutres longitudinales, de dimensions moyennes. On obtient ainsi la possibilité de constituer un plafond, ou mieux un plancher, composé d'un plan horizontal et de deux plans inclinés. Cette disposition répond bien aux indications du texte[2]. La construction de ce plafond est trop simple et trop nettement écrite pour qu'il y ait lieu d'insister. Ces pentes du plafond s'expliquent encore par d'autres raisons. Bien que la terrasse terminale dût être horizontale, et pour ce motif même, les pentes du plancher qui la portait n'étaient pas inutiles : elles servaient à rejeter rapidement au dehors les eaux produites par les infiltrations. Les terrasses, sous le climat de Jérusalem, étaient la partie faible de la construction du temple, et les travaux de réparation qu'elles exigeaient ont dû absorber le plus gros de la contribution qui était perçue sur le peuple pour l'entretien du temple[3]. L'inclinaison que nous avons donnée au plafond devait atténuer, dans une certaine mesure, les inconvénients que comporte, partout où il pleut beaucoup, l'emploi des couvertures en terre pilonnée. Quant à la décoration, la plupart des thèmes en sont empruntés à l'Égypte et à l'Assyrie, mais avec certains arrangements, certaines modifications d'où résulte un caractère qui appartient en propre à l'art de la Phénicie. Des poutres équarries et ornées de rosaces accusent la structure du plafond. Les poutres de remplissage rappellent la forme arrondie des poutres égyptiennes, dans les tombeaux de l'Ancien Empire. Les rugosités ornementales qui en couvrent la surface sont comme un souvenir de l'emploi primitif des troncs de palmier. En Égypte même, l'emploi de ces poutres arrondies s'est perpétué jusqu'à nos jours dans l'architecture arabe.

Les murs sont, comme l'indique le texte, couverts d'un revêtement de bois de cèdre dont le bâti, comme on dit en termes de menuiserie, est tantôt apparent, tantôt caché sous les lames d'or. Les lignes maîtresses de la sculpture restent visibles, malgré la richesse de l'ornementation. L'or, le texte est formel sur ce point, couvrait le plafond, les murs, et même le sol[4]. Suivant un mode cher à l'art oriental, la décoration des murs se développe en un certain nombre de zones superposées. Ici les dimensions des zones sont inégales. Il importait d'en ménager une dont la dimension répondît à l'importance que le Livre des Rois et Ézéchiel attribuent aux *keroubs* du *hécal*[5]. Disposés deux à deux, entre des palmiers, les ailes éployées, les *keroubs* se regardent; comme le veut Ézéchiel, les uns ont des têtes d'homme, et les autres des têtes de lion; ils portent la double empreinte de l'art de la Chaldée et de l'art de l'Égypte. Pour répondre à ce que la Bible laisse deviner du nombre de ces figures, on les a répétées, de moindre dimension, dans une zone supérieure; mais là on les a mises dans l'attitude du repos, les jambes repliées sous le corps, à la façon de certaines divinités du Panthéon égyptien. Enfin, dans une frise peu élevée, qui court sous les fenêtres, se développe l'ornementation végétale, les feuilles, les fleurs et les fruits que signale l'écrivain sacré[6]. Sur les murs comme sur le plafond, la palmette, l'ornement phénicien par excellence, est semée à profusion. Il suffit, pour en permettre l'emploi répété, d'introduire dans la disposition de ce motif de légères variantes qui toutes sont empruntées aux monuments.

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, fig. 413; t. II, fig. 76, 129, 386.
2. *I Rois*, vi, 9. D'après Reuss, l'étymologie semble indiquer pour le mot qu'il traduit par *poutres* le sens de quelque chose de *voûté*, d'*arqué*.
3. *II Rois*, 6-16; xxii, 3-9.
4. *I Rois*, vi, 14-28, 30.
5. *Ibid.*, vi, 23-29. Ézéchiel, xli, 18-21.
6. *Ibid.*, vi, 18.

L'or, avec les tons divers qu'il comporte, donne à l'intérieur du *hécal* sa couleur dominante; cependant la peinture joue dans cette décoration un certain rôle; ainsi elle a servi à orner le soubassement et certaines parties des poutres et des caissons que forment ces poutres. Cet emploi de la polychromie est suffisamment justifié par tout ce que nous connaissons des arts de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Babylonie, en un mot des arts de l'Asie Antérieure.

Contre les murs, sur de petits dressoirs, sont étalés, à droite et à gauche, les vases d'or et d'airain. Sur l'axe longitudinal, on remarquera tout au fond l'autel des parfums, précédé de la table des pains de proposition, et, au premier plan, le chandelier à sept branches. Sa place était près du *debir;* mais, si nous l'avions mis à cet endroit, l'effet de perspective aurait empêché d'en discerner les formes; c'est pourquoi on l'a posé au premier plan. Nous n'avons pas cru excéder notre droit en déplaçant ainsi un objet portatif. A droite et à gauche de l'axe central sont les candélabres et les tables indiquées par le Livre des Rois[1].

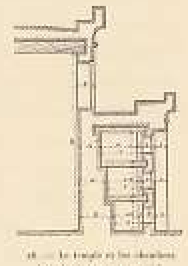
Nous connaissons les hauteurs du *hécal* et du *debir*, au moins pour le temple de Salomon[2]; elles étaient de 30 et de 20 coudées. Mesurée à l'intérieur, l'élévation du vaisseau décroît ainsi, de l'entrée au fond, comme dans les temples égyptiens. Cette différence de hauteur ne s'accusait pas extérieurement, croyons-nous, par un ressaut de la toiture; nous avons supposé, avec divers interprètes, au-dessus du *debir*, une chambre haute de 10 coudées qui permet de continuer jusqu'au bout la ligne horizontale de la terrasse; c'est ce que montre notre planche V, qui donne une vue latérale du temple, prise au nord du parvis d'Israël[3]. Le décrochement du toit aurait produit à l'œil un mauvais effet; il aurait donné à la partie postérieure de l'édifice quelque chose de grêle et d'étriqué. Nous avons remédié ainsi à l'un des défauts que présente la physionomie du monument dans la plupart des essais de restitution qui ont été proposés; mais il restait encore une difficulté que nous ne pouvions méconnaître. Entre ce grand pylône de 120 coudées et le bâtiment de 30 coudées qui y est attenant, il semblait y avoir une disproportion fâcheuse, qui aurait surpris et inquiété le spectateur, et ce qui la rendait plus sensible encore, c'était l'aspect mesquin que l'on avait toujours donné à ce bâtiment, composé de trois étages de cellules, qui, dans le temple d'Ezéchiel comme dans celui de Salomon, entoure le sanctuaire; on s'était contenté d'élever des murs verticaux dans lesquels on avait percé de petits jours qui ressemblaient à ceux d'une manutention. Les murs qui séparent les cellules donnent en plan de véritables éperons; ce caractère, qu'ils tiennent des dispositions de l'édifice, nous le leur conservons en plaçant les fenêtres des trois étages de cellules dans un mur de remplissage disposé en arrière-plan sur une faible profondeur. Les extrémités de ces cloisons forment ainsi autant de piliers d'une saillie très marquée, où l'alternance des creux et des pleins contraste avec la solidité des angles. Le fort relief de la corniche et le crénelage qui la surmonte achèvent de donner à ce bâtiment une assiette et une fermeté de lignes qui ajoutent beaucoup à l'ampleur du massif en avant duquel se dresse le pylône. Pour que ce massif fût visible tout entier, nous avons, dans la planche V, supposé qu'au moment où la vue est prise, l'édifice latéral, celui qui sépare le parvis d'Israël de la cour de 25 coudées attenante au temple, est encore en construction; achevé, il aurait dérobé à la vue ce que nous tenions à montrer.

Avec sa toiture, le troisième étage des cellules arrive à 20 coudées. Il est dépassé de 10 coudées par le mur du sanctuaire. C'est dans cette partie de l'édifice que sont les deux fenêtres qui éclairent le *hécal;* une troisième donne du jour à la chambre que nous avons placée au-dessus du *debir;* celui-ci ne reçoit de lumière que par la porte (Pl. II, III).

1. *I Rois*, VIII, 48-50.
2. *Ibid.*, VI, 2, 20.
3. Les *Chroniques* semblent faire allusion à ces *chambres supérieures*, comme elles les appellent (*I*, XXVIII, 11; *II*, III, 9). Voir la note de Reuss sur *I Rois*, VI, 20. Un des savants qui, dans notre siècle, se sont occupés de la restauration du temple, a eu, à propos de la destination de cette chambre située au-dessus du *debir*, une idée vraiment plaisante : il imagine d'y placer un puissant appareil électrique qui devait faire paraître le feu du ciel dans le temple et y figurer la présence de Dieu au milieu des orages.

La partie inférieure du mur extérieur du sanctuaire est à gradins; à la hauteur de chacun des étages de cellules, il recule d'une coudée; ces retraits successifs le font diminuer d'épaisseur à mesure qu'il monte, en même temps qu'ils permettent d'agrandir les cellules, qui ont 5 coudées au rez-de-chaussée, 6 au second, 7 au troisième. Un croquis très simple fera saisir cette disposition, telle du moins que permet de la comprendre la description des *Rois* (fig. 26)[1]. Engagées par un bout dans les piliers qui séparent les cellules, les poutres qui soutiennent les planchers posent par leur autre extrémité sur les ressauts du mur. Bien moins claire, la description d'Ézéchiel semble faire allusion à quelque autre arrangement plus compliqué.

D'après la description qui précède, le caractère général de l'édifice est facile à saisir. Le temple ressemble au palais d'un souverain oriental. Ce palais a son antichambre, le vestibule; quant au *hécal*, c'est la salle d'audience du roi divin qui, comme un prince de la terre dans son harem, réside et se dérobe aux regards dans l'inaccessible et mystérieux *debir*, dont l'entrée est fermée par un rideau que la main seule du grand prêtre soulève de loin en loin. Autour du palais sont d'amples communs; d'abord les petites chambres adossées à l'édifice, resserres et magasins, puis les bâtiments plus spacieux où habitent les courtisans et serviteurs du monarque, les prêtres et les ministres de toute espèce qui remplissent auprès de lui des fonctions d'un ordre plus ou moins élevé.



26. — Le temple et les chambres latérales, coupe transversale.

Quant à l'édifice mystérieux qui occupe l'arrière-cour, nous ne pouvions avoir à son propos qu'une ambition, lui donner, en élévation, un aspect qui fût en rapport avec l'idée que nous nous sommes faite de son plan. Séparé de la cour du temple par un portique à claire-voie, il est isolé dans l'arrière-cour; la gorge égyptienne en couronne les lignes horizontales. Le péristyle qui le précède est plus élevé que le reste du temple (Pl. II, I et II). C'est là une disposition qui est constante dans les édifices religieux de la vallée du Nil. Or, parmi les cultes étrangers qui se célébraient aux portes mêmes de la maison de Iahvé, il y en avait au moins un qui venait en droite ligne du Delta : c'était celui aux cérémonies duquel le prophète assiste en regardant par le trou du mur; il y voit balancer l'encensoir devant toutes sortes de reptiles et d'animaux immondes[2]. Ézéchiel fait certainement allusion ici à des dieux à tête de serpent, de bœuf, de chatte, de crocodile, d'épervier, à tous les personnages connus du panthéon égyptien. Si ces types divins étaient honorés sur la colline sainte, n'était-il pas naturel que l'édifice où ils recevaient ces hommages fût égyptien d'ordonnance et de physionomie?

Le bâtiment latéral qui est à cheval sur le carré du temple et sur celui de l'arrière-cour est représenté dans la planche VI; c'est l'édifice dont la place est indiquée, dans la planche V, par des arrachements de construction. Il est cantonné par deux portes de moyenne dimension. On y accédait par la plus éloignée du spectateur, celle qui prend son entrée dans le parvis du peuple. Par l'autre porte, la plus rapprochée, on va aux petites cours placées de chaque côté du Parvar. L'intérêt de cette restitution est surtout dans la disposition des trois étages en retrait l'un sur l'autre. Nul doute que l'architecture civile des anciens peuples de l'Orient n'ait souvent bâti des habitations de ce genre. On nous parle de maisons à trois ou quatre étages pour Babylone et pour Tyr; or il est probable que ces hautes maisons ressemblaient bien plus à celle que nous avons restituée qu'à nos maisons modernes. Les ruines d'habitations qui ont été retrouvées sur différents points de la Chaldée ou des possessions phéniciennes sont trop informes pour que l'idée soit venue à personne d'en faire l'objet d'une restitution; mais ici la précision des termes dont se sert Ézéchiel et les dimensions qui résultent de l'étude de son plan ont permis de donner une proportion déterminée à

1. Le croquis ci-joint a été composé par M. Chipiez, de manière à s'adapter à la fois à la description des *Rois* et à celle d'Ézéchiel. Celui-ci donne 4 coudées de profondeur à ses cellules du rez-de-chaussée (XLI, 6); nous supposons cette mesure prise entre le pied du mur du temple et les éperons du bâtiment latéral. Ceux-ci font une saillie d'une coudée sur le mur de remplissage; ce dernier mur est donc à une distance de 5 coudées de la muraille du temple. On aurait eu 4 ou 5 coudées, suivant que l'on aurait mesuré l'intervalle sur les faces saillantes ou sur les faces creuses du bâtiment latéral.

2. ÉZÉCHIEL, VIII, 10.

l'édifice qu'il décrit sommairement. L'autre planche montre que ces antiques habitations de forme pyramidale et à gradins devaient se présenter sous un aspect qui ne manquait ni d'ampleur ni de caractère. Les peintres, lorsqu'ils figurent des scènes empruntées à l'histoire de l'ancien Orient, pourraient tirer de ce type, pour les fonds de leurs tableaux, des effets qui ne seraient pas sans grandeur.

Cet édifice était construit en pierre, comme les autres parties du temple; les maisons de l'Assyrie et de la Chaldée étaient de briques ou de terre; mais ici les matériaux ne modifient en rien le caractère général de la forme. Qu'elles aient été construites de manière ou d'autre, les maisons conçues sur ce plan devaient toujours offrir à peu près la même silhouette; elles devaient, par l'arrangement qui les caractérise, rappeler les tours chaldéennes et assyriennes. Pas de portique ni même de galerie feinte comme dans le bâtiment qui enveloppe le temple, mais de grandes faces nues dont l'uniformité n'est rompue que par les fenêtres. C'est une annexe, un bâtiment de service, qui ne comportait pas de formes accentuées et décoratives. Le texte même nous avertissait d'avoir à mettre ici cette simplicité d'arrangement et d'aspect : « Les chambres supérieures étaient à trois étages et n'avaient pas de colonnes pareilles aux colonnes des cours[1]. » Dans la planche V, en avant du grand pylône du temple, on voit la porte par laquelle on entre dans le couloir de dégagement sur lequel donne l'allée centrale dont les deux côtés sont occupés par les sacristies.

A l'occident, derrière ce que nous croyons être le *Parvar*, il y a un groupe d'habitations établies sur l'esplanade extérieure; nous avons dit à quel usage pouvaient avoir été affectées, sous les rois de Juda, les constructions de cette partie de l'ensemble; ce n'est là qu'un soupçon, qu'une présomption; mais, du moment que nous l'admettions, nous étions fondés à placer de ce côté une porte qui a son corps de garde. Il fallait à ce quartier, qui avait sa destination spéciale, une entrée qui lui appartînt en propre et où pût être exercée une surveillance.

Nous nous étions introduits dans l'enceinte sacrée par la porte orientale; nous en sortons à l'occident, après l'avoir parcourue tout entière. Nous avons, durant cette visite, essayé de remplir auprès du lecteur l'office dont l'ange s'acquitte auprès d'Ézéchiel, celui de guide et de démonstrateur. Ézéchiel décrivait un édifice qu'avaient connu beaucoup de ces Juifs auxquels il s'adressait; il avait donc le droit de compter sur leur mémoire pour suppléer aux lacunes de sa description et pour en éclaircir les obscurités. Cette ressource nous faisait défaut; nous ne pouvions nous faire comprendre qu'à condition d'entrer dans plus de détails, de tout spécifier, et encore n'y serions-nous pas arrivés si le crayon n'était pas venu au secours de la parole, si nous n'avions pas eu l'avantage de pouvoir rendre sensibles à l'œil, par le moyen de nos planches et de nos diagrammes, les dispositions du plan et de l'élévation. En pareille matière, les explications les plus circonstanciées ne valent pas, ne sauraient remplacer une figure.

L'image que nous avons présentée de ce monument célèbre est, nous en avons la ferme conviction, beaucoup plus près de la vérité qu'aucune des restaurations qui en ont été tentées, même dans ces derniers temps. Au dix-septième siècle, les seules formes que l'on pût prêter au temple étaient celles que l'on avait sous les yeux, dans les ruines des bâtiments antiques de l'Italie et dans les édifices contemporains. Examinez la restauration du savant jésuite Villalpand : ce que vous y trouverez, c'est de l'architecture romaine, ou plutôt une architecture bâtarde, où se mêlent les formes de l'art latin et de celui de la Renaissance italienne[2]. Plus tard, on donne au temple de Salomon l'aspect de Versailles ou de Saint-Thomas d'Aquin[3].

1. Ézéchiel, XLII, 6.

2. *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani*. Rome, 1596-1608, 3 vol. in-folio avec planches. C'est dans le tome II que se trouve sa restauration, où il mêle le dorique romain, avec base, aux pilastres corinthiens.

3. Lami (Père Bernard Lami), *De Tabernaculo foederis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus*, in-folio, Paris, 1720. — Lightfoot (Joannis Lightfooti *opera omnia*, 2 vol. in-folio, Anvers, 1699) n'avait donné qu'un plan, d'ailleurs très bien étudié (t. I, p. 553). — Hirt n'a étudié que le temple d'Hérode; il a donc pu, dans les croquis joints à son court mémoire, introduire les ordres grecs (*Abhandlungen der kön. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1816-1817, in-4°, Historisch-philosophische Klasse, p. 1 : *Ueber die Baue Herodes des Grossen überhaupt, und über seinen Tempelbau zu Jerusalem in besondere*, 2 planches). — Dom Calmet, dans son *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, au tome II du commentaire sur les *Rois*, en tête du volume, donne un plan et une vue cavalière du temple; mais celle-ci est à si petite échelle, que l'on ne saurait juger du style adopté pour la restauration des bâtiments.

C'est seulement de nos jours que l'on a commencé de soupçonner qu'il ne fallait pas aller chercher dans Vitruve et dans ses commentateurs et disciples modernes les éléments et les formes d'un édifice bâti en Judée, un millier d'années avant notre ère.

Les études archéologiques avaient fait de rapides progrès; vers le milieu de ce siècle, on connaissait l'Égypte et l'on devinait quelle influence cet art original et puissant avait dû exercer sur celui des contrées voisines. Alors prévaut ce que l'on peut appeler la solution égyptienne du problème, solution représentée par les travaux de Thénius[1], de Saulcy[2] et de M. de Vogüé[3]; on veut que le temple de Salomon, et par suite celui d'Ézéchiel, aient été des édifices purement égyptiens; on cherche dans le temple de Khons et dans les autres édifices thébains de la même époque tous les éléments des restitutions que l'on essaye.

Cette hypothèse contient certainement une grande part de vérité; en cherchant, dans le livre précédent, à définir la civilisation phénicienne, nous avons longuement insisté sur tous les emprunts qu'elle avait faits à l'Égypte, et l'on a pu voir, dans notre restauration, quelle place nous y avons attribuée à des motifs tout égyptiens, tels que la gorge des corniches, l'ordonnance du péristyle de l'arrière-cour, le débordement des pylônes sur le corps des portes principales, l'inclinaison des faces latérales des portes secondaires. Nous ne saurions pourtant admettre que ni les temples phéniciens de Tyr, de Byblos et de Paphos, ni par conséquent le temple de Jérusalem, aient été de pures copies des temples de Thèbes et de Memphis; nous croyons que la Phénicie a eu une architecture religieuse dont l'Égypte n'a pas fait tous les frais. D'autres éléments y sont entrés, ceux qu'elle a tirés de l'Assyrie et de la Chaldée; c'est ainsi que ces portes si profondes, avec leurs deux vestibules et leur couloir central flanqué de corps de garde, rappellent bien plutôt les portes des villes assyriennes, percées dans d'épais massifs de briques crues, que celles qui donnent accès aux temples égyptiens. Nous avons mis ici en plus d'un endroit, comme couronnement de la muraille, le créneau, qui est né spontanément de l'architecture en brique; l'Égypte paraît n'en avoir fait qu'un usage très restreint dans l'architecture religieuse et même dans l'architecture civile : elle ne l'a guère employé que comme moyen de défense, tandis qu'on le rencontre à tout instant en Assyrie, non seulement sur la crête de tous les édifices, quelle qu'en soit la destination, mais encore dans la décoration sculptée ou peinte, comme ornement. Or la Phénicie l'avait adopté en cette qualité; elle aussi le plaçait comme parure là où il n'avait aucune fonction utile à remplir; on en a la preuve dans ce tombeau d'Amrit où, plaqué à la pierre, il tourne par deux fois autour du cylindre qui fait le corps du monument[4].

L'originalité de l'architecture phénicienne est dans le mélange qu'elle fait d'éléments ainsi puisés à des sources diverses; elle est dans le dosage des ingrédients dont se compose ce mélange, dans le titre même de cet alliage; elle est aussi dans le détour que prend cet art éclectique pour adapter à ses besoins et à ses goûts certaines formes que la nature des matériaux dont il dispose ne lui permet pas de reproduire intégralement. C'est ainsi que l'obélisque, l'aiguille monolithe patiemment taillée dans le granit de Syène devient, en Phénicie, la colonne de métal ou le haut pilier de pierre appareillée; il y perd peut-être en hardiesse et en beauté, mais il n'en garde pas moins sa place au seuil du temple et, par la modification qu'il a subie, il contribue beaucoup à donner au monument phénicien une physionomie qui lui est propre, qui le distingue de toutes les autres créations de l'architecture antique. Transporté dans les cours de l'édifice que nous avons construit, errant sous ses colonnades, mesurant du regard la saillie et l'élévation de ses pylônes, l'archéologue ne se sentira pas très loin de la vallée du Nil; il s'apercevra que nous l'avons conduit chez un peuple sur lequel s'est étendue l'ombre et s'est projeté le reflet des arts de l'Égypte; mais en même temps, si l'exécution n'a pas trahi notre pensée, il devinera que la ville dont il visite le sanctuaire n'est ni Thèbes, ni Memphis. Ce n'est pas, on l'avait oublié jusqu'ici, au Pharaon son beau-père que Salomon

1. Thenius, *das vorexilische Jerusalem und dessen Tempel*. Leipzig, 1849, 3 pl.
2. De Saulcy, *Histoire de l'Art*, p. 193 et *suivantes*.
3. De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, ch. II et pl. XIV.
4. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 95.

avait demandé un architecte : il s'était adressé, nous nous en sommes souvenu, à son voisin, à son allié le plus intime, au roi de Tyr. Nous aurons atteint notre but, nous ne regretterons pas les longues heures passées, avec le prophète, dans la maison de Iahvé, si le connaisseur qui étudiera notre restitution y reconnaît un édifice d'un caractère très particulier, celui qu'avec la souplesse de son talent ingénieux et accommodant un artiste phénicien a pu construire pour un dieu qui ne voulait pas dans son temple d'images et de statues.

§ III. — LA DÉCORATION DU TEMPLE ET SON MOBILIER

Nous avons vu avec quelle rigoureuse précision Ézéchiel, dans son projet, délimitait l'espace qu'occuperaient les bâtiments du temple futur, comment il le partageait entre le temple même et ses dépendances, comment il y logeait les divers services que supposait un culte aussi chargé de rites que l'était celui d'Israël. Le prophète détermine les dimensions et l'usage de chacune des pièces de cet édifice ou plutôt de ce groupe d'édifices, si bien que l'architecte trouve dans sa description presque tous les éléments dont il a besoin pour restituer le plan. En revanche, quand nous avons voulu passer de l'étude des dispositions à celle des élévations, le texte qui nous avait tant donné dans la première partie de notre travail ne nous a plus été que d'un médiocre secours, et la difficulté devient beaucoup plus sensible encore dès que l'on ne se contente plus de la représentation des grandes masses de l'architecture, telles que les aurait aperçues du dehors le spectateur placé à une certaine distance. On ne saurait entreprendre de restituer les intérieurs à l'aide du seul récit de la vision d'Ézéchiel; c'est que celui-ci néglige de tracer au constructeur le programme de la décoration que devront recevoir ses bâtiments; tout au plus donne-t-il quelques indications de ce genre pour le sanctuaire proprement dit, sans spécifier d'ailleurs la nature des matériaux que l'ornemaniste mettra en œuvre. Quant au mobilier que contiendront les salles, il le passe sous silence; c'est à peine si, à propos de certaines annexes, il mentionne les tables et les crochets; mais il ne fait pas même allusion à tous ces beaux ustensiles de bronze qui avaient fait la gloire du premier temple. Le prophète a craint de fatiguer l'attention par des détails trop minutieux; il a senti le devoir d'arriver enfin à ces prescriptions religieuses et morales auxquelles servait de préface la description du temple restauré sur la montagne sainte. C'est assez pour lui d'avoir tracé le dessin d'un cadre monumental qui, par l'ampleur de son contour et la commodité de ses divisions, se prête à la célébration de ces cérémonies qui vont être rétablies plus pompeuses qu'elles ne l'avaient jamais été; pour tout ce qui est accessoire, il suffira de rappeler à la vie ce qui existait autrefois. Seuls les autels tiennent de trop près au culte pour que le prophète ne prenne pas sur lui d'en fixer la place et les dimensions; le reste, ornements de toute espèce, appliques, meubles, il ne s'en inquiète pas; on en demandera le modèle à la mémoire de ceux qui ont vu le temple encore pourvu de ce riche appareil, et peut-être, échappant à la ruine de Babylone, enfin vaincue et humiliée à son tour, les instruments et les vases jadis arrachés au temple reviendront-ils de l'exil avec les enfants d'Israël. Pour compléter l'image que nous avons eu la hardiesse d'évoquer, nous nous reporterons donc au temple de Salomon; nous irons y contempler les œuvres d'art qu'y avait réunies la munificence de son fondateur, et quand nous ferons effort pour en retrouver la forme et l'aspect, on ne pourra nous accuser de perdre de vue ce temple idéal où, dans la Jérusalem future, elles devaient venir reprendre leur place autour du parvis intérieur.

L'ensemble que nous venons de décrire se compose de deux parties très distinctes : d'une part, le temple proprement dit, et, de l'autre, le cadre qui l'entoure, ses dépendances. Le temple n'est pas, comme

l'église ou la mosquée, un lieu de réunion pour les fidèles. Les prêtres seuls entrent dans le sanctuaire, pour le nettoyer et l'entretenir, pour y offrir le sacrifice; ils s'arrêtent d'ailleurs au seuil du *debir*, de la chambre obscure qui est censée servir plus particulièrement de résidence à Iahvé. L'unique visiteur qui en soulève le rideau, c'est le grand prêtre, et encore n'y met-il le pied qu'une fois par an. Le temple, c'est « la maison de l'Éternel », où Salomon et Ézéchiel l'ont vu, après la consécration de l'édifice, descendre sous forme de nuée, s'annonçant par le grondement du tonnerre[1]. Peu importait que cette maison fût petite, qu'elle n'occupât sur le terrain qu'une faible partie des spacieuses terrasses créées par un si puissant effort; elle n'en avait pas moins un tout autre caractère et une tout autre importance que les bâtiments de toute espèce qui l'entouraient, magasins, sacristies, logements destinés à la foule des prêtres et des serviteurs, portiques encadrant de vastes cours, portes monumentales avec leurs corps de garde et leurs amples pylônes. Aussi, dans le temple de Salomon et des rois de Juda comme dans celui d'Ézéchiel, le luxe de l'ornement paraît-il avoir été très inégalement réparti entre le sanctuaire et les différentes constructions qui l'encadrent. Tous les écrivains que nous avons cités, les auteurs des *Rois* et des *Chroniques* comme le prophète de l'exil, insistent avec complaisance sur l'opulente décoration du *debir*, du *hécal* et de son vestibule, tandis qu'ils ne nous disent rien de celle des annexes, alors même qu'ils en indiquent avec le plus de détail la disposition et les dimensions. Le seul renseignement de ce genre que nous trouvions dans Ézéchiel a trait aux palmiers sculptés sur les piliers des portes de l'une et l'autre enceinte (Pl. IV)[2]. Rien d'ailleurs qui nous autorise à supposer que les bois et les métaux de prix aient été employés à parer de riches revêtements ces galeries et ces entrées dont les parois étaient chaque jour frôlées au passage par des milliers de visiteurs; à plus forte raison n'avait-on pas eu recours à ces matériaux coûteux pour les cuisines, les boucheries, les lavoirs et les vestiaires.

Rien, en revanche, n'avait été épargné pour les ustensiles qui figuraient, à un titre quelconque, dans les cérémonies mêmes du culte. Qu'ils fussent fixes comme les autels et les tables à offrandes ou mobiles comme les candélabres et les vases à eau ou à parfums, tous ces objets, c'étaient les meubles de Iahvé; matière et travail, il fallait que tout y fût en rapport avec la somptuosité de l'habitation qu'ils garnissaient, avec la dignité du maître auquel ils étaient censés appartenir. Ces accessoires, groupés dans le sanctuaire ou, devant lui, dans le parvis des prêtres, avaient donc été aussi soignés que les plafonds, que les lambris, que les parquets du temple, que les figures qui le décoraient. Placés plus en vue que les ornements qui font corps avec l'édifice, ils ont, semble-t-il, attiré davantage encore l'attention des contemporains; c'est eux que le chroniqueur décrit de la manière la plus circonstanciée; la tradition y reconnaissait des œuvres authentiques du seul artiste dont elle eût conservé la mémoire, de cet Hiram-Abi que le roi de Tyr avait mis aux ordres du roi de Jérusalem.

On s'explique l'impression que ces ouvrages ont produite sur les contemporains; par leurs grandes dimensions comme par leurs dispositions compliquées, ils étaient comparables aux plus beaux travaux du même genre qu'eussent produits l'Égypte et l'Assyrie. Dans le domaine de l'art industriel, les Phéniciens rivalisaient d'adresse avec les peuples dont ils avaient pris les leçons; ils étaient bien près d'égaler leurs maîtres. En revanche, la décoration architecturale ne paraît pas avoir jamais été, dans les édifices de Tyr et de Sidon, ce que nous l'avons vue dans ceux de Thèbes et de Ninive, la représentation brillante et variée de tout un monde d'hommes et de dieux, des événements contemporains et de la part qu'y prennent les puissances célestes. Ici particulièrement, l'ornemaniste devait avoir peine à éviter une certaine pauvreté. Sans doute, dans la Jérusalem de David et de Salomon, les images n'étaient pas encore proscrites d'une manière absolue, comme elles le seront plus tard par la loi dite de Moïse. Dans le Saint des Saints, comme dans le parvis des prêtres, partout on aperçoit des figures ailées et composites, analogues à celles que

1. *I Rois*, viii, 10-12. Ézéchiel, xliii, 1-8.
2. Ézéchiel, xl, 16, 31, etc.

nous avons si souvent rencontrées en Égypte et en Mésopotamie; des bœufs servent de supports aux bassins de bronze; des lions sont ciselés sur leurs faces; mais le maître du sanctuaire, Iahvé, n'a pas de forme définie; il se refuse à paraître sous les traits de l'animal ou même sous ceux de l'homme, et il cherche à se distinguer ainsi de tous ces dieux des nations voisines avec lesquels son peuple tend toujours à le confondre. Ce ne sont pas là des conditions favorables au développement de la sculpture; elle ne pouvait occuper dans le temple qu'une place très restreinte.

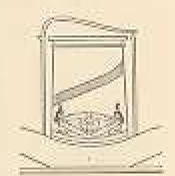
Le *debir* contenait pourtant deux statues colossales, celles de deux *keroûbs*, hauts de 10 coudées[1]. Nous n'avions pas à les restituer, puisqu'elles étaient renfermées dans le *debir*, qui n'est pas visible dans nos planches X et XI; mais celles-ci montrent comment nous nous sommes représenté le *keroûb*, d'après les nombreuses allusions qui y sont faites dans les livres juifs. Ce *keroûb* a les ailes d'un oiseau et le corps d'un quadrupède. C'est une sorte de coursier divin qui transporte Iahvé, avec la rapidité de l'éclair, à travers l'espace[2]. Tantôt il lui sert de monture[3]; tantôt il traîne son char[4]. Ce devait donc être quelque chose comme le cheval ou plutôt comme le taureau ailé des Assyriens; Ézéchiel donne à ses *keroûbs* les pieds du taureau; quant à leurs ailes, il en est question dans presque tous les passages où ils sont mentionnés. Ce qu'il est plus difficile de savoir, c'est quelle tête on mettait sur ce corps. Dans le temple d'Ézéchiel, « chaque *keroûb* avait deux faces, une face humaine vers le palmier d'un côté, et une face de lion vers le palmier de l'autre côté; ainsi c'était sculpté sur tout le temple tout autour[5] ». Le prophète se borne-t-il ici à reproduire ce qui existait dans le premier temple, ou bien ne cherche-t-il pas à enrichir sur ce modèle en compliquant l'image? On serait d'autant plus tenté de croire à cette sorte d'hyperbole qu'elle est bien dans le goût d'Ézéchiel. Au début de son livre, racontant sa première vision, il met en scène des *keroûbs* qui ont, cette fois, quatre faces, une face d'homme, une de lion, une de taureau et une d'aigle[6]. Le peintre ou le sculpteur eût été bien embarrassé pour exécuter, pour réaliser ce monstre à quatre faces. De pareilles conceptions conviennent mieux à la poésie qu'à la plastique; celle-ci veut des thèmes plus simples, et peut-être les *keroûbs* du premier temple n'avaient-ils qu'un seul visage. Ce visage, quel était-il? Les *Rois* et les *Chroniques* ne nous disent pas quel parti avaient pris à ce sujet les ouvriers de Salomon; mais n'est-ce pas la face humaine que l'Égypte et l'Assyrie ont attribuée, comme la plus belle et la plus expressive qu'il y ait sur terre, au sphinx et au taureau ailé? Il y a donc tout lieu de croire que les *keroûbs* du temple salomonien avaient visage d'homme; c'est tout ce qu'a gardé du type oriental et primitif le *chérubin* de la peinture moderne, cet enfant souriant et joufflu qui tient une si grande place dans les tableaux de sainteté[7].

Si l'on ne peut rien affirmer au sujet des traits qu'il convient de prêter aux *keroûbs*, on se rend du moins compte du rôle qu'ils jouaient dans le réduit le plus intime du temple; on devine leur attitude et le motif qui naissait du rapprochement de ces grandes ailes, longues de 5 coudées. Chaque *keroûb* en avait deux, dont l'une allait toucher la paroi latérale du sanctuaire, tandis que l'autre était étendue au-dessus de l'arche, et formait ainsi la moitié d'une sorte de dais qui couvrait de son ombre le coffre sacré. Cette disposition est ingénieuse et d'un effet heureux; mais ce n'est pas l'artiste phénicien qui l'a inventée; elle lui a été suggérée par l'art égyptien, qui, sur ses plafonds et surtout sur ses sarcophages et ses boîtes à momie,

1. *I Rois*, vi, 23-29; *II Chroniques*, iii, 10-13.
2. Ézéchiel, i, 14.
3. *Psaumes*, xviii, 11.
4. Ézéchiel, i, 19; x, 16; xi, 22.
5. *Id.*, xli, 19.
6. *Id.*, i, 10.
7. L'étymologie du mot *keroûb* reste obscure pour les hébraïsants; la plupart d'entre eux le rattachent pourtant à un verbe *kérab*, qui exprime l'idée de creuser un sillon; le *keroûb*, si ce mot vient en effet de cette racine, ce pourrait être ou l'oiseau qui fend l'air, ou le bœuf qui, attaché à la charrue, déchire la surface du sol. On a aussi rapproché ce nom de celui que porte en grec un autre être imaginaire, le griffon γρύψ, γρυπός; le mot γρύψ paraît dériver de la même racine, qui, avec le sens de *saisir*, se retrouve dans le sanscrit *grâbh* et dans l'allemand *greifen*. On s'est demandé, à ce propos, si le terme *keroûb* ne serait pas d'origine perse, si les Juifs ne l'auraient pas emprunté, pendant la captivité ou même avant, à la nomenclature mythologique de la Mésopotamie, où avaient déjà pu se mêler de bonne heure des éléments iraniens.

aimait à grouper ainsi deux à deux, debout ou assises, des figures ailées dans lesquelles on reconnaît Isis ou Nephtys. Quelquefois les ailes y sont déployées dans le sens horizontal, comme celles dont sont pourvus le scarabée symbolique ou le disque solaire flanqué d'uræus[1]; ailleurs, au contraire, la pointe de l'aile gauche est tournée vers le sol, tandis que celle de l'aile droite se dresse vers le ciel, et la figure opposée présente l'arrangement inverse[2] (fig. 27). C'est probablement ainsi qu'étaient disposés les *keroûbs* du sanctuaire, leur aile levée allant remplir l'angle compris entre le mur et le plafond, et l'aile baissée venant presque toucher le dessus de l'arche. Le col des *keroûbs* avait été fléchi, de manière qu'ils eussent le visage tourné vers l'entrée[3].

Cette image du *keroûb*, qui occupait une place si en vue dans le Saint des Saints, reparaissait partout dans le Saint, brodée sur le rideau qui séparait les deux pièces, ciselée sur les lambris et sur les battants des portes. Ce type se prêtait à plus d'une substitution, comportait de nombreuses variantes. Ce qui permettait ici à l'ouvrier de suivre plus librement son caprice et de compliquer au besoin la figure, c'était qu'il n'avait plus, dans le reste de l'édifice, à la sculpter en ronde bosse; partout ailleurs que dans le *debîr*, la décoration ne se composait que d'un placage de bois et de métal où l'ornement ne pouvait avoir qu'un très léger relief; peut-être même, dans certaines parties, n'était-il indiqué que par un contour gravé à la pointe et par des contrastes de ton, provenant de la différence des matières employées. Dans l'intérieur du temple, comme le marque avec insistance le chroniqueur, « tout était en cèdre, on ne voyait pas la pierre[4] ». Planchers, plafonds, parois, autels, tout était fait de belles planches lisses tirées des arbres qu'avaient fournis les forêts du Liban; les battants des portes étaient en bois d'olivier sauvage. A l'aide de nos souvenirs d'Égypte et d'Assyrie, nous pouvons nous faire une idée de la manière dont étaient distribués sur ces surfaces les ornements que mentionnent les textes bibliques; les *keroûbs* étaient sur les lambris, « chaque fois un palmier entre deux *keroûbs*[5] ». Les figures qui se font pendant sont ici affrontées, comme en Assyrie et en Phénicie, et non adossées, comme en Égypte; le palmier qui les sépare joue là le rôle dont s'acquittent, dans beaucoup de groupes décoratifs que nous avons étudiés, une rosace, une palmette, une colonne, un personnage interposé[6]. Palmiers et *keroûbs* remplissaient le champ de la paroi; les courges ou coloquintes, fruits de forme ovale, et les fleurs dont parle le texte, mêlées à des feuillages qui en étaient l'accompagnement naturel, composaient des guirlandes qui trouvaient leur place dans les corniches et dans les plafonds[7].



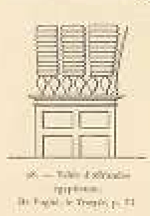
27. — [illegible]. De Vogüé, *le Temple*, p. 35.

Cette ornementation, qui tire tous ses motifs du règne végétal, ce sera la seule qui, après le retour de la captivité, trouvera grâce devant l'orthodoxie juive. Nous en connaissons le principe et les thèmes courants par les monnaies des princes asmonéens et par des sépultures qui, creusées dans le roc près de Jérusalem, paraissent dater d'une époque très voisine du commencement de notre ère; mais ce serait commettre un anachronisme que d'introduire sans aucun changement, dans une restauration du temple des rois de Juda, les formes que donnent des monuments d'un âge très postérieur, les feuilles et les fruits gravés sur des pièces contemporaines des Séleucides et des empereurs romains, les rinceaux qui décorent les cuves de pierre, tirées du prétendu *Tombeau des rois*, que possède aujourd'hui le Louvre. Si, sur ces médailles comme sur ces sarcophages, le choix des motifs est dicté par un scrupule de conscience et par une prescription religieuse, le faire des ornements s'y ressent des exemples du style grec, qui, depuis la conquête macédonienne, a commencé à prévaloir en Syrie. Dans les frises du temple salomonien, la plante ne devait pas

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 812; fig. 524 et 543.
2. *Ibid.*, t. I, pp. 806 et 807; fig. 551 et 552.
3. *II Chroniques*, III, 13 : « Ils étaient debout sur leurs pieds et regardaient la salle. »
4. *I Rois*, VI, 9.
5. Ézéchiel, XLI, 18.
6. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 767-768.
7. *I Rois*, VI, 29.

être rendue avec cette liberté qui n'exclut pas la fidélité de la copie. L'exécution était plus conventionnelle; on se représente volontiers ici quelque chose d'analogue à ces bouquets de fleurs alternativement épanouies et fermées, à ces feuillages traités d'une manière systématique, que nous avons rencontrés si souvent dans les monuments orientaux. Comme l'ouvrier qui, dans les ateliers de Tyr et de Sidon, ciselait les coupes de métal, le sculpteur sur bois qui avait décoré la maison de Iahvé s'était sans doute bien plus inspiré de la tradition que de la nature; celle-ci n'intéressait pas un art déjà vieilli et tout à la routine, comme l'était celui de la Phénicie. C'est plus tard que naîtra *l'art judaïque*, celui dont relèvent ces monnaies, ces hypogées, ces sarcophages auxquels nous avons fait allusion. Lorsque, à Jérusalem, l'ornemaniste se verra enfermé, par un préjugé impérieux, dans le cercle étroit de la décoration végétale, il sera forcé d'étudier de plus près la flore indigène, et celle-ci lui fournira des éléments très variés qui, malgré la précision un peu sèche de son ciseau, donneront à maints de ses ouvrages un aspect assez riche et très particulier, on peut même dire quelque beauté.

Sous les premiers rois de Juda, c'était à peine si les Juifs commençaient à se distinguer de leurs voisins par le caractère spécial de leurs croyances; celles-ci n'avaient pas encore abouti à ce rigorisme ennemi des images qui trouvera son expression dans le style national dont nous venons de définir l'esprit. Aucune école locale n'avait encore pu se former; c'était la pure technique phénicienne que Salomon importait à Jérusalem, et personne n'y trouvait à redire. On remarque ici l'emploi constant de l'un des procédés dont cette industrie tirait le plus grand parti: dans la décoration du temple, l'ouvrier avait prodigué des applications de métal qui lui donnaient d'heureux effets de couleur; il avait couvert de feuilles d'or, fixées par des clous, les principaux de ses ornements, les palmiers, par exemple, et les *keroûbs*; ceux-ci se détachaient ainsi en clair sur le brun jaune des lambris de cèdre[1]. Le parquet même, tout en cyprès, était doré[2]; il est vraisemblable que cette dorure n'était que partielle; peut-être un filet d'or cachait-il les joints; d'ailleurs des tapis, étendus sur le sol là où passaient les prêtres et les gens de service, empêchaient que le pied usât ces ornements. Des chaînettes de la même matière retenaient le rideau qui pendait devant la porte du sanctuaire[3]; l'autel en bois de cèdre ou *autel des parfums*, qui se dressait devant cette clôture, était aussi tout garni de plaques d'or[4]. Les teintes sombres de toutes ces belles planches veinées et soigneusement polies faisaient ressortir les tons vifs et gais du métal, qui brillait même dans le demi-jour de ce sanctuaire discrètement éclairé; le soir, il réfléchissait les feux des lampes. La nuit comme en plein midi, cet ensemble devait charmer l'œil par une riche et sévère harmonie.



28. — Table d'offrandes égyptienne. De Vogüé, le Temple, p. 33.

Le mobilier du temple avait le même caractère que ces revêtements de bois et de métal qui formaient à l'intérieur la cage de l'édifice; il était fait des mêmes matières et orné dans le même goût. Outre l'autel déjà mentionné, il y avait là une table, sur laquelle on plaçait, chaque semaine, les pains dits *de présentation*[5]. Cette table était en bronze ou en bois doré; on peut s'en représenter la forme d'après les tables d'offrandes si souvent figurées dans les bas-reliefs égyptiens. En voici une tirée d'une stèle de *Tell-el-Amarna* (fig. 28); on y voit des pains empilés au-dessus de vases de vin. La table qui est sculptée, dans le fameux bas-relief de l'Arc de Titus, parmi les dépouilles de Jérusalem, est celle qui remplissait cet office dans le temple d'Hérode; mais il semble qu'au cours des siècles on en ait un peu rajeuni la forme.

1. *I Rois*, vi, 28: « Et il revêtit d'or les *keroûbs*. » De même, à propos des battants de la porte (v, 32): « Il y fit sculpter des figures de *keroûbs*, de palmiers et de fleurs, et les revêtit d'or, en mettant l'or sur les *keroûbs* et sur les palmiers. » Voir encore v, 35.
2. *I Rois*, vi, 30.
3. *I Rois*, vi, 21.
4. *Ibid.*, vi, 22.
5. *I Rois*, vii, 48. Les *Chroniques* (*II*, iv, 8) parlent de dix tables dressées dans le sanctuaire, cinq à droite et cinq à gauche. Reuss (note au verset 19) croit à une confusion; il y avait peut-être là une grande table, en arrière de l'autel, et des plus petites sur les côtés, qui servaient à d'autres usages.

A la table sont attachées les trompettes qui appelaient aux cérémonies religieuses les adorateurs de Iahvé.

Cette même pièce renfermait encore dix candélabres, rangés cinq à droite et cinq à gauche[1]. Nous ne nous servons pas ici du mot *chandeliers*, qu'emploient nos versions de la Bible; c'est qu'il s'agit de supports sur lesquels étaient posées de petites lampes à huile, comme celles dont se servaient les anciens. Les candélabres du temple avaient six bras, disposés en éventail autour d'une tige centrale; de là l'expression de *chandeliers à sept bras* qui est consacrée par l'usage. Cet ustensile, avec sa forme traditionnelle, avait passé du premier au second et au troisième temple; on le trouve aussi figuré dans le bas-relief romain, avec les fleurons qui formaient le bout de ses branches, avec les animaux chimériques qui en décoraient le pied[2]. On l'a rencontré, avec un dessin un peu différent, sculpté sur les murs des synagogues antiques; enfin c'est lui qui, dans les cimetières juifs de l'Italie et d'autres lieux, indique, à l'époque romaine, les tombeaux des enfants d'Israël; il y paraît comme le symbole de leur foi et de leur espérance, comme une allusion à ce temple détruit que l'on compte voir se relever un jour sur la montagne sainte.

Outre ces meubles d'assez grande dimension, il y avait là toute une série d'ustensiles de moindre importance, mais sans doute façonnés avec le même soin et dans le même esprit, « la corolle », c'est-à-dire des sortes de bobèches qui terminaient les bras des candélabres, « les lampes et les mouchettes en or, puis les cruches, les couteaux, les jattes, les plateaux et les éteignoirs en or fin[3]. » Pour se faire une idée de la facture de tous ces instruments, on n'a qu'à chercher, dans les suites orientales de nos musées, les petits objets qui ont pu servir à des usages analogues, ceux qui proviennent des tombes égyptiennes ou cypriotes. Même observation pour les cendriers, les pelles et les coupes, qui étaient en airain poli[4]; le chroniqueur les met au compte d'Hiram-Abi, tandis qu'il ne sait pas par qui avait été composée et exécutée la décoration intérieure du temple.

Dans les ouvrages auxquels était resté particulièrement attaché le nom d'Hiram-Abi, plus de bois ni de métaux précieux, plus de dorure. Hiram-Abi était surtout un fondeur et un ciseleur en airain, ce que les Grecs appelaient un *toreuticien*. Il avait établi ses fourneaux et dressé ses moules « entre Succoth et Tséréda, dans la vallée du Jourdain », là où il avait trouvé, le plus près possible de Jérusalem, la terre et le sable dont il avait besoin[5]. Ce fut de cet atelier que sortirent quelques pièces qui, par leur grandeur, par la richesse de leur décor ou par la complication de leur mécanisme, paraissent avoir singulièrement surpris les Israélites; ce peuple, jusqu'alors étranger aux choses de l'art, n'avait jamais rien vu de pareil.

Les principales des œuvres attribuées à Hiram-Abi avaient trouvé place dans la cour des prêtres, qui faisait partie intégrante du temple; elle en était comme le vestibule antérieur, la portion découverte. C'était là que se préparaient celles des cérémonies qui se célébraient dans l'ombre du sanctuaire, là que s'accomplissait, chaque jour, le plus auguste de tous les rites, le sacrifice sanglant, l'immolation des victimes et la combustion de leurs chairs sur l'autel des holocaustes. Aucun des ouvrages que renfermait cette cour n'était aussi admiré que les deux colonnes de bronze dont nous avons défini la place et le rôle; c'est ce que semble indiquer le rang qui leur est assigné en tête de toutes les énumérations[6]. Un autre indice de la réputation dont jouissaient ces colonnes, c'est le fait que chacune d'elles avait son nom, sous lequel la connaissaient les habitués du temple. « Hiram érigea la colonne de droite et l'appela Iakin, et il érigea la colonne de gauche et l'appela Bo'az[7]. »

Pendant plus de trois siècles et demi, ces colonnes sont restées debout devant le seuil du temple. Nous avons cru devoir en essayer une restitution (Pl. IX); mais, qu'il s'agisse du temple même ou des œuvres

1. *I Rois*, vii, 49; *II Chroniques*, iv, 7.
2. Voir le fleuron du titre, où ce chandelier est reproduit d'après de Vogüé, *le Temple*, p. 33.
3. *I Rois*, vii, 49-50.
4. *Ibid.*, 40-50.
5. *II Chroniques*, iv, 17.
6. *I Rois*, vii, 15-22; 40-45; *II Rois*, xxv, 17; *Jérémie*, lii, 17-23; *II Chroniques*, iii, 15-17.
7. Sur l'origine probable de ces noms, voir Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 113-114.

d'art qu'il contenait, les descriptions des écrivains hébraïques présentent, à côté de détails précis, de singulières lacunes. Chroniqueurs ou prophètes n'appellent l'attention que sur ce qui les a frappés eux-mêmes; ils laissent dans l'ombre certaines particularités qu'un homme du métier n'aurait pas manqué de noter. C'est le cas pour les deux colonnes jumelles : on nous en indique la hauteur et le diamètre; on cherche à définir la forme et l'aspect du chapiteau qui les couronnait; on compte jusqu'au nombre des grenades qui les décoraient; mais on ne dit pas si la colonne avait une base, si le fût était lisse ou non. Sur toutes ces questions, il faut pourtant prendre un parti. Ici encore nous avons donc dû beaucoup demander à ces monuments que nous avons étudiés en Égypte, en Assyrie et en Phénicie; c'est là surtout que nous avons trouvé les éléments qui nous ont permis de suppléer au silence des textes; enfin, dans le choix des motifs que nous avons cru devoir adopter, nous avons été guidés aussi par le sentiment des exigences du métal et du caractère des formes que suggère l'emploi exclusif de cette matière.

La première condition à remplir, c'était que la colonne ainsi reconstruite répondît à toutes les données que fournissent à ce sujet les textes bibliques; celles-ci sont éparses dans plusieurs livres de l'Ancien Testament. Il importe que le lecteur puisse juger de la méthode que nous avons suivie dans la mise en œuvre de ces documents; par exception, nous les citerons donc en entier.

Voici le passage le plus important, celui qui renferme, dans la relation des travaux entrepris sur l'ordre de Salomon, la description des deux colonnes : « Et il (Hiram) forma les deux colonnes d'airain; la hauteur de l'une était de 18 coudées, et un fil de 12 coudées embrassait l'autre colonne. Et il fit deux chapiteaux, pour les mettre sur les têtes des colonnes, en fonte d'airain; la hauteur de chaque chapiteau était de 5 coudées. A ces chapiteaux, placés sur la tête des colonnes, il y avait des treillages (ouvrage treillissé, festons, ouvrage en chaînettes), sept à chaque chapiteau[1]. Et il fit les grenades, savoir deux rangées tout autour, au-dessus de l'un des treillages (pour couvrir les chapiteaux qui étaient sur la tête des colonnes); et il en fit de même pour l'autre chapiteau. Et les chapiteaux qui étaient sur la tête des colonnes étaient en forme de nénufar [au vestibule], 4 coudées[2]. Sur les deux colonnes il y avait des chapiteaux, aussi au-dessus, à côté de la partie bombée qui se trouvait derrière le treillage; et les grenades étaient au nombre de 200, en rangées tout autour, sur le second chapiteau.... Et sur la tête des colonnes il y avait un ouvrage en forme de nénufar. Et c'est ainsi que fut achevé le travail des colonnes[3]. »

Dans la récapitulation donnée plus loin des ouvrages dus à Hiram, l'auteur revient aux colonnes, et il en parle plus brièvement, mais d'une manière plus claire : « Ainsi Hiram acheva tous les travaux qu'il avait eu à faire pour le roi Salomon dans la maison de l'Éternel : deux colonnes avec les parties bombées et les chapiteaux, placés sur les colonnes, au nombre de deux, et les deux treillages pour couvrir les parties bombées des deux chapiteaux, placés sur les colonnes; et les grenades, au nombre de 400 aux deux treillages, deux rangées de grenades à chaque treillage, pour couvrir les parties bombées des deux chapiteaux, placés sur les deux colonnes[4]. »

Ces colonnes tenaient tant au cœur de l'historien juif, qu'il y revient à propos de la destruction du temple : « Quant aux deux colonnes, au grand bassin unique et aux trains des bassins que Salomon avait fait faire pour le temple, il était impossible de peser l'airain de tous ces objets. La hauteur de l'une de ces colonnes était de 18 coudées; elle était surmontée d'un chapiteau d'airain haut de 3 coudées, et entouré d'un treillage et de grenades, le tout d'airain... la seconde colonne était toute pareille[5]... sur le treillage[6]. »

1. Les mots placés entre parenthèses ou entre crochets paraissent être des explications marginales, étrangères au texte primitif. Ensuite, comme les passages parallèles ne parlent que de deux treillages en tout, un pour chaque colonne, il y a peut-être une faute dans le mot *sept* (שבעה); on lira *sebka*, un treillage. (Note de Reuss.)

2. Au lieu de nénufar, on traduit communément : *lis*.

3. *I Rois*, VII, 15-22.

4. *Ibid.*, 40-42.

5. Il y a là une lacune dans le texte; il paraît manquer toute une ligne, que nous retrouverons chez Jérémie. Ce qui a disparu, c'est la description détaillée des guirlandes de grenades. (Note de Reuss.)

6. *II Rois*, XXV, 13-17.

Enfin nous retrouvons cette même mention, mais plus développée et plus précise, dans un morceau historique qui nous est arrivé comme appendice aux prophéties de Jérémie : « Quant aux colonnes, la hauteur d'une colonne était de 18 coudées, et un fil de 12 coudées en mesurait la circonférence, et l'épaisseur était de 4 doigts; elle était creuse et surmontée d'un chapiteau d'airain, haut de 5 coudées, et entouré d'un treillage et de grenades, le tout d'airain ; la seconde colonne était toute pareille [et des grenades][1] et les grenades étaient au nombre de 96 sur les faces ; le total en était de 100 autour du treillage[2]. »

De ces textes se dégagent quelques données très simples qui ne sauraient prêter à l'équivoque et à la discussion. La colonne est ronde ; elle a 18 coudées (9 m. 45) de haut, et 23 (12 m. 75) avec le chapiteau. Elle est creuse, et la plaque de bronze qui la constitue a quatre doigts d'épaisseur ou un sixième de coudée (0 m. 086). Le diamètre de ce tube, mesuré sur un point de l'élévation qui n'est pas spécifié, se laisse déduire, par un calcul facile, de la dimension attribuée à la circonférence ; il est de 3 coudées 9/11 (1 m. 983). Quant au chapiteau, il se décompose en deux parties, de 1 et de 4 coudées ; peut-être même, s'il ne faut pas expliquer par une erreur de copiste le chiffre du second livre des *Rois*, cette dernière partie se subdivise-t-elle encore en deux éléments distincts : c'est 3 coudées que ce texte assigne au chapiteau, c'est-à-dire sans doute à ce qui en est le membre le plus saillant et le plus apparent.

Si, après avoir relevé ces cotes, on cherche, dans ces descriptions, les motifs qui donnent au chapiteau son caractère et son originalité, voici ce que l'on constate tout d'abord. La masse principale du chapiteau, celle qui attire le plus l'attention, est globuleuse ; elle est renflée en manière de ventre ; *ventre* est le sens propre du mot que nos traductions rendent par *partie bombée*. En même temps, cette sorte de bulbe ou de boule s'épanouit, par en haut nécessairement, en fleur de nénufar ou de lotus, suivant certains traducteurs, et, selon d'autres, en fleur de lis[3]. Peu importe le nom de la plante : ce qui est certain, c'est qu'il s'agit ici d'une de ces plantes où les divisions de la corolle sont nettement accusées par les profondes échancrures du contour. Ce galbe particulier du chapiteau et cette ressemblance avec une fleur ouverte, voilà les deux traits sur lesquels nos auteurs appuient le plus fortement ; mais il y en a encore deux autres qu'ils signalent de manière à ne pas laisser place au doute. Autour de la partie bombée il y a ce que le texte appelle le *treillis*, c'est-à-dire un ornement dont le relief dessine, sur le nu de la panse, une façon de réseau, un lacis à mailles plus ou moins larges. Enfin il y a sur chaque chapiteau 200 grenades, et celles-ci sont disposées en files qui font ainsi l'office d'un double collier. Quelque forme que l'on attribue au chapiteau, il y a lieu de tenir compte de celui de nos textes qui en mentionne les *faces*, auxquelles il attribue 96 grenades, « le total en étant de 100 tout autour du treillis ». C'est donc 4 grenades qui occupent une situation particulière ; l'idée qui se présente d'elle-même à l'esprit, c'est que ces 4 grenades, plus grosses que les autres, ont leur place indiquée aux points où se rencontrent les lignes qui dessinent les différentes faces. Il y a 4 de ces grenades hors rang ; on peut en conclure que le chapiteau offrait quatre divisions bien marquées.

Tels sont les éléments du problème à résoudre. Notre planche IX présente la solution que nous avons cru devoir adopter ; celle-ci paraît répondre, mieux qu'aucune des restitutions qui ont été tentées, aux conditions posées par les textes bibliques ; elle a aussi l'avantage d'offrir un type plus riche et plus original, qui répond mieux à l'idée que l'on est en droit de se faire des pratiques et du goût de l'art phénicien.

On a volontiers prêté au chapiteau de ces deux colonnes la forme d'une corbeille, forme que l'on empruntait aux temples de la vallée du Nil[4]. Or la Phénicie, tout en ayant beaucoup pris à ses voisines,

1. Ces mots ne peuvent provenir que d'une erreur de copiste, à moins qu'on ne veuille dire que ce sont les restes tronqués de quelque phrase perdue. (Note de Reuss.)

2. Jérémie, LII, 21-23. Nous ne citerons pas le texte de *II Chroniques*, III, 15-17, et IV, 12-13, qui n'est qu'un résumé très sec du passage des *Rois*.

3. La description des *Rois* y revient par deux fois et se résume en quelque sorte dans ce mot, par lequel elle se termine : « Et sur la tête des colonnes il y avait un ouvrage en forme de nénufar. » (v. 21.)

4. De Vogüé, *le Temple*, pl. XIV.

ne se confond pourtant ni avec la Chaldée ni avec l'Égypte : ici, comme dans le plan et l'élévation du temple, il devait y avoir autre chose qu'à Karnak et à Louqsor. Dès que l'on entre dans le détail, on y rencontre matière à des objections plus décisives. Il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver à ce chapiteau une ressemblance même lointaine avec la fleur du lis ou du nénufar. Dans l'une et dans l'autre, la corolle se partage en pétales plus ou moins profondément découpés, dont il n'y a pas trace dans le rebord uni qui surmonte et termine la corbeille : il n'y a rien là qui réponde à ces *faces* ou côtés dont le texte fait une mention formelle. D'ailleurs on est ainsi conduit à ne voir dans la *partie bombée* qu'un tore interposé entre le chapiteau proprement dit et le fût ; c'est sur ce tore que l'on étend le treillis, sur une moulure où il ne peut avoir qu'un développement assez restreint, ce qui ne paraît pas en rapport avec l'insistance que met l'annaliste à signaler cet ornement. Voici enfin une dernière difficulté : tout ample qu'on le suppose, le tore ne saurait avoir un diamètre très supérieur à celui du fût. Placé à la base du chapiteau, il en occupe la partie la moins large, et, par un nécessaire effet de cette disposition, la ligne circulaire sur laquelle sont rangées les grenades n'est pas beaucoup plus développée que celle qui nous est donnée comme la circonférence du fût ; c'est à peine si elle la dépasse d'une coudée. Les 100 grenades, en admettant même qu'elles se touchent, n'ont donc chacune guère plus de 6 centimètres dans leur plus grande largeur ; à la hauteur où elles sont placées, à 10 mètres et plus au-dessus du sol, l'aspect de l'ensemble du motif doit être à peu près celui d'une de ces baguettes de perles qui tournent autour du gorgerin de la colonne ionique. Supposez ces ornements exécutés et disposés comme ils le sont sur toute la rondeur du cercle, on ne trouve aucun point de repère. Toutes les perles sont pareilles, et par là même elles se confondent pour l'œil : celui-ci ne saurait où commencer et où finir son calcul.

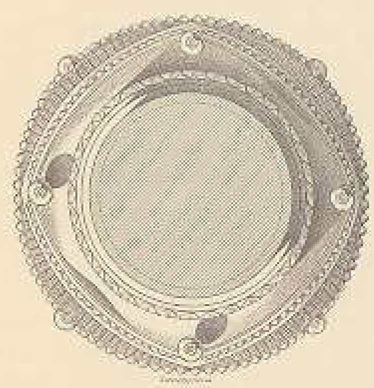
Au contraire, le type ici adopté ne prête à aucune de ces critiques. Ce qui en a suggéré l'idée, c'est surtout un chapiteau, de forme sphéroïdale, que nous avons rencontré en Assyrie[1] ; ce sont les deux zones d'ornements géométriques et curvilignes qui décorent ce chapiteau et une base que nous en avons rapprochée, semblables à des festons dont les mouvements se contrarieraient[2]. Le chapiteau de nos colonnes de bronze a bien cette forme bombée, ce *ventre* que lui attribue l'auteur des *Rois* ; en même temps, grâce aux brisures de la ligne que décrit son contour supérieur, il offre, à son sommet, l'apparence d'une fleur largement ouverte, d'une fleur à quatre pétales. Ceux-ci, par leurs échancrures, dessinent les faces dont il est question dans Jérémie, faces symétriques entre lesquelles il est dès lors facile de partager les 96 grenades de chaque rangée ; dans chacun des angles qui se creusent entre les pétales, on place une grenade complémentaire, plus grosse que les autres ; située au point d'intersection, celle-ci sert à mieux accuser les divisions de la corolle. Cet arrangement a encore un autre avantage : la ligne brisée étant nécessairement plus longue que celle qui ne l'est pas, on se trouve avoir ainsi, pour y répartir les grenades, une surface plus grande que celle qui serait donnée par toute autre combinaison, et, par suite, on peut donner à tous ces corps un plus fort volume ; le détail en devient plus visible, malgré l'élévation de la colonne, et le compte en est plus aisé ; il suffit de le faire pour une des faces, et le plus simple des calculs fournit le total que nous a transmis l'historiographie hébraïque. Les deux plans ci-joints (fig. 29 et 30) concourront à faire comprendre l'économie du système que nous avons adopté.

Dans cette disposition, ce n'est plus sur une moulure secondaire, comme le tore, que se développe le treillis ; il vient recouvrir tout le champ de la *partie bombée* qu'encadre, par le haut et par le bas, le double cordon de grenades. Comme il occupe plus d'espace, les mailles s'élargissent ; le réseau qui les forme prend une saillie plus franche ; cet ornement acquiert ainsi une valeur décorative qui est mieux en rapport avec l'importance que lui attribue la description. La grenade est bien un ornement phénicien ; sur ces stèles carthaginoises, dressées en l'honneur de *Tanît face de Baal*, que nous possédons maintenant en si grande

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 217 et 223 ; fig. 74.
2. *Ibid.*, pp. 223-224 ; fig. 82 et 83.

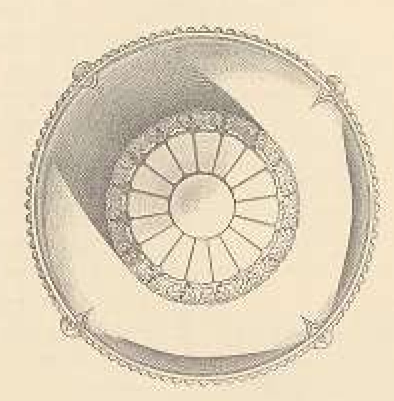
quantité, le lapicide a plusieurs fois représenté des colonnes isolées, semblables à Iakin et Bo'az, qui portent à leur sommet une ou plusieurs grenades (fig. 31). Ce fruit avait un sens symbolique; les nombreux pépins qu'il renferme étaient l'emblème de la vie et de sa puissance de renouvellement.

Avec le parti que nous avons pris, on s'explique aussi très bien les différentes indications de hauteur





29. — Projection du chapiteau à la hauteur de l'astragale. Restitution de Ch. Chipiez.



30. — Projection supérieure du chapiteau. Restitution de Ch. Chipiez.

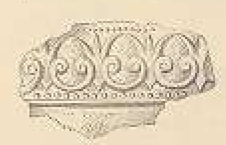
que renferment les textes. Le plus explicite de ceux-ci assigne au chapiteau d'abord cinq, et plus loin quatre coudées; des termes mêmes de ces passages il résulte que la première cote s'applique à l'ensemble, et la dernière à la partie de cet ensemble qui fait particulièrement songer à une fleur. Il y a donc au-dessous du chapiteau un membre secondaire, d'une coudée de haut. Au-dessous, ce ne pourrait guère être qu'un tore, employé comme transition entre le fût et le chapiteau; mais, étant donnée la forme que celui-ci a reçue dans notre restitution, ce mode de liaison devenait inutile, et il convenait plutôt de chercher un motif qui terminât d'une manière heureuse la colonne. Ce motif, nous croyons l'avoir trouvé dans l'espèce de fleuron ou de bouton hémisphérique qui se superpose au chapiteau; le tour de ce bouton est orné de ces pétales de lotus dont les décorateurs phéniciens ont fait un si fréquent usage. Il a une coudée de haut; il y en a quatre entre son bord inférieur et la naissance du chapiteau, ce qui répond à la coudée du livre des *Rois;* quant à la fleur, elle a trois coudées, ce qui concorde avec les chiffres donnés par les *Chroniques.*



31. — Stèle punique. Bibliothèque Nationale.

Le fût nous retiendra moins longtemps; il y a lieu pourtant ici encore de justifier notre interprétation. Nos prédécesseurs ont esquivé la difficulté; ils ne se sont occupés que du chapiteau; quant au fût, ils se sont contentés d'en indiquer la naissance; mais, au peu qu'ils en montrent, on voit qu'ils le supposent lisse. S'ils avaient entrepris de restituer l'ensemble de la colonne, ils auraient sans doute été les premiers à sentir les mauvais effets de cette disposition; le contraste aurait été choquant entre la pauvreté de ce long tube sans ornement et la complication du chapiteau qu'il aurait porté à son sommet. Là aussi, le fût devait donc avoir sa décoration; mais celle-ci, il faut bien l'inventer tout entière; il n'y a pas un mot, dans les textes, qui permette d'en deviner le caractère. L'archéologue a donc le champ libre; seulement il devra choisir des motifs qui, comme ceux du chapiteau, soient tout ensemble dans l'esprit de la matière d'où ils seront tirés et dans la tradition, dans le sentiment de l'art phénicien.

Il est dit que les chapiteaux étaient fondus à part; on sera peut-être tenté d'en inférer que le reste de la colonne était tout d'une pièce. Cependant, quelque habiles que l'on suppose les artisans phéniciens, il est difficile de croire qu'ils aient entrepris de couler ainsi d'un seul jet un cylindre de plus de 9 mètres. Il était bien plus aisé d'exécuter et de monter la colonne par tambours; ce procédé simplifiait toutes les phases de l'opération. Les joints auront été dissimulés par des ceintures de métal, où l'on a pu donner une valeur décorative aux têtes des gros clous qui servaient à réunir les tambours; mais une ornementation où auraient dominé les bandes horizontales aurait rapetissé la colonne; cet effet d'optique est bien connu. Il fallait donc trouver les éléments d'une ornementation verticale qui conduisît l'œil jusqu'au chapiteau et qui donnât au fût plus de sveltesse; c'est ce que nous avons cherché, sans recourir pourtant à la cannelure; celle-ci ne se rencontre pas d'ordinaire dans la colonne assyrienne. Au bas du fût, nous avons dessiné des formes végétales d'où sortent des tiges qui passent par-dessus les ceintures horizontales et qui viennent s'épanouir en fleur sous le chapiteau; elles créent et elles limitent ainsi des faces qui, dans la partie inférieure de la colonne, sont toutes garnies par des ornements gravés à la pointe; au-dessus du premier tambour, ceux-ci ne remplissent plus qu'un compartiment sur deux; dans l'autre, le métal demeure lisse. Le motif que nous avons choisi pour décorer ces champs est cette espèce de palmette, d'un usage si fréquent en Phénicie, qu'on l'a quelquefois appelée la *palmette phénicienne*[1]. Quant à l'ornement végétal d'où s'élancent les tiges, les exemples n'en sont pas rares; nous citerons notamment une bande de bronze, travaillée au repoussé, qui a été recueillie à Olympie, parmi d'autres débris du même métal où l'on sent partout dans le décor l'influence de l'art oriental (fig. 32)[2]. La fleur de lotus se rencontre souvent aussi sur les stèles puniques de Carthage. Toute cette ornementation, ciselée à plat ou d'une saillie très légère, laisse apercevoir le nu du bronze; malgré son élégance, elle reste assez sobre pour ne pas écraser celle du chapiteau.



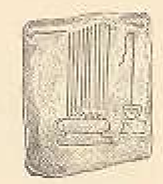
32. — Fragment d'un meuble de bronze trouvé à Olympie.

Notre colonne a une base, et cette base est plus ample et plus compliquée que la base égyptienne, qui n'est autre chose qu'un disque interposé entre le sol et le fût. L'idée que nous nous sommes faite du chapiteau nous conduisait à chercher le prototype des colonnes d'Hiram plutôt du côté de la Mésopotamie que du côté de l'Égypte; or, en Chaldée et en Assyrie, la colonne a toujours une base, une base qui ne le cède guère en importance au chapiteau lui-même, dont elle est quelquefois l'exacte répétition[3]. Même observation pour la colonne de Persépolis, qui continue ce que l'on peut nommer la tradition asiatique. Enfin, sur les stèles puniques, on voit représentées des bases qui, tout grossièrement figurées qu'elles soient, paraissent offrir un profil analogue à celui qu'offre le pied de notre colonne (fig. 33). Voici donc de quelle manière nous avons composé notre base : elle se rattache au fût par un tore sur lequel sont indiquées des feuilles qui retombent tout autour en collerette, motif dont l'Assyrie et la Phénicie nous ont fourni de nombreux exemples, dans l'ivoire, dans la pierre et dans le bronze[4]. Au-dessous, une gorge renversée qui pose sur un listel et qui donne à l'ensemble de la colonne une très solide assiette. La gorge est sillonnée de cannelures horizontales, semblables à celles qui décorent cette base trouvée à Samos où l'on a reconnu un de ces monuments qui forment la transition entre l'art asiatique et l'art grec[5]. Ces cannelures de la base samienne ont d'ailleurs un autre genre d'intérêt : elles rappellent les stries que l'on obtient en présentant à une pointe montée sur un tour soit l'argile, soit la feuille de bronze; le tailleur de pierres s'est inspiré là d'un type créé pour une colonne d'airain. Rien n'était donc plus légitime ici que l'emploi de cette forme décorative, et tous les autres ornements que nous avons admis dans cette

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 131; fig. 73, 76, 81, etc.
2. Furtwængler, *Die Bronzefunde aus Olympia* (in-4°, 1880), planche, fig. 3 et p. 44.
3. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 71.
4. *Ibid.*, t. II, fig. 119, 383 et 386; t. III, fig. 80, 81, 84, 630.
5. Ch. Chipiez, *Histoire critique de l'origine et de la formation des ordres grecs*, pp. 267-268.

restitution ont le même caractère. Le métal seul pouvait permettre de suspendre à de minces chaînettes les grenades que nous avons attachées autour de la tête de la colonne. Quant au creux des stries et aux découpures des feuilles, voire même au lacis de mailles qui entourait le chapiteau, tout ceci pourrait, à la rigueur, être imité dans la pierre; mais ce n'est pas sous l'outil des ouvriers qui la travaillent habituellement que sont nés ces motifs; ils sont au contraire de ceux qui conviennent particulièrement au métal.

Après Iakin et Bo'az, ce qui attirait le plus l'attention dans la cour des prêtres, c'était le grand récipient connu sous le nom de *Mer d'airain*, mot à mot *mer fondue*. Nous en avons une description assez précise, qui permet d'en donner une restitution très vraisemblable[1]; on l'aperçoit, ainsi que les *trains mobiles* et l'*autel des holocaustes*, dans notre planche VII. C'était un de ces vastes réservoirs qui avaient leur place marquée dans le péribole de tout temple sémitique et que nous connaissons par le vase d'Amathonte[2]; mais l'ouvrage d'Hiram l'emportait sur la cuve cypriote et par sa matière et par ses dimensions. Au lieu d'avoir été taillé sur place, dans un bloc d'un calcaire assez grossier, il avait été coulé en bronze et transporté sur la colline du temple. Il avait 5 coudées de haut (2 m. 625) et 10 coudées (3 m. 25) d'un bord à l'autre. La circonférence, autour de l'orifice, était de 30 coudées[3]. Le bord, semblable à celui d'une coupe, se repliait à l'extérieur en manière de corolle, comme celui d'une large campanule. Deux rangées de coloquintes décoraient extérieurement la partie supérieure de la cuve, « au-dessous du bord »; mais ces ornements n'étaient pas, comme plusieurs au moins des grenades du chapiteau, travaillés à part; ils avaient été coulés avec le corps même du vaisseau, sur lequel ils ressortaient en une double frise. La plaque de bronze avait ici la même épaisseur que dans les colonnes, un palme ou le sixième d'une coudée (0 m. 086).


35. — Stèle punique. Bibliothèque Nationale.

Pour supports, la vasque avait douze figures de bœufs, elles aussi en fonte d'airain. Ces figures étaient groupées trois par trois, et chacun de ces groupes regardait un des quatre points cardinaux. Les croupes soutenaient le bassin; les têtes, franchement dégagées, se projetaient hardiment en avant. Les bœufs étaient certainement plus grands que nature; autrement, ils n'auraient pas paru capables de soutenir le poids d'un vase qui avait 2 m. 50 et plus de haut, qui contenait au moins 400 hectolitres[4]. L'œil du spectateur aurait eu le sentiment d'une réelle disproportion. Quant au mouvement de ces figures, il y a lieu de se le représenter comme aussi simple que possible; dans chacun des groupes, les corps et les têtes devaient être parallèles. On s'est demandé quelle était la forme de la cuve, hémisphérique, comme dans le vase d'Amathonte, ou cylindrique; cette dernière disposition semble assurer au vaisseau une plus ferme assiette[5]. Autre question, comment remplissait-on ce vaste réservoir? Venait-on y verser, avec des seaux, l'eau puisée dans les amples citernes que renfermait le sous-sol de l'enclos sacré? Ou bien y avait-il un système de conduits mobiles qui permettait, en temps de pluie, de diriger vers la *mer d'airain* les eaux qui s'abattaient sur les terrasses des bâtiments voisins? Des robinets avaient été certainement ménagés vers le bas de la cuvette; ils permettaient de venir à toute heure chercher ici l'eau que l'on employait en si grande quantité pour les ablutions des prêtres et pour le lavage de la chair des victimes[6]. On a quelquefois supposé qu'il y avait dans le parvis des prêtres, sous le roc qui portait l'autel, une source d'eau vive qui aurait approvisionné le temple[7]. C'est, a-t-on dit, cette source souterraine qui,

1. *I Rois*, VII, 23-26.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 280-283 et fig. 211.

3. Comme le remarque Reuss, ces chiffres ne sont pas tout à fait exacts. Un diamètre de 10 coudées en donne 31,40 à la circonférence et une circonférence de 30 coudées n'en donne que 9,55 au diamètre. On s'est contenté d'une approximation en chiffres ronds.

4. Deux mille *bats* (v. 26). On évalue approximativement le *bat* à 20 litres; mais, selon d'autres, il aurait eu plus du double.

5. Il est d'ailleurs possible que, pour donner au récipient un point d'appui central, on ait placé entre les croupes des taureaux un fût que celles-ci dissimulaient presque entièrement aux regards. Dans l'intérieur des taureaux, faits de fonte creuse, il devait y avoir une armature de bronze ou de fer, de fortes tiges métalliques sur lesquelles portait réellement la charge de tout ce poids de métal et d'eau.

6. *II Chroniques*, IV, 6.

7. Stade, *Geschichte*, t. I, pp. 334-335. Celui-ci va jusqu'à croire que le bassin de la *mer d'airain* était peut-être alimenté par des tuyaux qui

dans la vision d'Ézéchiel, s'enfle et grossit jusqu'à devenir un fleuve qui arrose tout le pays[1]; on a allégué aussi le témoignage d'auteurs païens qui paraissent croire qu'il y avait, dans l'enclos du sanctuaire, des eaux jaillissantes[2]; mais ce que ces écrivains en disent peut très bien s'appliquer à ces eaux qu'un aqueduc amenait des environs de Bethléhem, des réservoirs connus sous le nom de *vasques de Salomon.* Une des branches de cet aqueduc, celle qu'on appelle *l'aqueduc supérieur*, alimente encore aujourd'hui les fontaines du Haram. Il n'est pas probable que ces travaux remontent jusqu'aux rois de Juda; mais, exécutés soit par les Asmonéens, soit par Hérode, ils avaient assuré l'approvisionnement du temple bien avant le temps auquel appartiennent les documents qu'on invoque à l'appui de cette conjecture. Quant au ruisseau que le prophète voit naître sous le seuil de la porte orientale du sanctuaire, tout ce qui s'y rapporte a un tel caractère, qu'il n'est vraiment pas besoin de chercher au prodige un point de départ pris dans la réalité; tout est rêve et miracle dans l'apparition et dans le rapide accroissement de ce flot abondant et limpide qui vient changer en un jardin l'aride désert de Juda. Nulle part, dans toute l'ancienne littérature hébraïque, il n'est fait la moindre allusion à une fontaine proprement dite qu'aurait possédée le plateau de Sion, et le Haram ne renferme aujourd'hui rien de pareil. Aurait-on d'ailleurs fait tant de frais pour fondre et pour assembler cette pièce énorme, si l'on avait eu sous la main, fût-ce même au prix de quelques marches à descendre, un trésor d'eaux intarissables et courantes? C'est faute de cette ressource que, là et ailleurs, on a eu recours aux réservoirs artificiels; on a creusé dans le roc la citerne profonde où, mise en réserve pour plusieurs mois, dort une onde fraîche et claire; on a dressé sous le ciel ces bassins dont les larges flancs renferment la provision de la journée, chaque soir presque épuisée et renouvelée chaque matin.

Pour transporter sur divers points de la cour l'eau que l'on allait emprunter à la *mer d'airain*, Hiram avait façonné dix bassins beaucoup plus petits, que le chroniqueur décrit en grand détail[3]; par malheur, cette description est une des parties les plus difficiles de l'Ancien Testament, une de celles où sont le plus nombreux ces termes techniques dont le sens précis échappe aux plus doctes. Voici pourtant ce que l'on devine à travers bien des obscurités et des redites. L'appareil se composait de deux parties distinctes, un train mobile et, par-dessus, un bassin que de solides montants liaient à ce support. Sur quatre roues « semblables à des roues de voiture », était posée une caisse un peu moins haute que large et de forme carrée. Au contraire, le récipient que portait cette base avait un orifice circulaire; c'était une grande écuelle ou une sorte de chaudron; le texte ne dit pas laquelle de ces deux formes il convient de choisir; c'est la seconde que nous avons préférée, comme pour la *mer d'airain* (Pl. VII). Les dix bassins destinés à rouler sur les dalles des cours étaient autant de copies réduites du grand réservoir. Chacun d'eux ne contenait plus que dix *bats* (7 ou 8 hectolitres); mais, quoique ramené ainsi par l'artiste à des dimensions bien inférieures, le type de vase créé avait pu garder ce qui en faisait le caractère, son large bord évasé en manière de calice.

Nous ne nous arrêterons pas à nous demander comment étaient disposées les barres des essieux, ni quelle était la profondeur du vaisseau. Le texte est assez vague pour que l'on puisse en tirer le thème de plusieurs restitutions sensiblement différentes, où l'on trouvera la place de ces lions et de ces bœufs, de ces keroûbs, de ces guirlandes et de ces festons qu'indique le texte.

Les appareils exécutés par Hiram sur ce modèle étaient au nombre de dix; chacun d'eux avait 6 coudées de haut et 4 de côté. On ne nous dit pas à quels offices ils étaient destinés; ce qui paraît le plus

partaient de cette source et qui, cachés dans une sorte de socle, s'ouvraient dans la mer. Comment une eau qui aurait pu monter ainsi à plusieurs mètres au-dessus du plateau aurait-elle disparu pour ne plus sourdre qu'à un niveau très inférieur, sur le flanc de la vallée du *Cédron?*

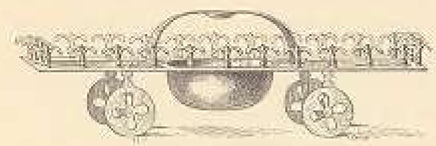
1. Ézéchiel, XLVII.

2. *Fons perennis aquæ*, dit Tacite (*Hist.*, V, 12). De même, le faux Aristéas, dans le chapitre XXIII de la lettre composée sous son nom par un Juif, vers le commencement de notre ère. On en trouvera le texte dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. II, pp. 771-804.

3. *I Rois*, VII, 27-39.

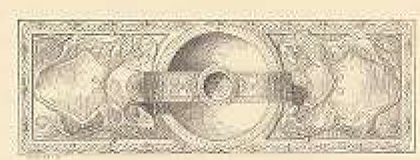
probable, c'est qu'ils avaient été construits surtout en vue du service de l'autel des holocaustes, qu'il fallait laver à grande eau après chaque sacrifice. Quand on les avait roulés tout contre l'autel, le haut du vase se trouvait presque au niveau de la plate-forme sur laquelle se tenaient les prêtres chargés de ce soin; avec un seau attaché au bout d'une perche, ceux-ci puisaient dans le bassin. J'imagine que ces appareils compliqués n'ont pas dû être longtemps en état de servir : exposés à l'air, sous le climat assez rude de Jérusalem, ils se seront bientôt rouillés et les roues auront cessé de tourner. Condamnés à l'immobilité, on ne les en admirait pas moins pour leur savant mécanisme et pour leur élégante décoration : cinq étaient rangés du côté droit et cinq du côté gauche de la cour intérieure, en avant des portiques (Pl. VII).

Ces meubles montés sur roulettes étaient au nombre des articles que les Phéniciens exportaient avec le plus de succès; on en trouve la trace chez les peuples qui étaient leurs clients ordinaires. Dans les objets mobiliers que les poèmes homériques décrivent comme des ouvrages de cet Hephæstos en qui se personnifie l'habileté technique, on devine des produits de l'industrie phénicienne, des pièces rares qui, par leur complication et leur beauté, avaient paru ne pouvoir sortir que des mains d'un dieu. Tels sont ces trépieds à roues que le divin artisan achevait de façonner, dans sa forge de Lemnos, quand il y reçoit la visite de Thétis. Ils étaient munis de roues d'or, qui devaient leur permettre, sur un signe du maître, de faire, comme





34. — Brûle-parfums de Céré. Vue perspective.



35. — Brûle-parfums de Céré. Projection supérieure.

des esclaves obéissants, le service de la salle où se réunissaient les dieux[1]. Ailleurs il est question d'une corbeille à ouvrage qu'Hélène a rapportée d'Égypte; elle est en argent, et les bords en sont dorés; grâce aux roulettes dont elle est pourvue, elle passe, toute pleine de laine et chargée d'une lourde quenouille, d'une chambre dans une autre; poussée par le doigt d'une servante, elle suit la fileuse là où il lui plaît d'aller s'asseoir[2]. A Olympie, parmi ces bronzes d'une époque très reculée qui ont été recueillis dans l'Altis, on a signalé de nombreux débris de roues; plusieurs de celles-ci, d'après leur faible rayon, paraissent avoir appartenu plutôt à des meubles de ce genre qu'à des chars[3]. Enfin, dans cette Étrurie qui était un des principaux marchés de la Phénicie, on a retrouvé intacts des objets dont le principe est le même que celui des bassins du temple, des trépieds et de la corbeille d'Homère; la destination seule diffère. Ce sont des brûle-parfums posés sur un train et par là très mobiles. Nous en reproduisons un qui provient de Céré, où il a été découvert dans la tombe Regulini-Galassi (fig. 34 et 35)[4]. La décoration en est tout orientale; on y rencontre ces fleurs de lotus et ces lions qui ornaient aussi le mobilier du temple. Hiram n'a donc rien fait là, pour Salomon, qui ne fût dans les habitudes des ateliers tyriens; mais ce qui n'aurait pas excité à Tyr la moindre surprise passait pour une merveille dans la Jérusalem encore si naïve et si rustique des premiers rois de Juda.

Le milieu de la cour était occupé par le grand autel des holocaustes. Celui-ci était aussi de bronze, ou plutôt revêtu de plaques de bronze, et le rédacteur des *Chroniques* nomme Hiram comme l'auteur de ce travail[5]; au contraire, dans le chapitre VII du premier livre des *Rois*, l'autel est omis dans l'énumération des ouvrages exécutés par Hiram pour Salomon, ce qui est d'autant plus singulier que, dans deux passages

1. Homère, *Iliade*, XVIII, 373-378.
2. Id., *Odyssée*, IV, 131-132.
3. Furtwængler, *Die Bronzefunde aus Olympia und deren kunstgeschichtliche Bedeutung* (in-4°, 1880), p. 40.
4. Grifi, *Monumenti di Cere antica*, pl. VI, fig. 3; *Museo Gregoriano*, I, pl. XV, fig. 5 et 6.
5. *II Chroniques*, IV, 1.

de ce même écrit, passages dont l'un se rapporte au règne de Salomon et l'autre à celui d'Achaz, cet autel est mentionné en ces termes : « l'autel d'airain, qui est placé en face du temple[1] ». Comment se fait-il qu'il soit passé sous silence là où il devrait être décrit en détail, comme l'objet qui attirait tout d'abord les regards dans le parvis des prêtres? Un des scribes qui ont remanié cette histoire en aura fait disparaître un certain nombre de versets, qui devaient succéder à ceux où sont présentés au lecteur Iakin et Bo'az. On pourrait croire à une méprise de copiste, si toute mention de l'autel n'avait aussi été effacée dans la liste récapitulative qui termine le chapitre. Il y a donc eu ici suppression volontaire[2]. De quelque manière que l'on explique cette mutilation, il est probable que l'autel du temple de Salomon prit la place de celui que David avait élevé sur l'aire d'Ornan; c'était un massif de pierre dont les faces étaient couvertes d'un revêtement en métal; il avait 20 coudées de côté et 10 de haut. Ézéchiel donne la description de l'autel qu'il veut rétablir dans le temple restauré, autel qui doit être une copie de celui qui avait été détruit avec l'ancien temple[3]; mais tout ce passage est très difficile à traduire, le texte étant altéré. On en peut pourtant tirer deux renseignements utiles. Dans le sens de la hauteur, l'autel avait deux étages, un large soubassement et, au centre de l'aire qui le surmontait, un dé dont la face supérieure était l'âtre où l'on brûlait les chairs des victimes[4]. Enfin on accédait à l'autel par un escalier tourné vers l'orient (Pl. VII). Le massif en maçonnerie devait être traversé par des conduits qui précipitaient les eaux vannes dans la petite excavation que l'on voit aujourd'hui sous le roc sacré, à l'intérieur de la *Koubbet-es-Sakra*. Cette fosse est percée d'un trou qui communique avec les égouts par où ces eaux se déversaient dans la vallée du Cédron[5].

Les bois de luxe, tels que l'olivier, le cyprès et le cèdre, les métaux, surtout le bronze et l'or, paraissent avoir fait tous les frais de la décoration du temple; il n'est pas question d'argent. On est surpris que l'ivoire ne soit pas mentionné; nous avons vu quel fréquent usage en faisait l'industrie phénicienne. Dans les portiques, sur les façades des pylônes, la peinture était-elle intervenue pour rehausser certains détails, pour faire valoir soit les chapiteaux des colonnades, soit le creux ou la saillie des moulures de la corniche? Nous le croirions volontiers; mais nous ne trouvons dans nos textes aucun renseignement à ce sujet. Ce qui contribuait certainement à égayer et à varier l'aspect de cet ensemble, c'étaient ces étoffes orientales dont la tradition s'est conservée dans les tapis turcs ou persans et dans les châles de l'Inde. L'Orient a, de tout temps, fait du tapis un si constant usage, que les auteurs qui ont décrit les magnificences du temple semblent ne pas avoir remarqué ceux de ces tissus qui couvraient le sol dans certaines parties de l'édifice, et notamment dans le sanctuaire; mais on en devine le caractère par ce qui est dit de la tenture qui cachait l'entrée du Saint des Saints : « Salomon fit le rideau en pourpre bleue et rouge et cramoisie, et en lin fin, et il y mit des *keroûbs*. » C'était une de ces étoffes où l'aiguille des brodeuses tyriennes traçait sur la laine la plus moelleuse ou sur le lin le plus choisi ces bordures de feuilles et de fleurs de lotus, ces figures fantastiques de génies ailés et de monstres étranges qui firent l'admiration des Grecs. Ézéchiel ne signale pas cette partie de l'ameublement, mais le second temple, celui qui fut bâti après la captivité, avait, à cette même place, un voile du même genre et non moins riche de ton et de dessin.

1. *I Rois*, viii, 64; *II Rois*, xvi, 14.

2. Stade (*Geschichte*, t. I, p. 33?) explique cette altération du texte par le désir qu'aurait eu le rédacteur d'accréditer l'opinion que Salomon avait transporté dans le temple l'autel du tabernacle légendaire (*I Rois*, viii, 4); mais on ne voit pas pourquoi l'auteur de la *Chronique*, qui fait encore une plus grande place à ces conceptions systématiques, n'aurait pas suivi cet exemple.

3. Ézéchiel, xliii, 13-17.

4. Il semble, d'après certains chiffres donnés par Ézéchiel, que le massif supérieur, que l'autel proprement dit se soit composé de deux dés inégaux et superposés; mais tout cela est bien confus. Nous avons simplifié la représentation sans croire lui enlever son caractère.

5. C'est du moins ce qu'attestent deux des traités du Talmud; ils parlent l'un et l'autre « du canal qui débouche au Cédron » et par où s'écoule le sang versé sur l'autel (*Mischnah de Middot*, iii, 2 et 3; *Mischnah de Iôma*, v, 6).

CHAPITRE IV

LE PALAIS DES ROIS DE JUDÉE

Si, dans le projet grandiose d'Ézéchiel, le temple reste seul sur la montagne sainte, où Iahvé ne veut plus souffrir aucun voisinage qui le gêne, même celui de la royauté, il n'en était pas de même avant la destruction de Jérusalem par les Chaldéens. Au début, le temple n'était guère qu'un oratoire royal; c'est par degrés qu'il a pris la première place dans la pensée et dans la vie du peuple juif. L'histoire ne permet donc pas que l'on sépare complètement le temple de ces édifices royaux auxquels il a été d'abord si étroitement lié; elle nous impose le devoir de donner au moins quelque idée de ces bâtiments, de l'aspect qu'ils offraient et des relations que les princes auxquels ils servaient de résidence entretenaient avec le sanctuaire et avec ses desservants. Rien n'indique que la demeure de Saül, à Guibea, village de la tribu de Benjamin, ait différé sensiblement des maisons de ses sujets[1]. David, le premier, quand il eut une capitale, décida d'y bâtir un palais. On ne connaît ni le plan ni les dimensions de cet édifice; on devine pourtant, au peu qu'en dit l'histoire, que l'entreprise parut digne d'un roi qui avait porté si haut la puissance d'Israël[2]; tout y était nouveau, les matériaux employés comme le choix des ouvriers auxquels fut confié le soin de les mettre en œuvre; ceux-ci avaient été envoyés par Hiram, et ils bâtirent en pierre appareillée les murs de la maison royale; quant à la charpente, aux planchers et aux plafonds, ils les firent en poutres et en planches de cèdre, qui venaient des forêts du Liban.

Toute supérieure qu'elle fût à ce qui l'avait précédé, la demeure que David avait habitée ne suffit déjà plus à Salomon; gendre d'un Pharaon, il voulut que la princesse égyptienne habitât une demeure qui ne lui parût pas trop différente de celle où elle avait été élevée, à Tanis ou à Memphis; d'ailleurs, une fois éveillé, le goût du luxe et de la représentation s'était développé rapidement. Avec le concours de ces mêmes ouvriers phéniciens, appelés en bien plus grand nombre et aidés par les gens de métier qui, à Jérusalem, s'étaient formés sous la direction de ces chefs d'atelier, avec les matériaux de choix dont David s'était servi le premier, mais dont il fut fait, sous ce règne, une bien autre consommation, Salomon se bâtit un palais, bien plus vaste et plus somptueux que celui de son père.

Ce palais, on a proposé d'en chercher le site sur la colline occidentale, sur celle que l'on appelle aujourd'hui Sion; construit de l'autre côté du ravin, en face du temple, il aurait communiqué avec celui-ci par le pont duquel on a cru retrouver les restes au-dessous des voussoirs écroulés de *l'arche de*

1. *I Samuel*, xv, 34.
2. *II Samuel*, v, 11.

Robinson. Une première objection se présente à l'esprit : tout incomplète que soit la relation de l'annaliste juif, il semble que, s'il y avait eu cet intervalle entre la maison du roi et celle de Iahvé, si les deux bâtiments n'avaient été mis en rapport que par un ouvrage dont l'importance et la hardiesse auraient provoqué l'admiration des contemporains, le texte où nous puisons tous nos renseignements aurait fait au moins quelque allusion à cette particularité[1] ; or on n'y rencontre rien de pareil, et la description du palais est encadrée entre la description du temple même et celle de son mobilier, des ustensiles de bronze exécutés par Hiram-Abi.

Pas un mot qui indique au lecteur que l'écrivain, pour passer du temple au palais, puis pour revenir du palais au temple, ait dû faire un assez long chemin, quitter une colline pour l'autre en franchissant la vallée du Tyropœon. De ce silence on est donc déjà tenté d'inférer que le palais et le temple étaient contigus ; mais ce qui lève tous les doutes, c'est un passage d'Ézéchiel où il parle des tombes royales : « Les rois d'Israël, dit le prophète, mettaient leur seuil près de mon seuil, leurs poteaux près de mes poteaux, et il n'y avait qu'un mur entre eux et moi[2]. » Est-il possible de dire plus clairement que le palais touchait au temple, qu'il n'en était séparé que par un mur mitoyen ?

S'il nous est donc interdit de chercher le palais ailleurs que dans le voisinage immédiat du temple, quelle était la situation relative des deux édifices ? Peut-on se les figurer comme juxtaposés dans le sens de la largeur de la colline ? Pour écarter cette hypothèse, il suffit d'un coup d'œil jeté sur le terrain (fig. 1 et 2) ; l'arête est bien trop étroite pour que les bâtiments de l'habitation royale, avec la grande cour qui les enveloppe, aient pu y trouver place à côté du temple et de ses parvis, dont l'étendue n'a pas cessé de s'accroître sous les rois de Juda. A lui seul, le temple, avec ses annexes, remplissait tout l'espace que limitent les deux profonds ravins, et encore n'avait-on obtenu la surface nécessaire qu'au prix de travaux de remblai, en élargissant ainsi la crête du mont. Est-ce au nord de l'enceinte sacrée que Salomon a pu établir sa demeure, là où fut plus tard la tour Baris des Asmonéens, qui devint sous Hérode la tour Antonia ? En choisissant cet emplacement, Salomon aurait mis entre lui et son peuple tout le massif du temple ; de plus, il se serait ainsi beaucoup écarté des fontaines, et cependant quelles quantités d'eau devait exiger la consommation du nombreux personnel des deux sexes que renfermait l'enclos du sérail, comme on dirait aujourd'hui en Orient ! Il est donc bien plus naturel de supposer le palais construit au sud du temple, entre lui et la cité dont les maisons s'étageaient sur les pentes méridionales de Sion. Là cet édifice était tout proche voisin de la source où il devait s'approvisionner ; il n'était pas loin de ce large fond de vallée où, par delà l'étang de Siloam, les rois eurent leur jardin, dans un sol humide et gras que venaient arroser toutes les eaux qui s'échappaient des réservoirs et des égouts de Jérusalem ; enfin, de la ville au palais, on n'avait qu'un pas à faire, qu'une porte à franchir. Il est d'ailleurs tel texte biblique qui confirme indirectement cette conjecture. Ainsi, quand la foule s'ameute, en poussant des cris de mort, autour de Jérémie qui, dans une des cours du temple, prophétise la destruction de Jérusalem, attirés par le bruit, « les chefs de Juda montent de la maison du roi à la maison de l'Éternel[3] ». Si le palais, comme nous le croyons, était au sud du temple, il ne pouvait occuper qu'une terrasse inférieure ; en effet, à partir de ce plateau qui porta l'aire d'Ornan, puis l'autel des holocaustes, le roc s'abaisse très rapidement dans la direction du midi (fig. 2) ; on comprend donc qu'il fallût *monter* pour aller du palais au temple. Essayez, au contraire, de vous figurer le palais attenant à la face septentrionale de l'enceinte du temple, et vous ne vous expliquerez plus cette manière de parler, car, bâti en cet endroit, le palais aurait été sensiblement au même niveau que le temple ou tout au moins que ses parvis ; il aurait

1. *I Rois*, VII, 1-12.
2. ÉZÉCHIEL, XLIII, 8.
3. JÉRÉMIE, XXVI, 10. Quand Joas a été couronné roi, on le *fait descendre* du temple au palais (*II Rois*, XI, 19). « *Descends* dans la maison du roi de Juda, » dit l'Éternel à Jérémie, qui est supposé habiter le temple, où nous le voyons d'ordinaire prêcher et prophétiser (JÉRÉMIE, XXII, 1). De même, après avoir entendu la lecture d'une prophétie de Jérémie, lecture faite « dans la maison de l'Éternel », Michée « *descend* à la maison du roi », pour faire son rapport (JÉRÉMIE, XXXVI, 10-11).

pu même se trouver à un niveau supérieur; pour créer l'esplanade du *Haram-ech-Chérif*, il a fallu, vers le nord-ouest, attaquer, abattre et aplanir le roc.

Quant au palais de David, il était certainement plus près que celui de Salomon du pied de la colline; c'est ce qu'impliquent très clairement des phrases comme celle-ci : « Salomon *fit monter* l'arche d'alliance de la cité de David[1]; la fille de Pharaon monta de la cité de David à la maison que Salomon lui avait bâtie[2]. » C'est donc du sud au nord que la ville s'est développée, que les édifices royaux se sont succédé. Le palais de David se dressait peut-être sur la pointe méridionale du coteau, au-dessus même de l'escarpement qui domine l'étang de Siloam; en tout cas, il n'était pas très éloigné de ce point, et c'est toute cette partie basse de la colline, celle qu'occupait auparavant la bourgade jébuséenne, qui aurait alors porté le nom de Sion. Sous ce règne, le sommet de Sion était encore couvert de champs d'orge et de plantations d'oliviers. David, qui déjà songeait à s'agrandir, acquit l'aire d'Ornan et y éleva un autel en pleine campagne; puis vint Salomon, qui, cherchant de l'espace pour ses bâtiments et ne le trouvant point là où se pressaient les unes contre les autres les maisons de la ville basse, prit le parti d'établir ses constructions au-dessus de la cité de David, sur une série de terrasses que supportaient des murs de soutènement. Tout en haut, sur l'esplanade la plus éloignée de la ville, le temple et ses cours; plus bas, le palais, sur la terrasse ou, pour mieux dire, sur les terrasses intermédiaires. Il n'est pas vraisemblable que les différents quartiers de l'habitation royale aient été tous posés sur un même plan horizontal; à les distinguer par des différences de niveau, l'architecte avait un double avantage : d'une part, il suivait plus docilement le mouvement ascensionnel du terrain, et, de l'autre, il évitait que les parties antérieures de cet ensemble ne couvrissent et ne vinssent masquer les édifices placés en arrière, dans le voisinage immédiat du temple.

Nous ne nous hasarderons pas à faire pour l'ensemble du palais ce que nous avons tenté pour le temple. Nous n'essayerons de restaurer que celui de ces bâtiments qui paraît avoir duré le plus longtemps et dont la description est la plus circonstanciée (Pl. XII). Quant aux autres pavillons royaux, si l'on cherchait à les restituer, il faudrait faire une trop large part à la conjecture et à l'invention. Les travaux du temple furent achevés en sept ans; ceux du palais durèrent treize ans[3]; les bâtiments devaient occuper, sur le terrain, beaucoup plus d'espace que n'en prenait le temple, tel que le laissa Salomon; et pourtant, dans les *Rois*, la description du palais est beaucoup plus sommaire que celle du temple. C'est que le rédacteur principal du livre des *Rois* était ou un prêtre ou un de ces scribes qu'un lien étroit attachait au clergé de Jérusalem; il a vécu dans le temple; il en connaissait par une fréquentation constante les dispositions intérieures, les cérémonies et le mobilier; au contraire, ses fonctions ne lui ouvraient pas la demeure royale, dont l'entrée était réservée à ces grands officiers que les textes bibliques appellent les *chefs de Juda* et les *ministres*. D'ailleurs, tandis que le temple ne cessait de s'accroître, le palais perdit plutôt de son importance. Il fut pillé sous Roboam par les Égyptiens, et, sous Amatsia, par Joas, le roi d'Israël[4]. Les dégâts qu'y causèrent ces violences furent-ils tous réparés? En Orient, le palais a toujours été, il est encore viager; le prince qui monte sur le trône se bâtit une résidence nouvelle, où tout date de lui; il ne se préoccupe guère de conserver les édifices érigés par ses prédécesseurs. L'eussent-ils voulu, les rois de Juda, avec leurs ressources si réduites, auraient eu de la peine à entretenir un si vaste groupe de bâtiments, où le bois entrait pour une très large part. Si certaines parties de l'ensemble, comme la *maison du Liban*, paraissent avoir été conservées, d'autres durent se délabrer et tomber en ruines; sous les successeurs de Salomon, les puissantes fondations sur lesquelles il avait assis son sérail et son harem servirent peut-être de supports à de nouveaux pavillons, moins spacieux et moins richement décorés, que les princes élevèrent, dans la même enceinte, au gré de leur fantaisie. La brève et vague

1. *I Rois*, viii, 1.
2. *Ibid.*, ix, 24.
3. *Ibid.*, vii, 1.
4. *Ibid.*, xiv, 25-29; *II Rois*, xiv, 13-14.

description que renferment les douze premiers versets du chapitre VII des *Rois* n'aurait donc pas été faite sur l'original; elle représenterait le souvenir que la tradition aurait gardé de l'imposant édifice dont les splendeurs, ces splendeurs qui se ternirent et s'effacèrent si vite, avaient, racontait-on, ébloui les yeux de la reine de Saba. Quant à la résidence des derniers rois de Juda, à peine y est-il fait quelques rares allusions chez les historiographes et dans le livre de Jérémie[1]; aucune d'elles n'éclaire notre curiosité, ne lui fournit de renseignements dont elle puisse tirer parti. Tout ce que l'on peut espérer, c'est donc entrevoir la disposition générale de ce groupe d'édifices et montrer par un exemple unique quel en était le style et dans quel esprit ils avaient été décorés.

Tous les bâtiments du palais étaient compris dans une même enceinte, que le texte appelle la *grande cour;* celle-ci était limitée de tous côtés par un mur pareil à celui qui entourait la cour intérieure du temple. A l'est et à l'ouest, ce mur dominait de haut les deux vallées du Cédron et du Tyropœon; la colline était trop étroite pour que tout l'espace disponible n'eût pas été utilisé; on s'était certainement préoccupé de l'agrandir au moyen de terrassements du genre de ceux qui servirent à créer l'esplanade du temple.

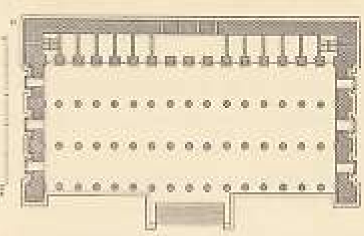


Fig. [illegible]. — La maison du Bois-Liban. Plan. Restitution de Ch. Chipiez.

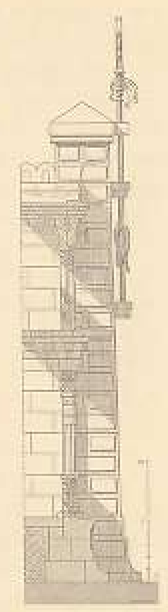
Le premier monument que l'historiographe place dans cette enceinte, c'est celui qu'il appelle la *maison du Liban*, ainsi nommée parce que la plus grande partie des matériaux dont elle était faite avait été tirée des forêts de cette montagne[2]; les fondations et les murs étaient en pierre de taille[3]. Le bâtiment avait 100 coudées de long, 50 de largeur ou plutôt de profondeur, et 30 d'élévation. Quarante-cinq colonnes de cèdre, divisées en trois files, supportaient des architraves du même bois précieux[4]; le rez-de-chaussée, sans doute élevé sur quelques marches, formait donc une vaste salle hypostyle; on se la représentera divisée en trois travées, un des rangs de colonnes tenant lieu de façade. Au-dessus, il y avait un étage qui comprenait trois rangées de chambres[5]; celles-ci étaient pourvues de portes rectangulaires qui faisaient face aux fenêtres. Une galerie longue de 100 coudées ne pouvait guère avoir moins de 20 coudées de haut; il serait ainsi resté 10 coudées pour la hauteur des pièces de l'étage supérieur[6].

Ces données sont plus précises et caractérisent mieux la physionomie de l'édifice qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord; elles permettent d'en offrir une restitution qui s'accorde très bien avec le texte et qui ne peut guère prêter à la discussion que pour des détails sans importance, dont l'écrivain sacré ne fait pas mention (Pl. XII, fig. 36 et 37). Quelques explications sont nécessaires pour justifier les partis que nous avons pris.

Dès que les colonnes sont de bois, il est nécessaire que le reste de la façade et le comble soient faits de la même matière; le bois ne peut porter la pierre. Seul le mur qui formait les trois autres côtés de

1. *Jérémie*, XXXII, 2; XXXVI, 20-22; XXXVIII, 11.
2. *I Rois*, VII, 2-5.
3. *I Rois*, VII, 9-10.
4. Nous suivons ici les *Septante* (τρία στίχοι στύλων κέδρινοι), de préférence au texte hébraïque; celui-ci parle de *quatre* rangées de colonnes; or on ne voit pas comment 45 serait divisible par 4; pour accepter ce chiffre, il faudrait supposer une disposition très compliquée. Voir à ce sujet Stade, *Der Text des Berichtes über Salomos Bauten*, p. 150 (dans la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 1883).
5. Nos traductions parlent de trois *étages;* il paraît difficile de placer, dans une hauteur de 30 coudées (15 m. 75), trois étages au-dessus d'une salle hypostyle, ou bien il faudrait supposer celle-ci tellement basse, que les proportions en auraient été tout à fait disgracieuses. Le texte des *Septante*, qui, pour tout ce passage, paraît meilleur et bien plus intelligible, dit μέλαθρα τρία, qu'on traduira par *trois appartements, trois suites de chambres*, ce qu'expliquent les mots qui suivent : καὶ χώρα ἐπὶ χώραν τρισσῶς, « chaque rangée de chambres était au-dessus de l'une des travées du rez-de-chaussée, disposition qui se répétait trois fois ». Le nombre des pièces, dans les *Septante*, est indéterminé; c'est aux colonnes qu'ils appliquent ce chiffre de 45 qui, dans les traductions faites sur l'hébreu, se rapporte aux chambres (καὶ ἀριθμὸς τῶν στύλων τεσσαράκοντα καὶ πέντε ὁ στίχος).
6. Nous nous faisons, avec Stade (*Geschichte*, pp. 319-323), une tout autre idée de la *Maison du Liban* que Thenius (*Das vorexilische Jerusalem*) et que Reuss (note de sa traduction). Ni l'un ni l'autre n'ont compris que les trois files de colonnes de cèdre supposaient une grande salle hypostyle, et que toutes les autres dispositions de l'édifice avaient été subordonnées à l'effet de cette pièce, dont l'Égypte avait fourni le premier type.

l'édifice était en pierre. Voici un premier point établi, qui ne peut laisser place au doute. Il en est de même pour la plantation des colonnes. Nous connaissons la longueur de la façade et le nombre des supports que nous avons à y placer, déduction faite de l'épaisseur du mur. Chaque colonne devant être taillée dans un tronc de cèdre, dont l'équarrissage ne peut dépasser certaines limites faciles à déterminer, on obtient, à très peu de chose près, le diamètre des colonnes et la largeur des entrecolonnements. Ces piliers étaient en nombre impair, d'où il résulte qu'une colonne se dressait au milieu même de la façade, disposition à remarquer, qui diffère de celle qui a prévalu dans l'ordonnance des portiques de l'architecture grecque. Ce même calcul donne la dimension moyenne et la place des poteaux qui constituaient l'ossature de l'étage supérieur et qui soutenaient le comble. Chacun de ces poteaux devait répondre à une colonne. Entre eux, des panneaux en menuiserie qui rappellent ceux que l'on voit figurés sur les tombes de l'Égypte et sur celles de la Lycie; c'est une sorte de grillage que l'on peut supposer plus ou moins serré, suivant que l'on a voulu laisser entrer dans les chambres plus ou moins de lumière. Entre les colonnes règne une assez haute balustrade de bois, exécutée dans le même style que la partie supérieure du frontispice; elle s'interrompt devant le perron, pour ouvrir un passage dont la largeur correspond à celle de l'escalier. Les colonnes se terminent par un plateau qui est assemblé avec le fût; elles portent un premier entablement, composé d'une double architrave et d'une corniche très saillante, en manière d'auvent; on y voit se profiler, taillés en rondins, les chevrons sur lesquels sont posés les planchers de l'étage d'en haut. Au-dessus de celui-ci se trouve le vrai couronnement; il se compose de trois rangs de chevrons, que surmonte une cymaise de bronze, décorée d'ornements en forme de crochets. Par derrière, au-dessus de toute la partie de l'édifice qui est construite en bois, s'étend une esplanade de terre pilonnée, analogue à ces terrasses qui forment encore aujourd'hui la couverture ordinaire de la maison orientale. Il fallait conserver tout ce bois; or ce qui le défend encore le mieux contre les intempéries, c'est la peinture; on peut donc se représenter cette façade comme discrètement coloriée. Ce qui en relevait encore l'aspect, c'étaient des appliques en métal, telles que ces boucliers qui sont suspendus aux colonnes, que ces trophées qui décorent le milieu et les deux extrémités du frontispice, surmontés, à cette dernière place, d'étendards que porte une longue tige de bois. Ces armes sont bien appropriées, comme ornement, à la destination de cet édifice qui devint un arsenal.



37. — La maison du Bois-Liban. Coupe transversale. Restitution de Ch. Chipiez.

Aux deux angles de la façade, les têtes des murs qui la limitent s'accusent avec force. Par leur solidité massive comme par leur hauteur, elles contrastent avec cette construction de bois que la muraille enveloppe de trois côtés. Ces sortes de tours, avec leur forme légèrement pyramidale, rappellent les pylônes que nous avons dressés aux portes du temple; le principe en est le même. Sur celle des façades latérales que montre la vue perspective, les parements, suivant les endroits, sont lisses ou ornés de ciselures qui bordent les joints; mais tout l'appareil est en grands matériaux, comme dans le temple et dans ses substructions. Sur cette face comme sur celle qui lui est symétrique, le pilier d'angle et les deux contreforts qui lui font suite correspondent aux trois rangées de colonnes; l'aspect extérieur du bâtiment en indique ainsi les divisions intérieures. Entre ces contreforts, nous avons ménagé des tabernacles qui, placés à l'extrémité de chacune des nefs de la salle hypostyle, font sur le mur une saillie très marquée; nous les avons supposés monolithes et à parois inclinées, comme celles des naos égyptiens. Grâce à cet encorbellement, le regard de celui qui occupait ces chambrettes pouvait se promener en tout sens sur les alentours du palais, à travers le grillage qui fermait la triple baie; les *moucharabiehs* des maisons arabes du Caire répondent au même besoin et présentent la même disposition. Les habitudes n'ont guère changé en Orient depuis bien des siècles. On a

d'ailleurs signalé, dans le mur méridional du Haram, les traces d'un balcon qui se serait avancé ainsi, en porte-à-faux, au-dessus du vide : les matériaux ont même là un tel caractère de haute antiquité, que l'on a voulu y chercher un reste du palais des rois de Juda. Derrière la salle hypostyle, il avait fallu réserver une certaine place pour les escaliers ; ceux-ci pouvaient être aux deux coins, dans ces pavillons d'angle auxquels nous avons donné une importance qui ajoute à l'effet de l'édifice. L'espace compris entre ces pavillons était sans doute occupé par des couloirs ou par deux files superposées de cellules ; mais le texte ne dit rien de toute cette partie postérieure du bâtiment, qui était nécessairement très obscure.

La *maison du Liban*, telle que nous la figurons, ne ressemble à aucun des édifices que nous avons rencontrés, soit en Égypte, soit en Assyrie. La destination n'en est pas spécifiée par le texte ; on en est réduit à la deviner d'après le caractère général des dispositions qu'elle présente. La spacieuse salle du rez-de-chaussée ne peut avoir été qu'un lieu de réunion ; c'était là que se rassemblaient à l'appel du roi, dans certaines occasions solennelles, les chefs de famille, les cheiks d'Israël[1]. Quant à l'étage supérieur, les nombreuses pièces dont il se composait se commandaient les unes les autres ; la plupart d'entre elles étaient mal éclairées ; elles ne l'auraient plus été du tout s'il avait fallu en fermer la porte ; il n'est donc pas probable qu'elles aient été faites pour être habitées. On est plutôt tenté d'y voir des magasins, et plus particulièrement l'arsenal. Au temps d'Ézéchias, le roi avait chez lui son arsenal[2], qui se trouvait dans la partie de cette résidence qu'Isaïe appelle la *maison de la forêt*[3], terme où l'on ne saurait voir qu'une variante, qu'un synonyme populaire ou poétique de l'expression employée par les annalistes, la *maison du Liban*. Ce bâtiment servait donc de dépôt d'armes au temps du prophète, et l'on savait, à Jérusalem, qu'il avait été affecté à cet usage par le prince même qui l'avait construit. Lorsque, plusieurs siècles après Salomon, la légende cherchait à donner une idée de l'opulence du fils de David, elle racontait, avec ces hyperboles qui lui sont familières, que ce prince aurait fait faire pour ses gardes cinq cents boucliers de parade, tous revêtus de plaques d'or battu. Il y a là une exagération évidente ; d'après les chiffres indiqués par l'annaliste, la quantité de métal qui aurait été employée dans ce travail représenterait aujourd'hui une somme de plus de 10 millions de francs. Peu importe d'ailleurs ; ce que cette mention a d'intéressant, ce sont les mots qui la terminent : « Et le roi fit déposer ces boucliers dans la maison du Liban[4]. »

En arrière de cet édifice se trouvait ce que l'on peut désigner comme l'appartement de réception du roi. La description devient ici plus sommaire encore[5]. Elle distingue pourtant deux parties, d'abord une salle hypostyle, précédée d'un portique ouvert, puis une autre salle que l'écrivain appelle la *salle du trône* ou *du jugement*. Cette dernière, du haut en bas, était toute lambrissée de cèdre. Quant à la première pièce, il ne nous est rien dit ni du nombre des colonnes ni de la hauteur du pavillon ; deux cotes seulement, d'après lesquelles les dimensions étaient moindres ici que dans la *maison du Liban*. La galerie n'a que 50 coudées de long sur 30 de profondeur ; mais ce qui en augmentait l'effet, c'était le perron par lequel on y accédait ; pour avoir trouvé sa place dans cette relation si brève, il faut que celui-ci ait eu une ampleur et une élévation assez marquées. Il est probable que la salle hypostyle et la salle du trône étaient à peu près de plain-pied et contiguës ; la première servait de vestibule à la seconde. C'était là qu'attendaient leur tour ceux qui sollicitaient la faveur d'être admis à l'audience du souverain ou qui avaient été mandés devant son tribunal.

Venaient ensuite les bâtiments d'habitation, qui ne pouvaient manquer d'occuper un très vaste espace ; on n'ignore pas combien Salomon avait d'épouses et de concubines. Deux lignes d'ailleurs, et rien de plus, sur tout ce quartier du palais[6]. L'auteur de la relation connaissait au moins de vue, pour y avoir été admis

1. *I Rois*, VIII, 1-2.
2. Isaïe, XXXIX, 2.
3. *Ibid.*, XXII, 8.
4. *I Rois*, X, 16.
5. *Ibid.*, VII, 6-7.
6. *Ibid.*, VII, 8.

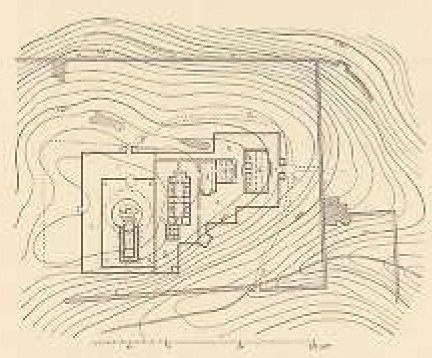
à certains jours, la partie ouverte et publique de la résidence, le *sélamlik*, comme on dit aujourd'hui à Constantinople; mais il n'avait pas pénétré dans le *harem*; jamais il n'avait franchi la porte de l'enceinte spéciale qui enveloppait ces bâtiments. Tout ce qu'il en sait, c'est que la première des épouses royales, la fille de Pharaon, avait là son pavillon particulier, qui devait surpasser tous les autres par son élégance et sa richesse[1].

Les trois édifices ou groupes d'édifices que le texte distingue se succédaient certainement, sur la pente du coteau, dans l'ordre où il les énumère; mais on se demande si le guide que nous avons suivi a commencé sa description par en haut ou par en bas. Cette dernière conjecture est de beaucoup la plus vraisemblable. C'était surtout entre la ville et le palais qu'il y avait un mouvement, un va-et-vient perpétuel. Comme cet Urie le Héthien dont David convoita et prit la femme Bethsabée, les officiers de l'armée, ceux mêmes que leur service appelait le plus souvent auprès du roi, avaient leur maison en ville[2]; il en était de même des scribes attachés à la chancellerie royale. Les jours où le roi tenait ses assises, plaignants et témoins cités se dirigeaient en foule vers le tribunal; enfin, plusieurs fois par an, à Jérusalem comme à Ninive ou à Persépolis, les sujets étaient admis à défiler devant le monarque, à venir lui apporter leurs hommages et leurs présents. Imagine-t-on ces foules traversant la cour des appartements privés ou ayant à faire un long détour afin d'en contourner l'enceinte? C'était tout près de la ville que devaient se trouver les bâtiments les plus fréquentés, ceux où le prince admettait son peuple et venait régler avec ses conseillers les affaires de l'État; on avait dû rejeter le plus loin possible ceux où, dans les bras de ses femmes, il se reposait des fatigues de la représentation. Les portes par lesquelles le palais communiquait avec la ville ou avec le temple avaient chacune leur nom. La *porte aux chevaux* devait être vers le bas du palais[3]; on se demande si ce n'était pas celle où donnait accès le pont qu'a remplacé celui dont nous voyons encore la naissance des arches; les chevaux, grâce à ce viaduc, auraient pu arriver presque au niveau d'une des cours; il aurait ensuite suffi, pour les y introduire, d'une rampe assez courte. La *porte supérieure*, c'est au contraire celle qui s'ouvrait tout en haut du sérail, qui donnait de la plus élevée de ses cours sur l'esplanade du temple[4].

Le caractère et le rôle que nous avons assignés aux différents édifices mentionnés dans notre texte répondent bien à la place que chacun d'eux occupait dans la série[5] (fig. 38). La *maison du Liban* était le premier édifice que rencontraient sur leur chemin ceux qui de la cité montaient au palais; c'était là que se réunissaient les chefs de la nation, ceux qui s'apprêtaient à paraître en la présence du roi, là que se préparaient et se formaient les cortèges. On arrivait ensuite à ce pavillon royal où, sous le portique et dans une sorte de salle des pas-perdus, on attendait le moment de paraître, par groupes, devant le roi qui siégeait sur son trône. Enfin, au dernier plan, dans une seconde cour, c'était le harem, adossé au temple; de sa demeure, le roi n'avait qu'un pas à faire pour pénétrer dans l'enceinte sacrée, soit qu'il s'y rendît en pompe par la grande porte qui s'ouvrait sur la face orientale, soit qu'il s'y introduisît avec moins de cérémonie par un passage ménagé dans le mur méridional. Dans le seul des palais antiques de l'Orient dont le plan a pu être relevé tout entier, dans le palais de Sargon, à Khorsabad, le temple confinait de même au harem; celui-ci communiquait par un long couloir avec la plate-forme au centre de laquelle s'élevait la *zigurat* ou tour à étages[6].

1. *I Rois*, VII, 8; IX, 24.
2. *II Samuel*, XI.
3. *II Chroniques*, XXIII, 15.
4. *Ibid.*, XXIII, 20.
5. Nous empruntons ici le plan dressé par Stade, quoique, pour le temple, la restitution qu'il indique ne s'accorde pas tout à fait avec notre plan. Ce que nous nous proposons seulement ici, c'est de donner une idée de la place relative des différents bâtiments. Les hauteurs au-dessus du niveau de la mer sont indiquées en pieds anglais. Voici ce que représentent les différentes lettres : *a*, la maison du Liban; *b*, perron; *c*, galerie; *d*, salle du trône; *e*, la cour extérieure; *f*, la maison d'habitation; *g*, cour du harem; *h*, la maison de la fille de Pharaon; *l*, le temple; *m*, l'autel des holocaustes; *n*, la cour intérieure du temple; *p*, *p*, *p*, chemins par lesquels on montait au palais et au temple; *r*, *r*, enceinte actuelle du Haram.
6. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 436 et fig. 196.

On ne saurait mesurer ni même évaluer avec une certaine approximation la surface du palais. Vers le nord, il devait s'étendre à peu près jusqu'à l'endroit où se dresse aujourd'hui, sur l'esplanade agrandie par Hérode, la mosquée *El-Aksa*; on a cru en retrouver quelques restes à l'angle sud-est, engagés dans le mur de soutènement qui limite, de ce côté, le *Haram-ech-Chérif*[1]; mais on ignore jusqu'où allaient ces bâtiments dans la direction du sud. Les deux ravins de l'est et de l'ouest sont d'ailleurs bien rapprochés; aussi, comparée à ces palais assyriens qui couvrent chacun plusieurs hectares, la demeure de Salomon n'était qu'une maisonnette. Tout cet ensemble, pavillons, esplanade et enceinte, aurait tenu très au large dans une des cours de Khorsabad. C'était d'ailleurs, en petit, à Jérusalem, la même division qu'à Calach et à Ninive, celle qui est encore de tradition dans toute demeure seigneuriale ou princière de la Turquie, de la Perse et de l'Inde. Outre le *sélamlik* et le *harem*, le palais de la royauté juive devait aussi comprendre ce que l'on appelle le *khan*, c'est-à-dire les communs, logements des domestiques, écuries, magasins. S'il n'en est pas question dans le texte, c'est que ces constructions n'avaient rien de monumental; rejetées sur les flancs contre le mur d'enceinte, elles n'attiraient pas l'attention.



18. — Plan de l'ensemble des constructions de Salomon, d'après Stade.

En revanche, on peut s'étonner de n'avoir pas plus de détails sur le mobilier du palais. Que les objets de prix renfermés dans le harem ne fussent pas connus du public, rien de plus naturel; mais Hiram-Abi et ses ouvriers phéniciens avaient dû travailler aussi à décorer de leurs beaux ouvrages la *maison du Liban* et la salle d'audience; si l'historiographe ne parle point des meubles que renfermaient ces pièces où le public avait pourtant accès, c'est que, par éducation et par profession, il s'intéressait surtout au temple et à ses trésors. Il n'a dérogé qu'une fois à la règle qu'il semble s'être tracée : le seul meuble du palais dont il fasse mention, c'est le trône qui ornait la salle dite *du jugement*. Voici en quels termes il le décrit :

« Et le roi fit faire un grand trône en ivoire, et le fit revêtir d'or fin. Il y avait six marches à ce trône, et, par derrière, le dessus du trône était arrondi ; des deux côtés, il y avait des bras attenants au siège, et deux lions étaient placés à côté des bras, et douze lions y étaient placés sur les six marches des deux côtés. Il n'existait rien de pareil dans aucun royaume[2]. »

A ces derniers mots, on devine quelle naïve admiration provoqua cet ouvrage; à Tyr, à Memphis, à Babylone ou à Ninive, on l'aurait à peine remarqué. Il n'y avait rien là, ni dans la technique ni dans les motifs, qui eût un caractère extraordinaire, qui sortît des habitudes de l'ancien art oriental. Partout l'industrie employait couramment, dans le travail du meuble, ces plaques d'ivoire teint ou doré, dans lesquelles on incrustait parfois des gemmes ou des pâtes de verre. Quant à la figure du lion, qui symbolise la puissance des dieux et celle des rois, on sait quel rôle elle joue dans la décoration, en Égypte et dans toute l'Asie antérieure; nulle part elle n'était mieux à sa place que dans la composition de ce trône où siégeait le monarque. Les lions entre lesquels Salomon s'asseyait étaient-ils posés sur le sol, à droite et à gauche du fauteuil, comme on pourrait l'inférer du texte, ou bien s'allongeaient-ils soit au-dessus, soit au-

1. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, pp. 201-203 et pl. XXIII, fig. A et B; — Warren, dans *The Recovery of Jerusalem*, p. 324, et *Plans, elevations and sections*, pl. XIX. Il y a là une double fenêtre qui paraît avoir supporté un balcon faisant saillie sur le mur; mais, avec ce que nous savons des travaux d'Hérode, il semble bien plus naturel de regarder cette disposition comme ayant appartenu aux constructions du troisième temple.

2. *I Rois*, x, 18-20.

dessous des bras, de manière à faire partie intégrante du meuble? C'est cette dernière hypothèse qui est la plus vraisemblable. On se souvient de trônes assyriens en bronze dont les bras étaient formés par des figures de taureaux ou de lions ailés[1]. Dans la tombe de Ramsès III, à Thèbes, il y a des peintures qui reproduisent l'image de tout le mobilier royal; or un des trônes qui sont figurés dans ces fresques pourrait aisément passer pour le modèle du trône de Salomon. Il y a en haut, par derrière, cet arrondissement du dossier qu'indique la description, et sur chaque bras se dresse un lion marchant[2]. Quant aux douze lions placés en avant sur les marches, c'est là une disposition qui rappelle les avenues de sphinx de l'Égypte; la répétition du symbole en augmente l'effet. On comprend qu'il n'ait rien été retrouvé de semblable, même dans les tableaux des fresques thébaines et des bas-reliefs ninivites; pour des artistes qui n'avaient pas la moindre notion de perspective, ce n'eût pas été chose facile que de représenter, même sommairement, un ensemble aussi compliqué! L'Orient contemporain offre d'ailleurs des exemples de ce même thème traité d'une manière presque pareille. En Perse, c'est encore aujourd'hui le lion qui fournit le principal élément de la décoration du trône ou plutôt de la plate-forme qui le remplace; mais, tandis qu'à Jérusalem les lions, comme autant de gardiens et de sentinelles avancées, étaient posés sur les marches du trône, à Téhéran ils servent de supports; c'est leur croupe qui soutient les colonnes sur lesquelles porte la large estrade où le chah vient, les jours de grande réception, se montrer à ses sujets ou aux ambassadeurs étrangers.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 723-725 et fig. 383.
2. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, t. II : *Fauteuils du mobilier de Ramsès.*

CONCLUSION

Le temple sémitique a certainement précédé le temple grec; il lui a peut-être servi de modèle; l'historien a donc le devoir de le définir, d'en bien analyser le plan, de montrer comment il est resté partout le même, tout en étant consacré, suivant les temps et les lieux, à des dieux très différents. Nous l'avons essayé, à propos de la Phénicie; à cette fin, nous avons tiré parti de quelques indications éparses dans les auteurs classiques; nous avons étudié jusqu'aux moindres vestiges des édifices religieux de la Syrie, de Cypre et de colonies plus lointaines, telles que les établissements phéniciens de Gaulos et de Malte. Cependant, lorsque nous avons voulu reconstruire, des fondations jusqu'au faîte, un des monuments de cette architecture, où avons-nous dû chercher, où avons-nous trouvé les éléments de cette image? C'est dans un édifice dont il ne reste pas une seule pierre, dans le temple de Jérusalem. On pourrait être tenté de crier au paradoxe, et rien cependant n'est plus facile à justifier que le choix de ce thème. De tous les temples bâtis par la race à laquelle appartenaient les Hébreux, le temple qui couronnait la colline de Sion est le seul dont nous ayons une description; celle-ci, malgré les lacunes que l'on y constate, dans le livre des *Rois* comme chez Ézéchiel, est encore un document hors ligne, comme il n'en existe pas un dans toute la littérature grecque et romaine. Si les matériaux du Parthénon et du temple de Jupiter à Olympie avaient disparu comme ceux du temple de Salomon, personne n'aurait même songé à entreprendre une restauration de ces monuments, à l'aide du seul texte de Pausanias. Ni chez cet écrivain, ni chez Strabon, ni chez Pline, on ne rencontre rien qui ressemble aux pages dont nous nous sommes servis; aucun de ces auteurs ne fournit, au sujet des monuments qu'il mentionne, des cotes aussi nombreuses, des détails aussi abondants sur les dimensions et la disposition des différentes parties de l'édifice. Phénomène étrange et vraiment inattendu! C'est le moins artiste des grands peuples de l'antiquité qui nous a transmis les renseignements les plus développés et les plus complets que nous possédions sur un édifice antique. On s'explique cependant, à la réflexion, cette apparente anomalie. Les Juifs n'ont eu qu'un temple, et sa construction a été un événement trop considérable, dans leur vie si pauvre en émotions de ce genre, pour qu'ils ne se fissent pas un devoir de conserver par écrit le souvenir des traits principaux d'une œuvre qui leur paraissait

si digne de mémoire. Ce n'était pas le cas pour les Grecs; ils étaient trop accoutumés à ces beaux édifices, trop habitués à les voir dresser leurs colonnades et leurs frontons au-dessus de l'enceinte des blanches acropoles pour éprouver, même en présence de ceux qu'avait bâtis un Ictinos ou un Mnésiclès, cette sorte d'admiration naïve qui met la postérité dans sa confidence, qui la fait assister à toutes les phases de l'effort et qui l'invite à prendre acte de tous les résultats obtenus.

C'est sous l'empire de ce sentiment que le chroniqueur anonyme et le prophète de l'exil ont décrit le temple, l'un en racontant l'histoire du plus célèbre sinon du plus grand des rois d'Israël, et l'autre en traçant le programme du glorieux avenir qu'il rêvait pour son peuple. On peut sourire de l'importance qu'ils ont attachée à certaines particularités de l'ordonnance et de l'aménagement du temple et de ses annexes; mais c'est grâce à la minutie de cette exposition, si précise dans sa gaucherie souvent un peu puérile, que nous avons pu, sans témérité, concevoir la pensée de relever le temple de Jérusalem. Ce que nous aspirions ainsi à restituer, ce n'était d'ailleurs pas seulement le sanctuaire particulier du peuple juif; notre ambition allait plus loin : nous espérions arriver, par cette voie, à reconstituer un type qui semblait perdu, celui du temple sémitique, considéré dans sa plus haute généralité; nous avions le désir d'en mettre sous les yeux du lecteur un exemplaire où fussent réunis tous les caractères communs qui en font l'originalité, qui le distinguent et du temple grec et de l'église chrétienne. Toutes les réflexions que nous aurions pu présenter à ce propos n'auraient jamais rendu cette différence aussi sensible; pour en avoir l'impression très nette et très vive, il a suffi de regarder nos dessins. Quelque opinion que l'on puisse avoir sur la vraisemblance de tel ou tel détail, les grandes lignes de l'ensemble traduisent certainement d'une manière fidèle la conception de l'un des fils les plus éminents de cette race, l'idée qu'il se faisait d'un temple qui, par son ampleur, sa richesse et sa beauté, répondît à la majesté du Dieu d'Israël. Comme l'inspection du plan le révèle tout d'abord à l'homme du métier, comme les vues perspectives l'apprennent à ceux mêmes qui n'ont pas de préparation spéciale, ce qui, dans ce genre d'édifice, non seulement occupe le plus de place, mais encore a le plus d'importance, c'est ce qui passe ailleurs pour l'accessoire, ce sont les dépendances de toute espèce et particulièrement les cours avec les portiques qui les enveloppent. Il y a, entre le temple sémitique et le temple grec, la même différence qu'entre la phrase d'Isaïe ou d'Ézéchiel et la phrase d'un Sophocle ou d'un Platon. Celle-ci est cette admirable création de l'esprit que l'on appelle la période; les idées secondaires y sont disposées dans un ordre merveilleux autour de l'idée principale, à laquelle les rattachent toutes ces particules qui déterminent le rôle de chacun de ces agents subordonnés et qui en marquent la dépendance. Au contraire, dans la poésie et dans la prose hébraïque, les idées se suivent à la file, juxtaposées plutôt que liées; l'écrivain procède surtout par voie de répétition et de reprise. Sans doute il y a déjà de l'art dans le parallélisme de ces courtes sentences, de ces images redoublées dont la seconde ajoute à la première et en complète l'effet; mais combien cet art est inférieur à celui dont témoigne la période classique, à cette composition savante qui ne fait de tout un faisceau de pensées qu'un seul corps, où il y a, comme dans les êtres supérieurs, une vie partout répandue, mais une vie qui se développe sous l'empire d'un centre organique, régulateur suprême de cette activité si riche et si variée!

Le temple hellénique a ce même caractère de concentration et d'unité vivante. Que des propylées le précèdent comme à Éleusis, qu'un bois sacré, tout peuplé de statues votives et d'élégants édicules, l'entoure comme à Olympie, que l'enceinte attenante soit plus ou moins vaste, c'est toujours sur le sanctuaire lui-même qu'a porté le principal effort de l'architecte et des artistes appelés à le seconder. Ce sanctuaire, les dimensions en ont été déterminées par celles du simulacre divin qui devra l'habiter, par cette image à laquelle un maître sculpteur a prêté les traits les plus nobles et les plus beaux qu'il ait pu concevoir. Les bienfaits et les triomphes de cette même divinité sont figurés par les groupes des frontons, par les bas-reliefs des frises qui courent en une bande continue sous le portique ou qui, dans l'entablement, remplissent ces cadres que l'on appelle les métopes. L'édifice est ainsi comme l'enveloppe, faite sur mesure, de la statue

colossale, en bronze ou en marbre, en or ou en ivoire, qui trône dans la cella; par la merveilleuse histoire que racontent les sculptures et les peintures qui le décorent, il est comme le miroir où se réfléchit, sous ses aspects les plus variés, l'un des types divins qu'a créés le génie national. Ce concours de tous les arts, mis ainsi au service d'une seule idée, donne à chacun de ces édifices religieux une physionomie si particulière, une si franche originalité, que, par là même, tout ce qui, dans l'enclos sacré, n'est pas le temple proprement dit se trouve relégué au second plan, réduit à la fonction de pur détail d'ornement, qui relève et qui varie le dessin du cadre architectural. Vestibule monumental construit en avant du *téménos*, chapelles consacrées à un héros ou à quelque divinité parèdre, longues files de colonnes offrant aux visiteurs l'ombre de galeries couvertes, toutes ces annexes ne font pas concurrence au temple, ne risquent pas de lui disputer l'attention; c'est à lui qu'elle va tout d'abord, c'est sur lui qu'elle se fixe, comme sur l'œuvre collective, à la fois inspirée et savante, de toute une génération, qui a disposé, qui a modelé toutes ces pierres de manière qu'elles exprimassent, dans la langue des formes, ses pensées les plus hautes et les plus personnelles.

Au contraire, le temple sémitique est, si l'on peut ainsi parler, un monument diffus. Sans avoir jamais atteint les mêmes dimensions que le temple égyptien, qu'un Louqsor ou un Karnak, il tend, comme lui, à croître par la périphérie, à s'étendre indéfiniment en surface. Que le sanctuaire y renferme, comme à Jérusalem, un coffre qui cache à tous les yeux le symbole vénéré, ou bien, comme à Paphos, une pierre conique exposée aux regards des fidèles, le sanctuaire reste toujours petit et d'une médiocre importance; il peut être orné somptueusement, mais la statuaire ne vient pas lui donner la valeur expressive et ce que l'on peut appeler l'éloquence souveraine du temple grec. La cella, simple abri de l'emblème qui représente la divinité du lieu, n'est là que l'occasion ou, pour mieux dire, le prétexte du développement architectural. Celui-ci se produit du dedans au dehors; les cours succèdent aux cours, entourées de portiques sur lesquels s'ouvrent des salles nombreuses, des dépendances de toute espèce. Les portes, où siègent des gardes et où séjournent les oisifs et les mendiants, sont des édifices considérables, devant lesquels se dressent des tours élancées, qui montent bien au-dessus de la toiture du temple et qui dominent tout ce groupe de bâtiments. Ces tours, qui d'ailleurs ne se terminent pas partout de la même manière, ne sont qu'un accessoire, et cependant, par un naturel effet de leur élévation, elles forment le trait saillant de ces ensembles, celui qui frappe tout d'abord le spectateur; c'est ce dont témoigne la place qu'elles occupent dans ces images sommaires de quelques temples syriens qui ont été conservées par les intailles et les monnaies; c'est ce que prouve aussi la mention expresse qui en est faite dans des descriptions comme celles qu'Ézéchiel et Lucien ont laissées, l'un de son temple de la future Sion, l'autre du temple de Hiérapolis.

Ce type d'édifice religieux est celui auquel s'en sont toujours tenus les peuples frères et cousins des Juifs, ceux que l'on nomme quelquefois les Sémites occidentaux; ils en avaient arrêté les maîtresses lignes bien avant le temps où ils sont entrés en contact avec les Grecs, et ils l'ont reproduit, sans jamais s'en lasser, jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, ou, pour parler plus exactement, jusque dans les premiers siècles de l'islamisme. Malgré ce qu'il comporte d'effets pittoresques et variés, ce type est certainement inférieur à celui que la Grèce a créé; il est l'œuvre d'un génie plastique moins puissant. Cette différence, l'historien est tenu de l'expliquer; il doit montrer comment il y a eu progrès de l'art dans le passage de l'une à l'autre des formes du temple. Nous croyons lui avoir rendu service en nous attachant à définir, avec plus de précision peut-être qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, un des deux types sur lesquels doit porter la comparaison, le premier en date, celui qui, malgré son apparente complexité, a demandé le moindre effort d'invention, et c'est à peine si les monuments figurés ainsi que l'étude des ruines nous avaient fourni quelques vagues et rares données. Ces éléments qui nous manquaient, nous les avons trouvés dans la littérature hébraïque, et nous n'avons pas su résister à la tentation d'en tirer parti. Sans doute, s'il était un monument dont le nom seul suffît à émouvoir l'imagination, c'était bien celui que nous avions rencontré sur notre chemin, le jour où nous avions quitté la Phénicie pour la Judée, celui dont

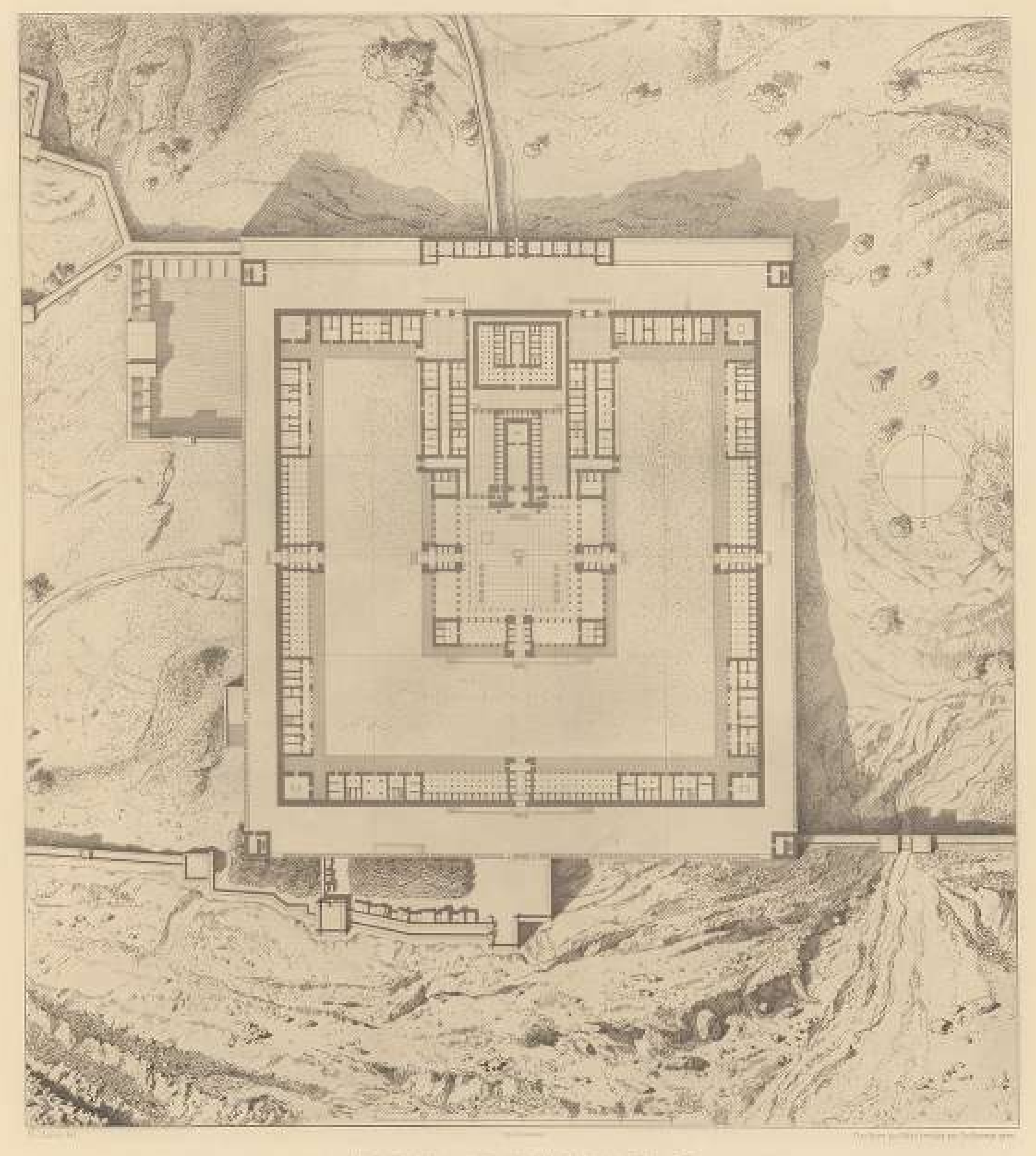
le fantôme nous apparaissait sur la haute colline à laquelle se rattachaient de si grands souvenirs, au-dessus de la cité sainte où sont nés le judaïsme et le christianisme ; cependant, vu l'état du site et les lacunes des documents, nous nous serions peut-être abstenu, non sans regret, si le temple de Jérusalem n'avait été pour nous que le sanctuaire particulier du peuple juif. Ce qui nous a surtout décidé à braver les difficultés et les risques d'une entreprise si hasardeuse, c'est que, dans le projet d'Ézéchiel, cet édifice s'est présenté à notre curiosité comme le type abstrait et l'exemplaire idéal du temple sémitique.



TABLE DES MATIÈRES

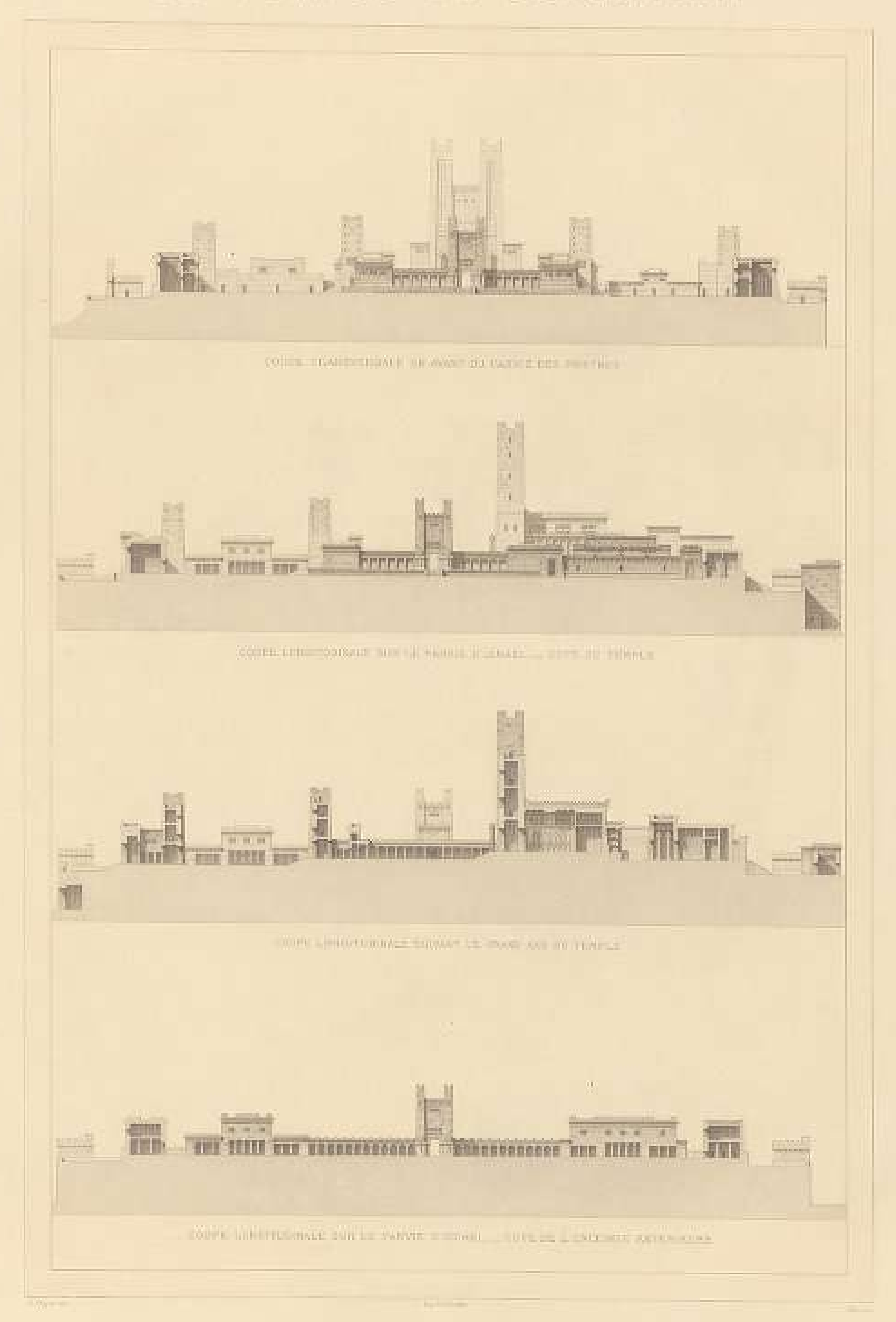
8171. — Imprimerie générale A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

LE TEMPLE DE JERUSALEM



PLAN D'ENSEMBLE

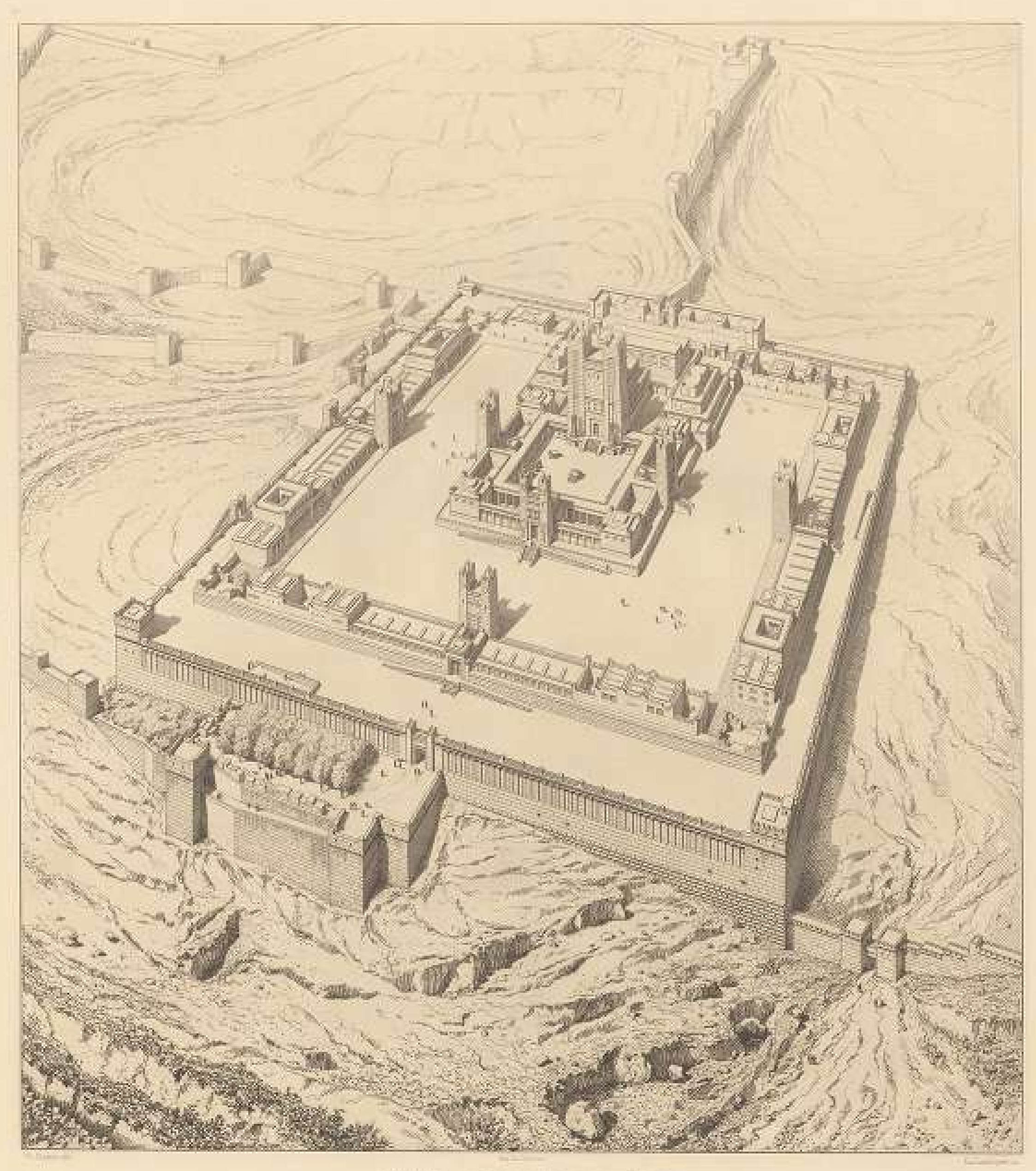
LE TEMPLE DE JERUSALEM



COUPES GEOMETRALES

II

LE TEMPLE DE JERUSALEM



VUE GENERALE

PERSPECTIVE A VOL D'OISEAU

RESTITUTION PAR CH. CHIPIEZ

LE TEMPLE DE JERUSALEM

VUES PERSPECTIVES

IV

FACE MÉRIDIONALE DU CÔTÉ DU TEMPLE

HABITATIONS



FACE SUR LA LARGEUR DU PORTIQUE

PORTIQUE

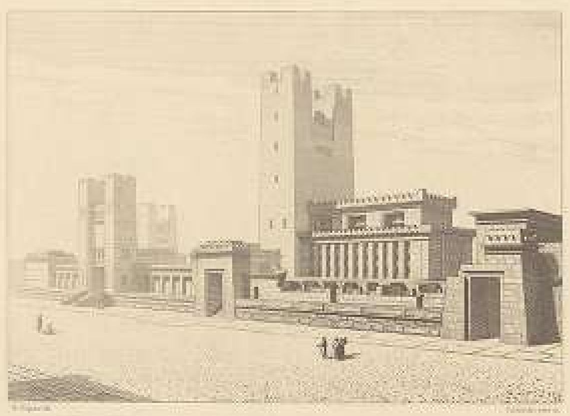
VUE DE LA PORTE MÉRIDIONALE PRISE DU SUD-OUEST

V

GRANDES PORTES DE L'ENCEINTE (EST ET NORD)

PORTE SECONDAIRE

SOL DU PARVIS D'ISRAEL EN DALLAGE DEVANT LES CHAMBRES



ÉDIFICE SITUÉ DERRIÈRE LE TEMPLE

PORTE SECONDAIRE

PARTIE INFÉRIEURE DE L'ÉDIFICE À TROIS ÉTAGES

VUE LATÉRALE DU TEMPLE ET DE L'ENCEINTE DU PARVIS DES PRÊTRES
PRISE DU NORD-OUEST

LE PARVIS D'ISRAEL

[illegible]

VI

LE TEMPLE DE JERUSALEM



EDIFICE A TROIS ETAGES

VUE PERSPECTIVE

VII

LE TEMPLE DE JERUSALEM

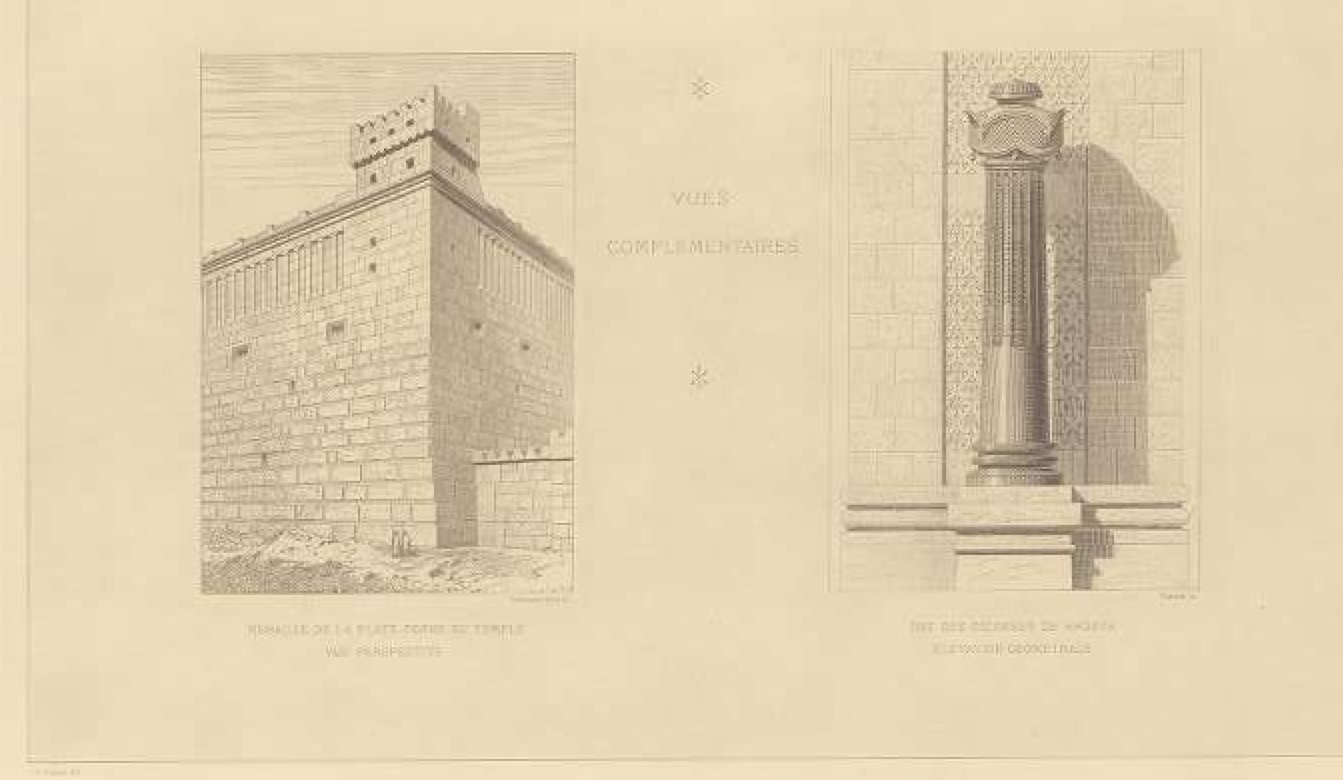


PARVIS DES PRETRES

VUE PERSPECTIVE

LE TEMPLE DE JERUSALEM

VIII | IX



VUES
COMPLÉMENTAIRES

MURAILLE DE LA PLATE-FORME DU TEMPLE
VUE PERSPECTIVE

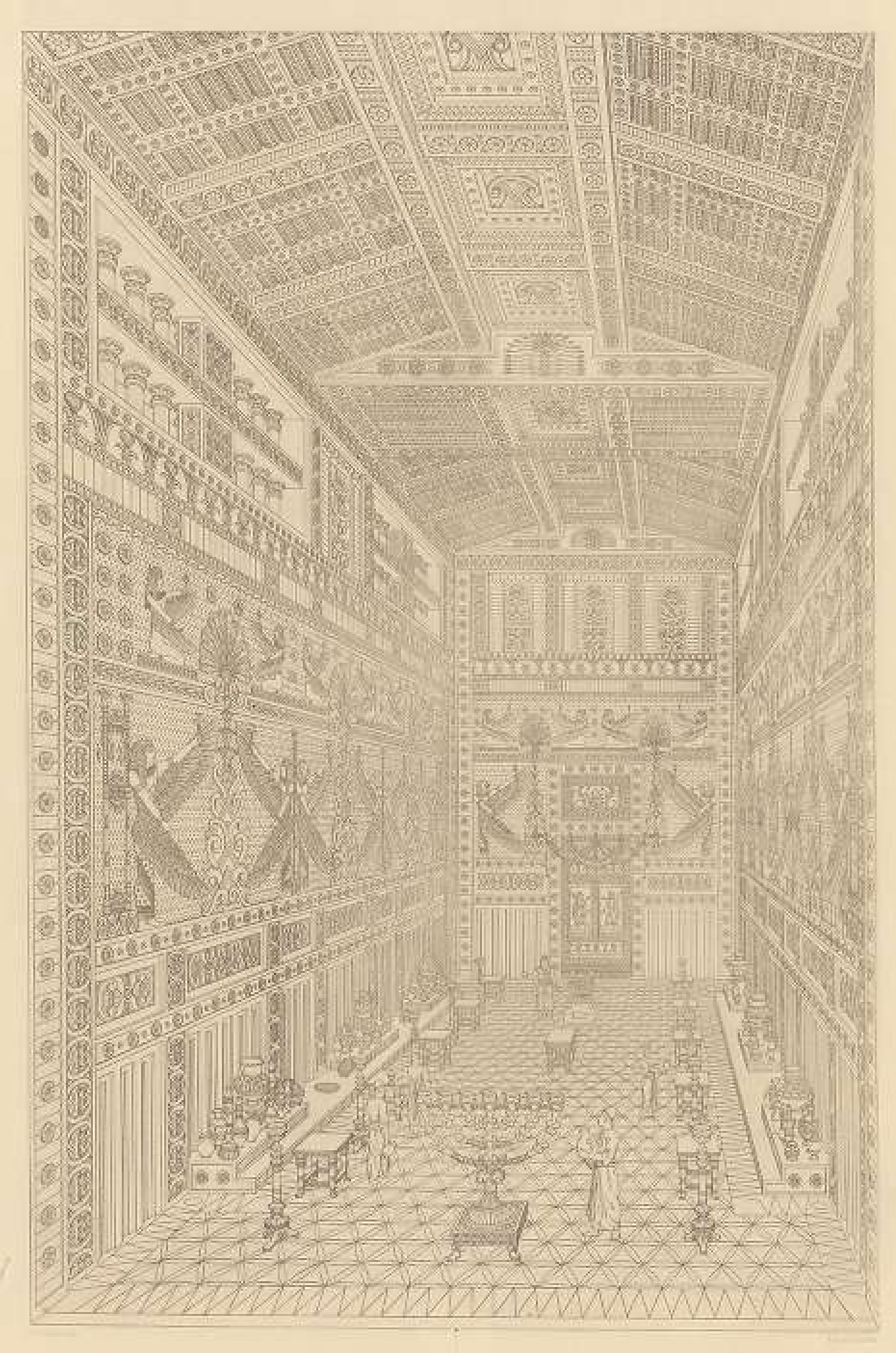
FÛT DES COLONNES DE [illegible]
ÉLÉVATION GÉOMÉTRALE

MUR D'ENCEINTE ET COLONNE DE METAL

[illegible]

X

LE TEMPLE DE JERUSALEM



VUE PERSPECTIVE DU HECAL

XI

LE TEMPLE DE JERUSALEM



II

VUE PERSPECTIVE DU HECAL

XI

LE TEMPLE DE JERUSALEM



PALAIS DU BOIS-LIBAN

VUE PERSPECTIVE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9